VALEURS ACTUELLES – HORS-SÉRIE Nº 40

VALEURSACTUELLES.COM
11,90 €

VALEURS ACTUELLES HORS-SÉRIE

LES ANARS DE DROITE

AUDIARD
BLOY • LES HUSSARDS
A.D.G. • ANOUILH • CÉLINE
LAUZIER • MURAY • RASPAIL
BRASSENS • YANNE • DESPROGES
BERNANOS • MALET • SARDOU
LÉAUTAUD • HALLIER • SAS
AYMÉ • BARDOT
TESSON...

DOM : 12,9 € - BELUX : 13 € - CH : 18,5 FS - CAN : 18,99 $CA - ESP/GR/ITA/PORT CONT : 12,9 € - MAR : 130 DH - TOM : 1800 XPF - TUN : 21,9 TND

L 16553 - 40 H - F: 11,90 € - RD

VOTRE SOURCE D'INFORMATION, OÙ QUE VOUS SOYEZ :

- Téléchargez votre magazine en avant-première
- Accès à l'intégralité des articles
- Profitez de toutes les vidéos VA+ en HD

TÉLÉCHARGEZ NOTRE NOUVELLE APPLICATION

SOMMAIRE

Idées vagabondes et panache de l'insolence
par Arnaud Folch 4

Olivier Dard : "contre toutes les bien-pensances, y compris la sienne"
propos recueillis par Éric Letty 6

LES "INFRÉQUENTABLES

Léon Bloy, le pamphlétaire rugissant
par Jean-Jacques Mourreau 12

Olivier Maulin : "une sensibilité, un esprit, un style..."
propos recueillis par Arnaud Folch 18

Barbey d'Aurevilly, le dandy réfractaire
par Valentin Bonhomme 20

Céline, les courriers de la colère
par Olivier Annichini 22

André Pousse : "j'suis pas assez riche pour être de gauche..."
par Nicolas Gauthier 26

Jean-Edern Hallier, mégalo hors-limites
par Michaël Rabier 30

Gérard de Villiers, expert en mauvaises manières
par Nicolas Gauthier 34

M.-G. Micberth, l'aristo libertaire
par Alfred Lévy 38

Jack Thieuloy, le terroriste bouffon
par Olivier Maulin 40

LES IRRESPECTUEUX

Signé Audiard 44

Les Hussards, le clan des incorrects
par Olivier Maulin 48

Maîtres anars et rois du polar
par Olivier Annichini 52

"Les jeunes finiront aussi cons que nous !"
par A.D.G. 55

Bernanos, les grandes peurs du mal-pensant
par Éric Letty 56

"Pourquoi il faut rétablir les duels"
par Bernard Lugan 59

Quand BB se lâche... 60

Philippe Muray contre l'"homo festivus"
par Bruno de Cessole 62

Jacques Dutronc : "Je retourne ma veste..." 65

Michel Sardou, un ronchon au pilori
par Alfred Lévy 66

LES TRUBLIONS

Brassens, poétiquement incorrect
par Arnaud Folch 72

Léon Daudet, à boulets bleu-blanc-rouge 78

Lauzier, des bulles et des balles...
par Nicolas Gauthier 80

Jacky Redon : "Chez Denise, ma cantine canaille..."
propos recueillis par Jérôme Besnard 84

René Fallet : liberté, égalité, beaujolais
par Olivier Maulin 86

Léautaud, le reclus misanthrope
par Valentin Lemoine 88

Pierre Desproges ou le goût de déplaire
par Arnaud Folch 92

Jean Carmet, anar et terroir
par Nicolas Gauthier 96

Jean Yanne : "L'ivresse du travail ? Ça saoule vite..." 99

Gaspard Proust : "Vous connaissez des gens de gauche qui se sont enfuis à l'Est ?" 100

LES ROMANTIQUES

Marcel Aymé, le lunatique enraciné
par Bruno de Cessole 104

Jean Raspail, au bout de ses rêves
par Olivier Maulin 110

Geneviève Dormann, l'insolente
par Bruno de Cessole 113

Anouilh, un classique au purgatoire
par Michaël Rabier 114

Lino Ventura : "Je suis une tête de cochon" 117

"Mon ami Léo Malet, cet anar viré réac..."
par Michel Marmin 118

Henry de Monfreid, pirate à tribord
par Alexandre Nantas 122

Jacques Perret, le flibustier du roi
par Jérôme Leroy 125

Sylvain Tesson, dissident solitaire
par Alfred Lévy 126

Bibliographie 130

CE NUMÉRO COMPORTE UN ENCART BROCHÉ : ABONNEMENT OFFRES HORS-SÉRIE VALEURS ACTUELLES ENTRE LES PAGES 34 ET 35
DEUX ENCARTS JETÉS : CHÉQUIER AVEC ENVELOPPE T RETOUR SÉLECT PRESSE ET CATALOGUE FOIRE AUX VINS. LES COUPS DE CŒUR DE VALEURS

Idées vagabondes et panache de l'insolence

par Arnaud Folch

C'est une famille éclatée, plus qu'un clan soudé. *« Une sensibilité, une ambiance, un style »*, comme le dit Olivier Maulin, lauréat du prix des Hussards *(lire page 18)*, plus qu'une idéologie. Rien à voir, donc, avec l'anarchisme doctrinaire et militant de gauche. Ce dernier, *«que l'on associe souvent à un joyeux bazar, recèle en réalité une dimension ascétique*, rappelle, en introduction de notre dossier, l'historien Olivier Dard *(lire page 6). Tout en tenant un discours radicalement anticatholique, ils développent une sorte de catholicisme retourné et laïcisé, adoptant des règles très rigoristes.»*

Chez les anars de droite, pas de militants – *« Je me suis écarté définitif des rassemblements, des meetings, des cellules, des sectes »*, disait Alphonse Boudard *(lire page 52)*. Encore moins de *« militant parfait »*, tel que celui dépeint en 1869 par le révolutionnaire russe Netchaïev : *« Un homme* [...] *absorbé par un seul et exclusif intérêt, une seule passion : la révolution. » « À gauche, c'est du sérieux*, les brocardait du reste Michel Audiard *(lire page 44). Ils pensent ce qu'ils disent et, c'est le moins qu'on puisse dire, ne sont pas très indulgents avec les idées des autres. Je n'ai jamais entendu Marcel Aymé* (lire page 104) *porter des jugements sur le reste de l'humanité, ni demander des sanctions ou des châtiments.»*

Aux antipodes de ce (trop) *« sérieux »*, le dialoguiste des *Tontons flingueurs*, icône des anars de droite, revendiquait, lui, avoir *« toujours été attiré par la déconnante. La droite déconne, la droite est branque*, s'amusait-il. *Les hurluberlus, les mabouls, on ne les trouve qu'à droite.»* Sérieux s'abstenir, donc. L'anar de droite *« rejette la bien-pensance quelle qu'elle soit, y compris la sienne, comme lorsque Georges Bernanos* (lire page 56), *auteur de* la Grande Peur des bien-pensants, *critique la bien-pensance catholique »*, explique encore Olivier Dard.

Pour autant, on l'a dit, cette *« école de la désinvolture »*, comme l'a décrite Patrick Buisson, est tout sauf uniforme. Et nombreux sont ceux bien sûr, parmi la soixantaine de portraits d'anars de droite que nous vous présentons dans ce hors-série (le premier, tous médias confondus, à leur être consacré), à ne pas mériter ce si louangeur portrait que dressa Pol Vandromme de l'écrivain et éditeur Dominique de Roux, infatigable pourfendeur de la "culture officielle" : *« un rebelle absolu, prenant tous les risques, y compris celui de se compromettre en scandalisant les prudents et les imbéciles, jamais là où la routine et les bien-pensants espéraient les trouver. »* Individualisme confinant à l'égoïsme, indépendance d'esprit tournant au je-m'en-foutisme, non-conformisme virant à extrémisme... : combien de lâcheté, de délires et de dérives aussi, en effet, dans ce camp, l'anarchisme de droite, qui n'en est pas vraiment un ? *« Nous ne sommes pas des gens moraux»*, prévenait ainsi Georges Valois, fondateur au début du XX^e^ siècle du Cercle Proudhon regroupant révolutionnaires proudhoniens et monarchistes de l'Action française...

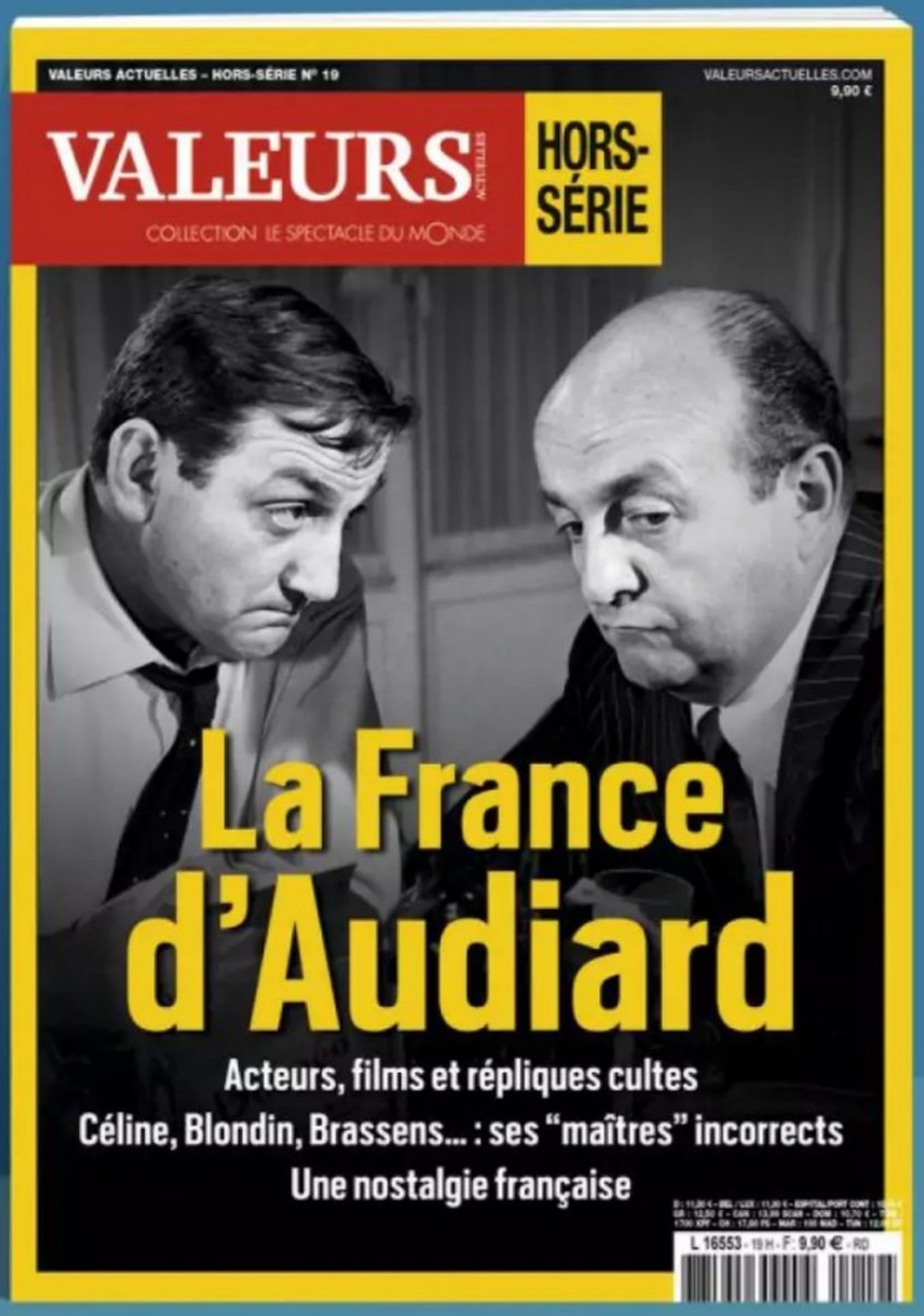
Pour autant, quel bonheur d'expression, quel souffle, chez ces pessimistes joyeux champions de la transgression ! Mais on aurait tort de limiter l'apport de ces *« vilains petits canards à l'humeur si souvent vagabonde »* (Buisson encore, au sujet des Hussards) à leur goût des bras d'honneur aux conventions. De Jules Barbey d'Aurevilly *(lire page 20)* et Léon Bloy *(lire page 12)* à Jean Raspail *(lire page 110)* et Philippe Muray *(lire page 62)*, en passant par Jean Anouilh *(lire page 114)*, Georges Brassens *(lire page 72)* ou Pierre Desproges *(lire page 92)*, chacun dans son style, et dans son époque, a, derrière ses saillies, chanté l'amour d'une "France d'avant" se refusant à mourir : fière, fraternelle, insolente et gouailleuse. Tous né dans le petit village gaulois d'Astérix, ils entendent y rester.

Car derrière les rires, leurs excès, et le bruit des verres qui s'entrechoquent, les anars de droite font en effet partie des ultimes défenseurs, et avec quel talent ! de notre civilisation et de son identité, en but, de tout temps, à l'œuvre des "déconstructeurs". Ils méritaient donc, tout particulièrement, cet hommage. Bonne lecture à tous ! ●

Contrairement aux anars de gauche, ceux de droite, eux, ne se prennent jamais au sérieux.

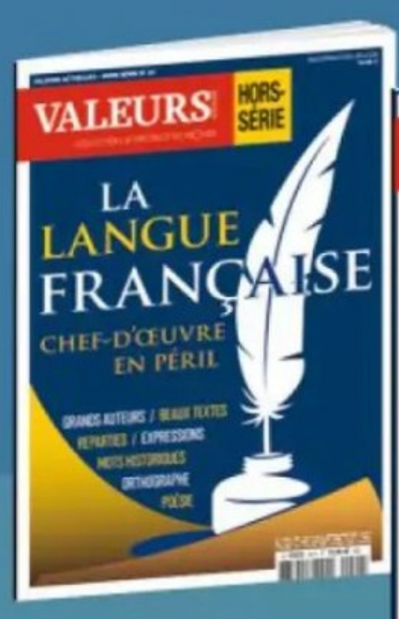
COMMANDEZ LES HORS-SÉRIES DE VALEURS VERSION PAPIER OU DIGITALE SUR

boutique.valeursactuelles.com



N°19

Chaque trimestre, 132 pages d'enquêtes et de documents consacrés à un seul dossier : histoire, culture, faits de société…



N°24

N°25

N°35

DÉJÀ PARUS :

VA Collection :

1. Les mystères de Marie **10,90 €**
2. Hommage Delon, Belmondo, épopée française **11,90 €**

VA hors-série :

N°1 Les secrets de la Bible **7,90 €**
N°2 Les secrets du Vatican **7,90 €**
N°4 Les secrets de Versailles **7,90 €**
N°5 Les secrets de la Terre Sainte **7,90 €**
N°6 Les secrets de la Police **9,90 €**
N°7 La France mystérieuse **9,90 €**
N°8 Les secrets des océans **9,90 €**
N°9 Les maîtres de l'art sacré **9,90 €**
N°10 Les secrets de l'Elysées **9,90 €**
N°11 Les secrets des îles **9,90 €**
N°12 Les secrets de la Russie **9,90 €**
N°13 Les mystères de Noël **7,90 €**
N°15 De Gaulle-Pétain, histoires secrètes **9,90 €**
N°16 Nos ancêtres les Français **9,90 €**
N°17 Nos soldats ces héros **9,90 €**
N°18 Le roman noir de la Révolution **9,90 €**
N°19 La France d'Audiard **9,90 €**
N°20 La disparition de Jacques Chirac **7,90 €**
N°21 Algérie française, les vérités interdites **10,90 €**
N°23 Les dossiers noirs du communisme **10,90 €**
N°24 La langue française **10,90 €**
N°25 Le goût de la France **10,90 €**
N°26 Le roman vrai de la France **10,90 €**
N°27 La légende du Tour **10,90 €**
N°28 Les écrivains maudits **10,90 €**
N°29 Chrétiens d'Orient et d'ailleurs **10,90 €**
N°30 Guerre d'Algérie les derniers secrets **10,90 €**
N°31 Russie-Ukraine l'histoire tragique sous nos yeux **10,90 €**
N°32 Ressusciter le patrimoine français **10,90 €**
N°33 Les Moines, il était une foi **10,90 €**
N°34 L'histoire interdite, vol. 1 **10,90 €**
N°35 L'Âge d'or du rire français **10,90 €**
N°36 Les derniers secrets des dictateurs **11,90 €**
N°37 La fabuleuse épopée de Notre-Dame et de nos cathédrales **11,90 €**
N°38 L'Histoire interdite vol.2 **11,90 €**
N°39 Quand la France régnait sur le monde **11,90 €**

Hors-série *Valeurs Actuelles*
VERSION PAPIER

Visuels non contractuels. Dans la limite des stocks disponibles.

LES ANARS DE DROITE

"Contre toutes les bien-pensances, y compris la sienne"

Entretien avec l'historien Olivier Dard, professeur à la Sorbonne et auteur de nombreux ouvrages d'histoire politique, sur la genèse de ce courant d'idées anti-bien-pensance et profondément français.

Propos recueillis par Éric Letty

La droite est généralement associée à l'ordre, pas à l'anarchie; il peut donc sembler paradoxal de parler d'un anarchisme de droite. En quoi diffère-t-il de l'anarchisme de gauche?

Il existe plusieurs différences majeures. En premier lieu, le courant anarchiste, tel qu'il a émergé et grandi en Russie avec le populisme russe de Bakounine, se veut communautaire, fédéraliste, et s'est arrimé sur le monde paysan ou la classe ouvrière. À droite, le discours communautaire existe aussi, mais relève d'options nationalistes et, surtout, traditionalistes. Il se réfère aux *« communautés naturelles »*, comme la corporation, la famille et la nation. Deuxième différence essentielle: les anarchistes de gauche insistent sur la nécessité d'éduquer le peuple. L'anarchiste de droite n'a pas cette prétention.

L'anarchiste de droite n'est-il pas aussi moins rigoriste et plus jovial?

Assurément. Chez une partie des anarchistes espagnols, c'est un troisième point, moins connu, qui me paraît en effet important: l'anarchisme, que l'on associe souvent à un joyeux bazar, recèle en réalité une dimension ascétique. En devenant anarchistes, certains renoncent à boire, à tromper leur femme, etc. Tout en tenant un discours radicalement anticatholique, ils développent ainsi une sorte de catholicisme retourné et laïcisé, adoptant des règles très rigoristes. Au contraire, l'anarchiste de droite se situe effectivement dans un registre festif que Raoul Girardet appelait le *« phénomène de bande »*. Il n'appartient pas à une communauté populaire comme l'anarchiste de gauche, mais à une bande de copains, comme les Hussards, avec Jacques Laurent, Antoine Blondin, Roger Nimier, Michel Déon *(lire page 48)*. Après la Seconde Guerre mondiale, ceux-ci s'agrègent autour d'organes tels que *La Nation française* de Pierre Boutang, *L'Esprit public* ou les éditions de la Table Ronde de Roland Laudenbach, au sein desquels on rencontre aussi, par exemple, Philippe Ariès, Thierry Maulnier… Jacques Laurent met en scène ce petit groupe dans son *Histoire égoïste*.

> "Les anarchistes de gauche insistent sur la nécessité d'éduquer le peuple. L'anarchiste de droite n'a pas cette prétention."
>
> *Olivier Dard*

Les premiers écrivains parfois qualifiés d'anarchistes de droite, comme Jules Barbey d'Aurevilly *(lire page 20)* ou

PHOTOS : AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY ; DR

Les mousquetaires :
sens de l'honneur
et goût de la ripaille.

"Les Tontons flingueurs", de Georges Lautner (1963) : argot et costume-cravate.

GAUMONT DISTRIBUTIO /SNE GAUMONT/COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP

Balzac, apparaissent au XIX^e siècle, quand se développent la bureaucratie moderne, le capitalisme et la bourgeoisie d'affaires. Ne s'opposent-ils pas aussi bien à la droite conservatrice qu'à la gauche révolutionnaire?

Ils s'opposent davantage à la droite libérale qu'à la droite conservatrice, mais plusieurs éléments raccrochent Balzac et Barbey aux anarchistes de droite, dont ils sont, en effet, les précurseurs : leur rapport à la bureaucratie, critiquée par Balzac, ainsi qu'à l'argent et à la bourgeoisie, contre lesquels ils prononcent une condamnation non seulement morale — comme Léon Bloy *(lire page 12)* —, mais aussi esthétique, car l'argent est vulgaire. S'y ajoute, chez Barbey, une dimension polémique, provocatrice et transgressive. Il aime choquer les salons par ses positions, ses actes, son vêtement, manifestant ainsi sa volonté de se mettre en marge et de prendre ses distances avec ses contemporains. Cet anarchisme-là oppose l'homme — plutôt que l'individu — à ce que l'intellectuel espagnol non-conformiste Ortega y Gasset appelle, dans son ouvrage *La Révolte des masses*, *« l'homme-troupeau »*, produit par la société de masse et la logique d'indifférenciation qui se développent au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

Vous évoquez Ortega y Gasset. L'anarchisme de droite n'est donc pas une spécificité française?

C'est une vraie question. D'Annunzio, malgré une dimension provocatrice, Ortega y Gasset, Malaparte ou même Homem Cristo ne peuvent pas être considérés comme des anarchistes de droite. Chez les Anglais, on peut penser à Chesterton et surtout à son grand ami, l'historien Hilaire Belloc, qui a, lui aussi, un côté provocateur… Mais il me semble que ce courant d'idées s'inscrit plutôt dans un registre français.

ACTION FRANÇAISE : "LÉON DAUDET ANAR DE DROITE, PAS MAURRAS"

***Selon Olivier Dard*, « si de nombreux anarchistes de droite sont passés par l'Action française, il existe, chez Maurras, un dogmatisme incompatible avec l'anarchisme de droite. C'est un homme d'ordre, qui cherche en philosophe à construire un système et se contraint à tenir un certain nombre de caps, par exemple en matière d'esthétisme, alors que Léon Daudet *(lire page 78)*, autre grande figure du mouvement, ne s'en soucie pas. Quand Henri Massis reproche à ce dernier de soutenir Céline *(lire page 22)*, qui n'entre pas dans les canons de la littérature telle que la définit Maurras, Daudet lui répond en substance qu'il s'en fout. L'écriture de Maurras est d'ailleurs beaucoup plus normée que celle de Daudet. Pas plus que Louis de Bonald ou Joseph de Maistre, il n'a sa place parmi les anarchistes de droite comme Laurent, Blondin, Audiard ou Alphonse Boudard *(lire page 52)* »…**

Dans quelle mesure des écrivains comme Thierry Maulnier ou Jean de Fabrègues, dissidents de l'Action française rattachés à la mouvance des "non-conformistes des années 1930", partagent-ils certaines conceptions avec les anarchistes proudhoniens, notamment le communautarisme?
Maulnier et Fabrègues ne se réclament pas du cercle Proudhon de l'Action française, animé au début des années 1910 par Georges Valois, qu'ils connaissent à peine, mais cette référence proudhonienne est également présente chez eux à travers l'idée fédéraliste, que partageait déjà le jeune Maurras. Cette conception fédéraliste et décentralisatrice est un élément important du rapport à l'ordre des anarchistes de droite contre l'État centralisé, hérité du jacobinisme ou de l'Empire napoléonien, et la bureaucratie anonyme, qui leur inspirent une profonde hostilité. On la trouve chez d'anciens maurrassiens ayant quitté l'Action française "canal historique" pour la Jeune Droite, chez les non-conformistes des années 1930 venus de la revue *L'Ordre nouveau*, comme Robert Aron, et chez certains auteurs qui, après avoir basculé un moment vers le fascisme, reviennent à un libéralisme opposé à l'État centralisateur, comme Bertrand de Jouvenel.

Georges Bernanos ***(lire page 56)*** **prévoyait que *« les démocraties autoritaires entraîneront demain avec elles jusqu'au souvenir de ce qui fut la libre monarchie chrétienne »*. Comment en vient-il à associer la liberté à la monarchie, alors que la démocratie lui paraît liberticide?**
Bernanos et ses épigones opposent la monarchie traditionnelle, protectrice, à l'État oppresseur né de la Révolution et surtout de l'Empire, qui se développe au XIX^e^ siècle et qui, selon eux, deviendra de plus en plus tyrannique. À ce premier élément s'ajoute un antidémocratisme assumé qui se manifeste par leur profond mépris des élections, du monde parlementaire et du régime de la III^e^ République. Ils dénoncent les autorités légales, mais aussi le rapport à l'ordre et à la morale profondément dégradé de cette société. Leur refus des conventions de la bourgeoisie tertio-républicaine s'exprime dans la fameuse formule de Georges Valois: *« Nous ne sommes pas des gens moraux. »* L'anarchiste de droite veut sortir du troupeau, refuse d'être ou de se laisser embrigader dans la foule, la masse. C'est un élément très important chez Bernanos, qui, dans les années 1930, critique à cet égard les nationaux — d'où sa réaction extrêmement négative à l'attraction fasciste qui séduit un certain nombre de ses contemporains, voire de ses anciens amis. Son essai *La France contre les robots* rencontre un succès certain chez mes étudiants. Pourtant, lors de sa publication, en 1947, il passa totalement inaperçu et fut commenté violemment par Mounier et ses amis parce qu'il vilipendait la Technique, dont ils étaient adeptes.

> "Contre l'"homme-troupeau' produit par la société de masse et la logique d'indifférentiation."
>
> *Olivier Dard*

Le critique littéraire Pol Vandromme a rendu un bel hommage à l'écrivain et éditeur Dominique de Roux, *« rebelle absolu, prenant tous les risques, y compris celui de se compromettre en scandalisant les prudents et les imbéciles, jamais là où la routine et les bien-pensants espéraient le trouver »*. L'anarchisme de droite procède de *« la volonté d'être libres, de ne pas se courber devant les conformismes »*, écrit aussi Vandromme...
L'exemple de Dominique de Roux est très bien choisi. Il y a chez lui un côté aventurier, que l'on retrouve d'ailleurs chez d'autres anarchistes de droite, comme Jacques Laurent, qui avait fait un reportage au Vietnam pendant la guerre et en avait rapporté un livre intitulé *Choses vues au Vietnam*, très hostile aux communistes, mais pas non plus admiratif des Américains. Plus récemment, cet anticonformisme a été illustré par le refus de Philippe Muray *(lire page 62)* de souscrire à *« l'homo festivus »* (qui n'a rien à voir avec le phénomène de bande évoqué plus haut, puisque c'est la société qui l'impose) et d'être assigné à participer. L'anarchiste de droite rejette la bien-pensance, quelle qu'elle soit; y compris la sienne, comme lorsque Bernanos — auteur de *La Grande Peur des bien-pensants* — critique la bien-pensance catholique. Lors d'un colloque, en 2011, mon ami Francis Balace avait évoqué la façon dont la littérature catholique présentait les jeunes maurrassiens d'avant 1914, à travers une série de romans d'édification dissuadant les jeunes filles de fréquenter ces vauriens, qui allaient tout leur prendre! ●

Dictionnaire du conservatisme, Dictionnaire du populisme *et* ***Dictionnaire du progressisme****, d'Olivier Dard et Christophe Boutin et Frédéric Rouvillois. Éditions du Cerf (2017, 2019, 2022).*

Les "infréque

De l'art, en plus de déplaire, de se faire détester... Céline, bien sûr, Barbey d'Aurévilly, le précurseur méconnu, Léon Bloy l'imprécateur, mais aussi l'acteur André Pousse, Gérard de Villiers, le père de SAS...

ntables"

Louis-Ferdinand Céline, chez lui à Meudon en 1955.

BERNARD LIPNITZKI / ROGER-VIOLLET

Léon Bloy, le pamphlétaire rugissant

Âme fière au tempérament de feu, Léon Bloy (1846-1917) a été l’adversaire acharné des “bien-pensants” autant que le héraut d’un catholicisme médiéval et le prophète de l’Apocalypse. Portrait d’un éternel réfractaire, et pionnier des antimodernes.

Par Jean-Jacques Mourreau

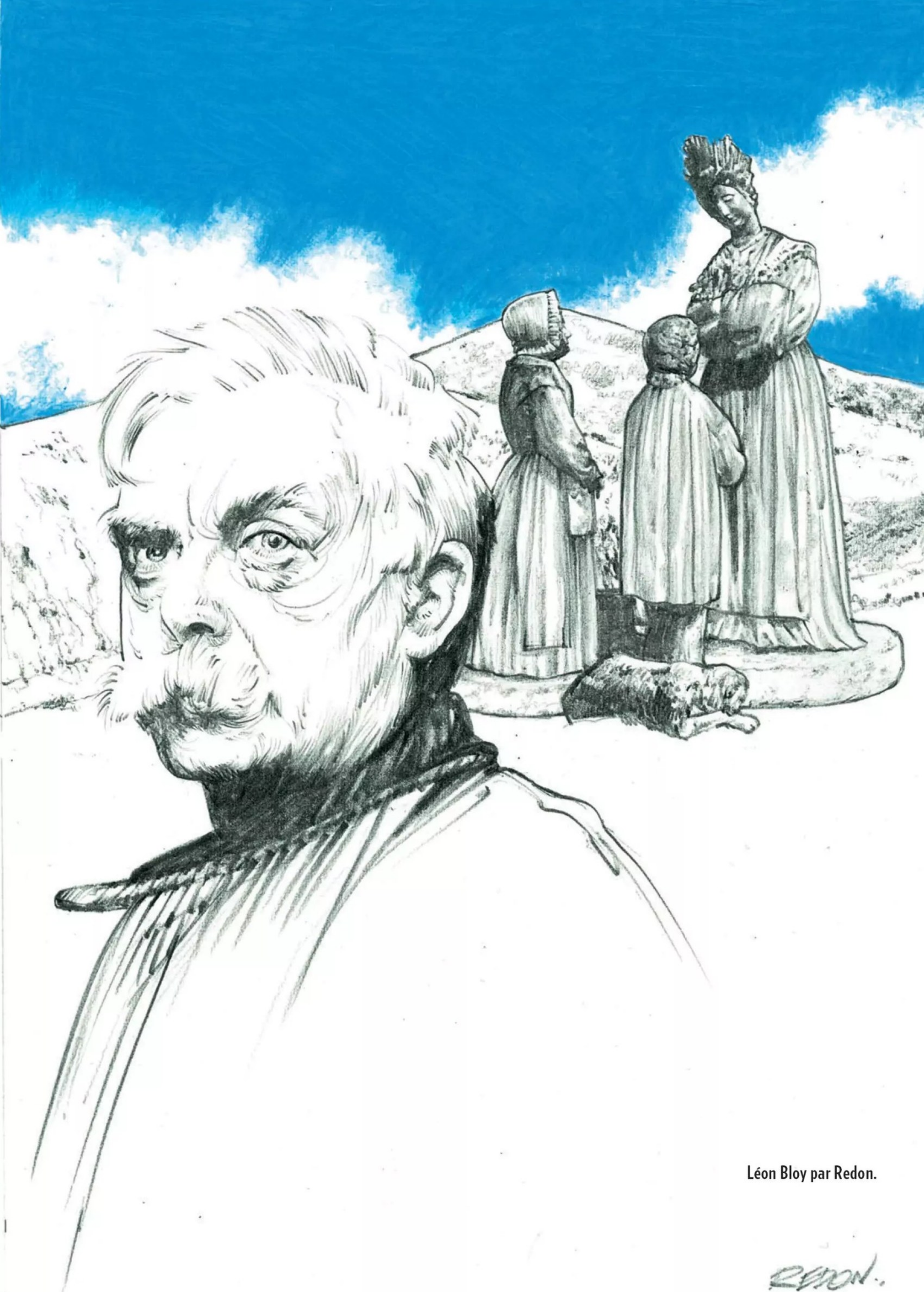
J’attends les cosaques et le Saint-Esprit. Léon Bloy (1846-1917) n’est connu que pour ses formules à l’emporte-pièce, ses imprécations contre Zola et le roman naturaliste, contre la voiture, l’électricité, le téléphone, cet *« irresponsable véhicule des turpitudes ou des sottises contemporaines »*. La réputation de ce pamphlétaire rugissant, adversaire de la tour Eiffel, la *« Babel de fer »*, de la démocratie, du progrès et de la tiédeur, a fait oublier l’œuvre : une trentaine de livres étincelants de visions prophétiques et un *Journal* fougueux et féroce, rédigé de 1892 à 1917. Ce *« fou de Dieu »*, qui affiche un dédain absolu pour les mœurs modernes, annonce l’inéluctable *« désenchantement du monde »*. Il appartient à la race singulière des Gogol et des Dostoïevski.

Persuadé qu’on *« ne voit bien le mal de ce monde qu’à la condition de l’exagérer »*, tous ses écrits portent la marque brûlante d’un penchant à l’extrême : *« Dans l’Absolu, il ne peut y avoir d’exagération, et, dans l’Art qui est à la recherche de l’Absolu, il n’y en a pas davantage… »*, écrit-il dans son *Journal* (11 septembre 1912).

“Bloy dénonce le monde courant à sa perte depuis qu’il a quitté la ligne du Moyen Âge.”

Pierre Drieu la Rochelle

Bloy voit le jour à Périgueux, en 1846, quelques semaines avant l’apparition de la Vierge à La Salette. Famille nombreuse et peu fortunée. Le père, fonctionnaire de la Compagnie des chemins de fer Paris-Orléans, disciple de Rousseau et franc-maçon, est un homme pratique, économe et rigide. La mère, une *« chrétienne des anciens jours »*. À l’en croire, dès l’enfance, il se singularise. Dans une lettre à sa fiancée, il raconte : *« Je me rappelle qu’étant un enfant, un tout petit garçon, j’ai souvent refusé avec indignation, avec révolte, de prendre part à des*

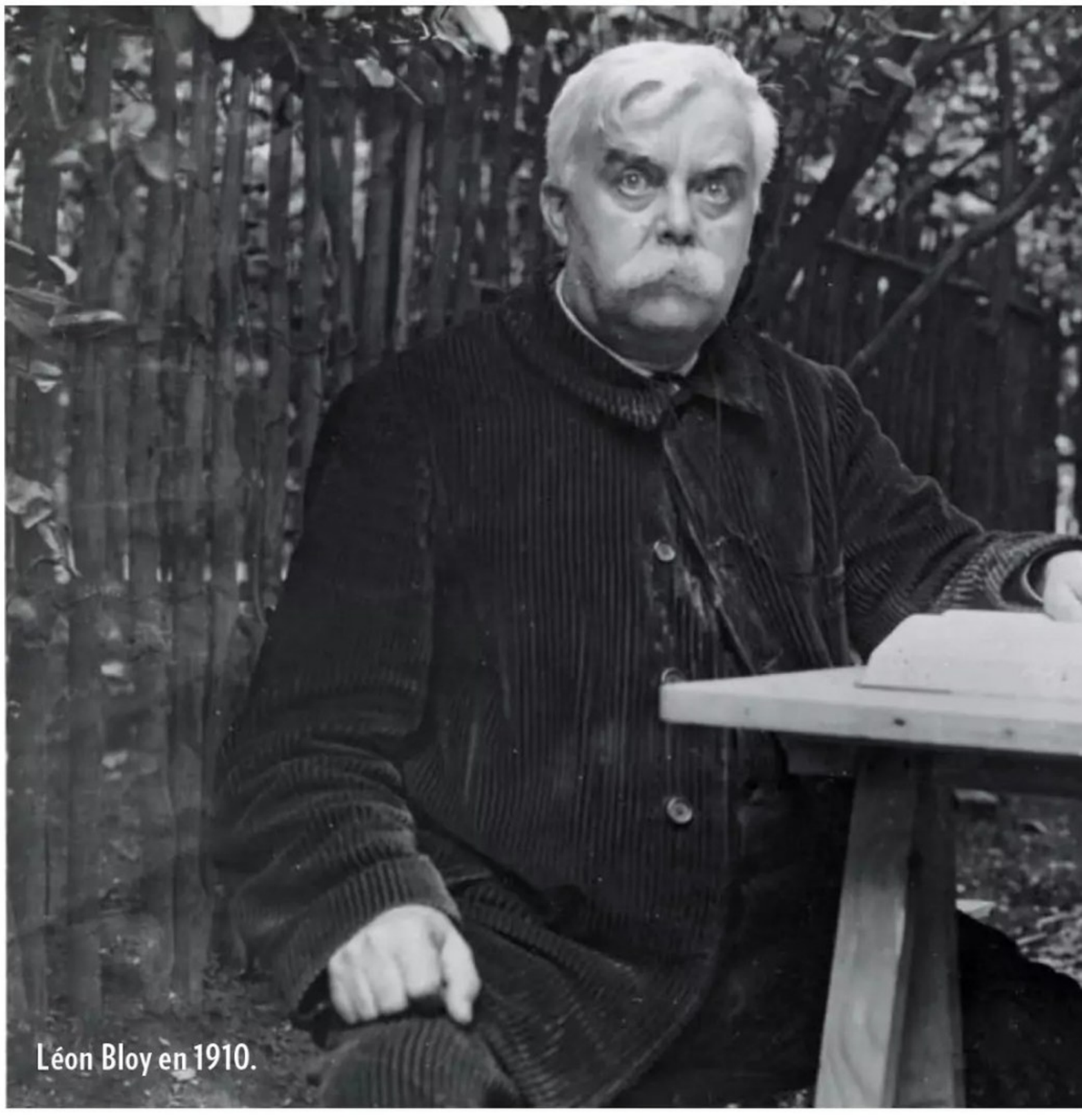


Léon Bloy par Redon.

REDON.

“Dans l’Absolu, il ne peut y avoir d’exagération, et, dans l’Art qui est à la recherche de l’Absolu, il n’y en a pas davantage.”

Léon Bloy



Léon Bloy en 1910.

jeux, à des plaisirs dont l’idée seule m’enivrait de joie, parce que je trouvais plus noble de souffrir, et de me faire souffrir moi-même en y renonçant. »

“Communard converti au catholicisme”

Le refus des autres est tel que son père doit le retirer du collège et prendre en charge l’éducation de ce sujet récalcitrant, attiré par le dessin et la littérature. À l’âge de 18 ans, il quitte Périgueux pour Paris. L’intervention paternelle l’a fait admettre comme employé dans les bureaux de la Compagnie des chemins de fer Paris-Orléans. Les besognes subalternes finissent par user sa bonne volonté. Elles suscitent son dégoût et son insolence. Il démissionne. Le révolté impulsif doit vivre d’expédients. Dessiner, peindre, écrire? Il adresse trois articles à *La Rue* de Jules Vallès, qui les refuse. Il a lu Proudhon et se déclare *« républicain et socialiste »*. Gagné par la haine de la société, il devient un *« communard avant la Commune »*. Ce furieux rêve de brasiers vengeurs.

Décembre 1867. Survient le hasard de sa rencontre, rue Rousselet, avec Jules Barbey d’Aurevilly *(lire page 20)*, qui n’a pas encore publié *Les Diaboliques*. Le Normand, *« catholique et royaliste incorruptible »* (Kléber Haedens), flaire en lui une nature rageuse et le surnomme Apemantus, du nom d’un personnage de Shakespeare. Sans peine, il lui transfuse son mépris des médiocres. Initié au monde de la littérature et des idées, le jeune homme croise Gobineau et découvre les penseurs traditionalistes — Joseph de Maistre, Louis de Bonald, Donoso Cortés… — que Barbey a célébrés dans *Les Prophètes du passé*.

Décembre 1868, sa mère reçoit l’annonce de son retour au christianisme. Bloy a 22 ans. Arrive la guerre de 1870, où il est rapidement incorporé dans un corps franc vendéen, aux ordres du petit-fils du général héros blanc Cathelineau. Il goûte aux combats et au sens qu’il leur a donné: lutter contre *« la lèpre protestante »*. Il se proclame *« soldat du Christ »*. S’affirme, au lendemain de la guerre, *« communard converti au catholicisme »*, au point de vouloir combattre contre les insurgés de la Commune.

La paix revenue, Paris trompe ses belles espérances. Emplois dérisoires dans les cénacles catholiques, chez un notaire. Sur la recommandation de Barbey d’Aurevilly, influent dans la presse catholique légitimiste, Louis Veuillot, le directeur de *L’Univers*, l’engage. Mais le sort du journal est précaire, le nombre de ses pages limité. Bloy piaffe de ne pouvoir publier autant d’articles qu’il le souhaiterait. Il traite Veuillot de *« monstre »*. Nouvelle rupture.

DORNAC/BRIDGEMAN IMAGES

Pour vivre, il retrouve un piètre emploi d'auxiliaire à la Compagnie des chemins de fer du Nord. Mais sa liaison passionnelle, en 1877, avec Anne-Marie Roulé, une jeune prostituée, va faire basculer sa vie: après avoir sombré dans la folie, celle-ci doit être conduite à l'asile Sainte-Anne en 1882, avant d'être transférée dans un autre hôpital psychiatrique, à Caen, où elle meurt en 1906. De cette épreuve vécue aux côtés d'Anne-Marie, Bloy tire la certitude de sa mission: être le témoin pauvre, humble et véhément des promesses célestes au milieu d'un monde enlisé dans l'horreur. Il entame la rédaction de son œuvre la plus célèbre, *Le Désespéré*, qu'il reprend à la fin de 1885. *« Fais bien attention que j'aie tout arraché de mes entrailles »*, prévient-il l'un de ses proches.

Bloy est déjà quadragénaire. Satire sociale en même temps que protestation contre le naturalisme, nouveau dogme de la littérature, *Le Désespéré* est un chef-d'œuvre. Immense. Mais on n'en retient que le pamphlet, l'éreintage de ses confrères, journalistes et hommes de lettres, qui lui valent des haines inexpiables.

Ce réfractaire révolté, séditieux, heurte en effet par la violence de ses imprécations. Ses critiques dénoncent pêle-mêle le déficit spirituel du naturalisme ou les *« blagues de l'occultisme et de la magie »*. Avec délectation, il cultive la formule assassine pour éreinter Zola, conspuer Anatole France, brocarder Barrès et même Péguy, pourtant l'un de ses proches. Bloy déteste les littérateurs installés. Catulle Mendès est, dit-il, *« l'Annibal de l'imitation, et ses livres sont ses éléphants pour escalader les livres des autres »*.

N'épargnant personne, il se brouille avec la plupart de ses amis et bienfaiteurs, car il exècre la fausse charité, les demi-mesures et les trahisons. Paul Bourget, notamment, va bénéficier de qualificatifs — *«l'eunuque de ces dames »* — et de jugements d'une cruauté sans pareille.

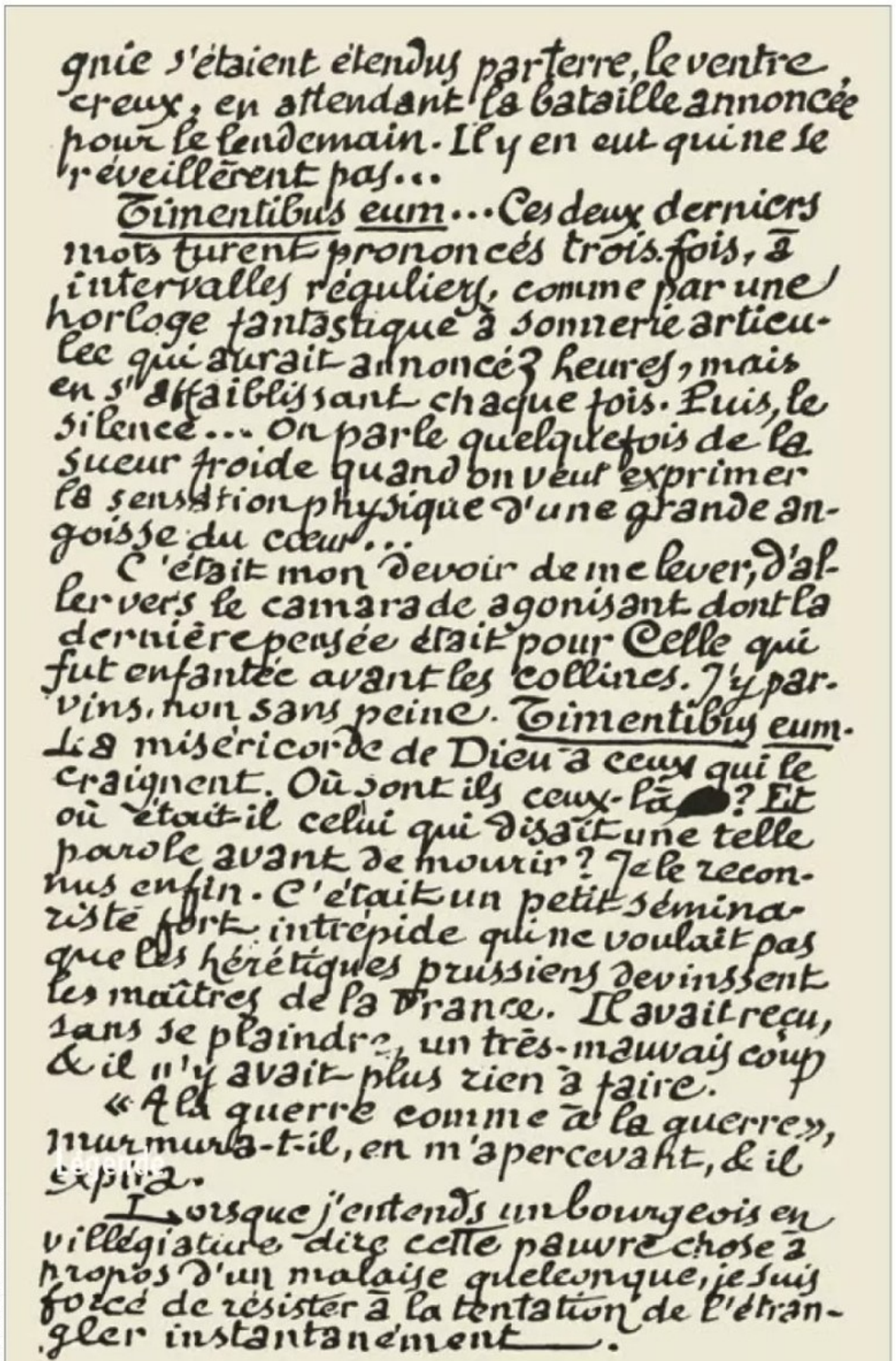
Pamphlétaire? *« Oh! Je suis tout autre chose »*, rétorque-t-il pourtant. Car son écriture ne se cantonne pas au seul registre de la désobligeance: fulgurante, provocatrice, cruelle, elle porte le tonnerre et la couleur de mots, d'images et de symboles d'une force incroyable. Ce vociférateur est un poète.

Brouillé avec la plupart de ses amis et bienfaiteurs

Homme du Moyen Âge, exilé dans un temps qu'il exècre, il souffre de la sécheresse égoïste de ceux qu'il croise sur sa route. Visionnaire, il discerne le monde froid à venir. *« Au café du Commerce, note rapide*, décrit-il dans son *Journal* (décembre 1903). *Un individu quelconque vient d'entrer. Presque aussitôt arrive un autre individu exactement semblable au premier. Puis un troisième* [...], *puis dix, vingt, cinquante, cinq cents, on ne sait combien. Le café est rempli, à éclater, de gens qui sont le même absolument, qui sont un seul. Et voilà le commencement de la fin des cafés, le commencement de la fin du monde! »*

Pourfendeur de toutes les compromissions, il dénonce le bourgeois — *« un cochon qui voudrait mourir de vieillesse »* — car il est *« l'homme qui ne*

Homme du Moyen Âge, exilé dans un temps qu'il exècre, il souffre de la sécheresse égoïste de ceux qu'il croise sur sa route. Visionnaire, il discerne le monde froid à venir.



gnie s'étaient étendus par terre, le ventre creux, en attendant la bataille annoncée pour le lendemain. Il y en eut qui ne se réveillèrent pas...

Timentibus eum... Ces deux derniers mots furent prononcés trois fois, à intervalles réguliers, comme par une horloge fantastique à sonnerie articulée qui aurait annoncé 3 heures, mais en s'affaiblissant chaque fois. Puis, le silence... On parle quelquefois de la sueur froide quand on veut exprimer la sensation physique d'une grande angoisse du cœur...

C'était mon devoir de me lever, d'aller vers le camarade agonisant dont la dernière pensée était pour Celle qui fut enfantée avant les collines. J'y parvins, non sans peine. Timentibus eum. La miséricorde de Dieu à ceux qui le craignent. Où sont-ils ceux-là ? Et où était-il celui qui disait une telle parole avant de mourir ? Je le reconnus enfin. C'était un petit séminariste fort intrépide qui ne voulait pas que les hérétiques prussiens devinssent les maîtres de la France. Il avait reçu, sans se plaindre, un très-mauvais coup & il n'y avait plus rien à faire.

« A la guerre comme à la guerre », murmura-t-il, en m'apercevant, & il expira.

Lorsque j'entends un bourgeois en villégiature dire cette pauvre chose à propos d'un malaise quelconque, je suis forcé de résister à la tentation de l'étrangler instantanément.

WIKIMEDIA COMMONS

Manuscrit de Léon Bloy.

fait aucun usage de la faculté de penser et qui vit ou paraît vivre sans avoir été sollicité, un seul jour, par le besoin de comprendre quoi que ce soi ». Pareillement, il dénonce les gens d'Église et *« le mal horrible de ce monde exproprié de la foi chrétienne ».* Son christianisme professe la virilité des temps de croisade : *« Il est trop facile d'émasculer les âmes en ne leur enseignant que le précepte de chérir ses frères, au mépris de tous les autres préceptes qu'on leur cacherait. On obtient, de la sorte, une religion mollasse et poisseuse. »* (*Le Désespéré.*) Bloy, dira Drieu, dénonce *« le monde courant à sa perte depuis qu'il a quitté la ligne du Moyen Âge ».*

« Ses livres semblent rédigés par saint Thomas d'Aquin en collaboration avec Gargantua, souligne de son côté l'écrivain et journaliste Remy de Gourmont. *Ils sont scolastiques et gigantesques, eucharistiques et scatologiques, idylliques et blasphématoires. Aucun chrétien ne peut les accepter, mais aucun athée ne peut s'en réjouir. »*

“Ses livres semblent rédigés par saint Thomas d'Aquin en collaboration avec Gargantua.”

Remy de Gourmont

En guerre contre la “vacherie humaine”

Sans répit, il dissèque la *« vacherie »* humaine et plonge dans sa *« fosse noire »*. Ses haines terribles enveloppent la *« race rejetée »* des Bourbons, la Révolution, les *« Boches »*, le Danemark, l'Allemagne, les protestants, la charité des riches, les propriétaires. Hormis la Vierge, l'Esprit saint, Jeanne d'Arc, Napoléon, Barbey, Villiers de L'Isle-Adam, Verlaine, et lui-même, Bloy n'aime personne, ou presque.

À Bourg-la-Reine, où il s'est retranché, *« le vieux réfractaire, condamné par tous les conciles de la littérature »*, peste contre les catholiques modernes et les *« bien-pensants »*. La guerre lui arrache une tristesse indicible. Il songe aux révélations de La Salette, fulmine contre Benoît XV et sa *« neutralité absolue »*, vitupère les prêtres soldats, note que Barrès continue *« sa petite Littérature de pasquin roublard »*. En attendant *« le règne du Paraclet, qui mettra fin aux bavardages et aux lieux communs »*, il relit l'Écossais Carlyle, célèbre la France, *« Épouse préférée du Christ »*, et en appelle à Jeanne l'héroïne. Le samedi 3 novembre 1917, en présence des siens, il franchit la *« Porte des Humbles »* à la fin de la journée. ●

***Journal**, de Léon Bloy, Robert Laffont, coll. “Bouquins”, 2 tomes (1999).*
***Essais et pamphlets**, de Léon Bloy, Robert Laffont, coll. “Bouquins” (2017).*

“Il est trop facile d'émasculer les âmes en ne leur enseignant que le précepte de chérir ses frères, au mépris de tous les autres préceptes. On obtient, de la sorte, une religion mollasse et poisseuse.”

Léon Bloy, Le Désespéré.

TVL.FR

TVLibertés : la liberté à tout prix !

sur tvl.fr : tous les jours gratuitement

LE JT, DES ÉMISSIONS ET UNE NEWSLETTER

“Une sensibilité, un esprit, un style…”

L’écrivain, et journaliste à “Valeurs actuelles”, Olivier Maulin, lauréat 2023 du prix littéraire des Hussards, est étiqueté “anar de droite” par les médias. Entretien.

Propos recueillis par Arnaud Folch

Vos romans, dont le dernier a été récompensé par le prix des Hussards en 2023, vous ont fait classer par plusieurs critiques dans la catégorie des écrivains “anars de droite”. Que faut-il entendre par là ?
Depuis que j’ai publié mon premier roman en 2006, j’ai été en effet souvent qualifié d’“anarchiste de droite” sans que cette expression n’ait jamais été vraiment explicitée. Ce que l’on peut noter dans un premier temps, c’est qu’il y a un oxymore, quelque chose qui tente d’échapper aux catégories de “droite” et de “gauche”. Mes premiers romans ont été salués par *L’Humanité* et le *Figaro Magazine*, ce qui tend à montrer que des critiques de sensibilité différente pouvaient en faire leur miel. Lorsque je fréquentais les salons du livre, de nombreux lecteurs me considéraient comme un écrivain purement anarchiste quand d’autres me voyaient comme un réactionnaire. La synthèse de ces deux positions donne logiquement l’anarchisme de droite, même s’il faut rappeler que la caractérisation politique d’un romancier n’est pas, et de loin, la plus pertinente…

Comment expliquez-vous ces deux lectures ?
Probablement parce que cohabitent en moi un anarchiste et un réactionnaire ! Quand on écrit un roman, je crois que la meilleure des choses que l’on puisse faire, c’est de laisser son idéologie au vestiaire. Il s’y développe alors une vision du monde en propre, hors des sentiers battus du militantisme ; la mienne est faite d’un désir de liberté et du souci des “petites gens” qui me font classer à gauche, mais aussi d’une nostalgie pour les sociétés d’ordre du passé et d’une insolence vis-à-vis des vaches sacrées du progressisme qui me rejettent à droite.

L’anarchiste de droite n’est donc ni de droite ni de gauche ou des deux à la fois ?
Ce serait la conséquence logique de ce que je viens de dire et pourtant je ne le crois pas. Pour plusieurs raisons, et notamment l’hégémonie culturelle de la gauche, les anarchistes de droite sont d’abord perçus comme une pure composante de la droite, l’“anarchisme” qu’ils professent n’étant vu que comme un désir de liberté un peu sauvage qui ne suffit pas à contrecarrer leur vision droitière du monde. Je crois que cette perception est assez correcte.

La plupart des écrivains “anars de droite” sont donc d’abord de droite ?
La plupart des écrivains qualifiés d’anarchistes de droite sont effectivement avant tout des écrivains portant une vision du monde de droite. Encore faut-il préciser les choses : pour moi, la seule distinction entre droite et gauche n’est pas de l’ordre des idées politiques ; elles sont toutes susceptibles de passer d’un bord à l’autre au fil du temps. Elle est liée au péché originel. Il y a ceux qui y croient (même de manière métaphorique) et ceux qui n’y croient pas. Autrement dit, il y a les “conservateurs” qui pensent que l’homme n’est pas bon et que la civilisation a pour but de canaliser ses passions, c’est ce que pensait Baudelaire, et il y a les “progressistes” qui croient que l’homme est bon et que c’est la société qui le pervertit, disons que c’est plus ou moins Rousseau ; eux estiment qu’en réformant sans cesse les institutions, on parviendra à une société parfaite, sans police

> “Je suis pour un horizon d’ordre et pour qu’on fiche la paix aux gens, soit le contraire de notre époque”
>
> *Olivier Maulin*

et sans crimes. Il est très rare qu'un anar de droite partage cet optimisme.

Précisément, quels sont selon vous les auteurs qui symbolisent le mieux ce courant de pensée ?
Le problème, c'est que ce n'est précisément pas un courant de pensée. C'est une sensibilité. Une ambiance. Peut-être un style. Ce qui vient à l'esprit de tout le monde en premier lieu, c'est bien sûr la galaxie Audiard *(lire page 44)*, ce cinéma très littéraire, trop parfois, fait de bons mots, d'insolence et de légèreté. Ce qui est très caractéristique de l'ambiance anar de droite, c'est ce souci d'articuler l'autorité en haut et la liberté en bas, pour reprendre une fameuse distinction. En ce sens, je suis très anar de droite. Je suis pour un horizon d'ordre et pour qu'on fiche la paix aux gens, soit exactement le contraire de notre époque qui affiche sa grande tolérance au sommet et ne cesse de casser les pieds des gens au quotidien. Ce n'est pas un hasard si l'anarchisme de droite s'est particulièrement illustré dans le polar *(lire page 52)*. Je pense à A.D.G. mais aussi à Simonin, voire à André Héléna, l'un des meilleurs écrivains noirs français qui a malheureusement été occulté par la grande vague du polar américain d'après-guerre. Comme Léo Malet *(lire page 118)*, il vient de l'anarchisme pur et dur mais sa vision violente, désespérée et sans issue de la condition humaine le rattache à mon sens à la droite littéraire.

Quels sont les autres écrivains que l'on pourrait classer "anars de droite" ?
On pourrait citer également Jacques Perret *(lire page 125)* et Jean Raspail *(lire page 110)*, et pourquoi pas aujourd'hui Sylvain Tesson *(lire page 126)*, tous ces voyageurs qui ne se retrouvent pas dans ce que le monde est devenu, et rêvent de fidélités anciennes, ou carrément imaginaires comme Raspail. Plus compliqué est le cas de Céline *(lire page 22)*, l'un de mes auteurs de chevet. Entre-t-il dans la catégorie des anars de droite ? Je le vois plutôt comme un anarchiste pur et dur qui en mélangeant son anarchisme égalitaire avec une louche de pacifisme et une autre de racisme biologique a créé la doctrine explosive que l'on sait. C'est un secret bien gardé mais cette doctrine doit quasiment tout à la gauche. ●

***"Le temps des loups"**, d'Olivier Maulin (Le Rocher, récompensé par le Prix des Hussards 2023)*

ROMAIN ROUGIER

Barbey d'Aurevilly, le dandy réfractaire

Premier, assurément, des anarchistes de droite, l'écrivain et polémiste (1808-1889) fut aussi sans doute, par ses convictions, son insolence et sa révolte, le dernier grand seigneur du XIXe siècle. Un guerrier de l'aristocratie dans un monde bourgeois.

Par Valentin Bonhomme

Je me nomme le Sagittaire! /Je suis né sous ce signe et je/le mets partout! Et dans ce monde inepte, ennuyeux/et vulgaire, /j'aime à lancer ma flèche à tout. Ainsi aimait à se définir — et s'embellir — Jules Amédée Barbey d'Aurevilly (1808-1889), dont Léon Bloy *(lire page 12)*, qui l'admirait, brossa ce portrait: *« Catholique au milieu des incroyants, monarchiste après les monarchies, ligueur sans Ligue, gentilhomme sans roi et roi lui-même sans gentilshommes et sans popularité, demeuré fidèle à des sublimités qui ne triomphaient pas, c'est le porte-étendard et le porte-foudre de la Vérité et de la Beauté quand même. »*

Homme du passé, Barbey le fut avec ostentation, panache et une outrance qui, malgré tout, ne le firent jamais tomber dans le ridicule tant il y avait de grandeur chez ce Don Quichotte, non moins gueux et fier que le héros de Cervantès. Dans ses *Souvenirs littéraires*, Léon Daudet *(lire page 78)* retrace l'impression ineffaçable que produisit sur son imagination, dès son plus jeune âge, ce *« vieux guerrier édenté, au verbe sifflant et irrésistible »*. Ébloui par la panoplie de dandy suranné — carrick de roulier normand doublé de satin blanc, cravate à jabot et haut-de-forme noir à fond écarlate — et sa formidable capacité à boire comme un Polonais sans verser dans l'ivresse, Daudet le fut autant par la magie du verbe que la vigueur des anathèmes du vieux polémiste.

Loin, cependant, de l'image exclusivement sulfureuse de l'auteur des *Diaboliques* (1874) — un matamore des lettres, plus préoccupé de paraître que d'être, un polémiste excessif jusqu'à la déraison —, ce Normand du Cotentin, né dans une famille de petite et récente noblesse, était en réalité un romantique de tempérament et un classique par doctrine, postulations antagonistes qui le placèrent en porte-à-faux par rapport à ses contemporains durant la majeure partie de son existence. Car la singularité de Barbey est d'avoir été presque constamment à contretemps de son époque et en bisbille avec elle.

"Malgré mes malheurs, je n'ai jamais quitté mes gants blancs"

Au siècle de la rente, Barbey n'eut pas, il est vrai, la bonne fortune d'être rentier, comme la plupart des écrivains de son temps. À rebours de l'autre grand Normand du XIXe siècle, Flaubert, il dut en effet travailler durement et jusqu'à la fin de ses jours — en forçat de la presse — pour entretenir son équipage de dandy byronien et l'apparence du faste: les redingotes plissées, les manchettes de dentelle, les cravates de soie, les cannes enrichies de pierres précieuses, qui masquaient la réalité plus prosaïque de son pauvre deux pièces de la rue Michelet.

Barbey d'Aurevilly, caricature de 1880.

AKG-IMAGES

“Catholique au milieu des incroyants, monarchiste après les monarchies, ligueur sans Ligue, gentihomme sans roi.”
Léon Bloy

« J’ai eu bien des malheurs dans ma vie, mais je n’ai jamais quitté mes gants blancs », confia-t-il, sur la tard, au poète François Coppée. Et de cette ingratitude du sort il se revancha par le geste et le verbe, dans la nostalgie d’un passé idéalisé et les rêves de gloire.

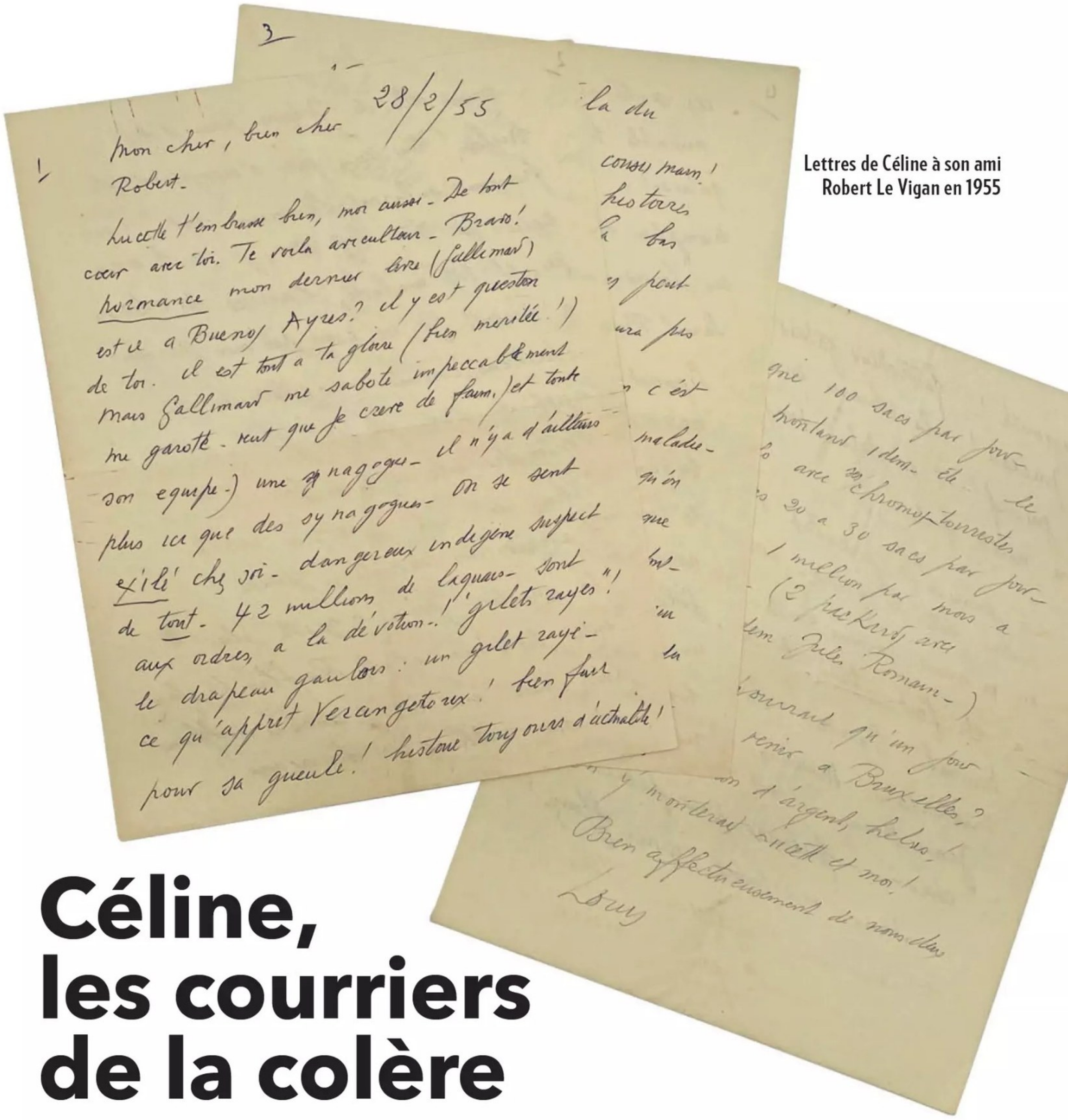
Après avoir achevé, sans enthousiasme, une licence de droit, le jeune Barbey, bien plus influencé par la littérature, sera d’abord républicain et libéral. Puis ses nouvelles fréquentations parisiennes et ses lectures (notamment Joseph de Maistre) le convertissent au légitimiste le plus intransigeant, puis, peu à peu, au catholicisme et à l’ultramontanisme. *« Y a-t-il quelque chose de plus révoltant et de plus dégoûtant pour les esprits fiers et de nobles hommes*, écrit-il, *que ces systèmes de gouvernement* [la démocratie, NDLR] *où personne n’est pris pour sa valeur propre, mais où chacun peut être choisi pour la valeur qu’il n’a pas ? »*

Mais ce réfractaire aux conventions, au conformisme et à la bigoterie n’avait rien d’un militant borné et fut d’abord, et toujours, fidèle à son tempérament, clouant au pilori la médiocrité et portant aux nues l’originalité et le génie, fussent-ils, parfois, d’un autre camp.

Fausse gloires et impostures clouées au pilori

Même lorsque ce tempérament l’entraîne à des outrances (sur Flaubert et sur Hugo, notamment), il réjouit et séduit par son indépendance d’esprit et l’insolence de ses formules. Ainsi, sur Hugo, *« fort porcher poétique »*, ou sur Zola, sa bête noire, *« Michel-Ange de la crotte »*: *« Il croit dire le dernier mot de l’art en faisant du boudin* [...]. *Aujourd’hui, on nous donne de la charcuterie. Demain, ce sera la vidange »*. Ses vingt-six volumes consacrés au XIXe siècle, *Les Œuvres et les Hommes* (réédités aux Belles Lettres), composent ainsi un extraordinaire panorama intellectuel et esthétique de ce temps, où les fausses gloires et l’imposture sont clouées au pilori.

Barbey d’Aurevilly meurt des suites d’une hémorragie en 1889. Celui qui se disait mort le jour de sa venue au monde et vilipenda l’Académie française a rejoint le panthéon des classiques: ces immortels qui représentent le sommet de l’aristocratie, celle de l’esprit.●



Lettres de Céline à son ami Robert Le Vigan en 1955

Céline, les courriers de la colère

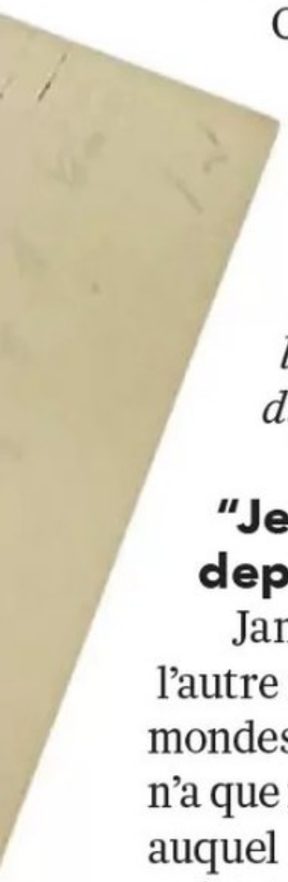
En plus de ses livres, l'auteur de "Voyage au bout de la nuit" et de "Mort à crédit" (1894-1961) a aussi rédigé des centaines de lettres. Plongée dans la correspondance au vitriol du plus sulfureux des anars de droite.

Par Olivier Annichini

Une nuit sans étoiles. Noire, et sans espoir. À son image. C'est ainsi, en 1932, que le Dr Destouches, pseudo Louis-Ferdinand Céline, 38 ans, en quête d'éditeurs, résume à l'attention de ces derniers le manuscrit de son premier roman, *Voyage au bout de la nuit* : « *700 pages de voyages à travers le monde, les hommes et la nuit, et l'amour, l'amour surtout que je traque, abîme, et* DR

qui ressort de là, pénible, dégonflé, vaincu… » La défaite de l'amour, la fin des illusions.

Choqué, car jugeant le livre (finalement publié par Denoël) dépourvu de toute charité, l'écrivain catholique François Mauriac en déconseille la lecture dans une tribune publiée par *L'Écho de Paris* le 31 décembre 1932. Adepte du ni Dieu ni maître, Céline lui répond dans une lettre assassine (14 janvier 1933) : « *Pour moi, simplet, Dieu c'est un truc pour penser mieux à soi-même et pour ne pas penser aux hommes, pour déserter en somme superbement.* […] *Je n'ai que l'ambition d'une mort peu douloureuse mais bien lucide et tout le reste c'est du yoyo.* »



"Je suis un anarchiste depuis toujours"

Jamais les deux hommes, l'un croyant au Ciel l'autre n'y croyant pas, ne s'accommoderont. Deux mondes aux antipodes. Le pamphlétaire ex-collabo n'a que mépris pour le si sage académicien gaulliste, auquel il adressera encore, en 1949, une dédicace spéciale en forme de clouage au pilori : « *À François Mauriac/chrétien, belle vache pharisienne/planqué des deux guerres/la plus belle vedette/du dictionnaire des Girouette/grand ami du Lieutenant Heller/merde et mille mépris/de Louis Ferd Céline/engagé volontaire/2guerres/mutilé 75p100/médaille militaire nov14* ».

À travers Mauriac, c'est le "système" tout entier, comme on ne le disait pas encore, que l'auteur rejette. « *Progrès ? Où, quand ? Je ne vois qu'une vieille nation ratatinée*, écrivait-il déjà, le 13 février 1934, à son ami Joseph Garcin. […] *La France est une vieille femelle qui se vide comme en Afrique ces femmes dont les règles durent trois semaines. C'est la répugnante hémorragie.* »

Ni de droite, ni de gauche, l'homme de tous les excès se définit comme « *anarchiste* » le 14 avril suivant, dans une lettre à l'historien d'art Élie Faure : « *Je suis anarchiste depuis toujours*, lui écrit-il, *je n'ai jamais voté, je ne voterai jamais pour rien ni pour personne. Je ne crois pas aux hommes.* […] *Je n'ai rien de commun avec tous ces châtrés — qui vocifèrent leurs suppositions balourdes et ne comprennent rien.* »

"Je ne voterai jamais pour rien ni pour personne. Je ne crois pas aux hommes. Je n'ai rien de commun avec tous ces châtrés."

Louis-Ferdinand Céline

Le 3 mai 1936, le Front populaire emmené par Léon Blum l'emporte. Pour Céline, la victoire du prolétariat et l'instauration des congés payés sont l'objet d'une même détestation que les notables conservateurs. Et pour cause : loin des discours enfiévrés de la gauche sur le peuple, forcément bon, lui n'y croit pas, pas plus qu'en Dieu, ainsi qu'il le rétorquait déjà, l'année précédente, dans une autre lettre à Élie Faure (23 juillet 1935) : « *Le malheur en tout ceci, c'est qu'il n'y a pas de* "peuple" *au sens touchant où vous l'entendez.* » S'il convient, à l'instar des communistes, qu'« *il n'y a que des exploiteurs et des exploités* », il est sans illusions sur les seconds, lesquels, selon lui, ne valent pas mieux que les premiers : « *Chaque exploité*, poursuit-il en effet, *ne demande qu'à devenir exploiteur.* […] *Ils sont aussi fumiers l'un que l'autre. Le prolétaire est un bourgeois qui n'a pas réussi.* » Tous dans le même sac, donc !

À la fin de l'été 1936, curieux, tout de même, de se faire une idée de ce qu'est la réalité du communisme, il se rend en URSS. Pas de quoi le convaincre. Tout au contraire. « *Merde ! Si c'est ça l'avenir, il faut bien jouir de notre crasseuse condition. Quelle horreur ! Mes pauvres amis ! La vie à Gonesse prend une espèce de charme en comparaison* », écrit-il ainsi le 4 septembre 1936, de Leningrad, au peintre Gen Paul, longtemps l'un de ses plus proches. Pour lui, pas plus de "paradis socialiste" que de paradis du bon Dieu. Aucune espérance possible. Ni sur Terre, ni au-delà.

C'est juste avant la guerre, et sous l'Occupation, que Céline va publier sa série de trois pamphlets, *Bagatelles pour un massacre* (Denoël, 1937), *L'École des cadavres* (Denoël, 1938) et *Les Beaux Draps* (Nouvelles Éditions françaises, 1941), qui vont le marquer au fer rouge. Dans son viseur, cette fois, les va-t-en-guerre "coupables" d'avoir précipité la France dans le chaos, au premier chef les juifs, que ce pacifiste devenu antisémite obsessionnel désigne comme principaux responsables du conflit et de la défaite.

Le 17 juin 1944, le vent devenu mauvais pour l'occupant, Céline, accompagné de sa seconde épouse, Lucette, et de leur chat Bébert, quitte son appartement de la rue Girardon à Montmartre, direction Sigmaringen, en Allemagne (où le gouvernement ➤

Céline dans sa maison de Meudon en 1952.

Pétain s'est réfugié), avant de gagner le Danemark, où il est emprisonné puis assigné à résidence.

Son retour en France est impossible. Ses ennemis lui promettent le peloton d'exécution. Pourtant, s'il écrit le 27 mai 1949 au commissaire du gouvernement Jean Seltensperger, c'est non pas pour faire amende honorable, mais pour se justifier. Rebelle jusqu'au bout, lui au moins, affirme-t-il, a eu le courage de toujours exprimer ce qu'il pensait, contrairement à tous ces résistants de la dernière heure s'inventant une action glorieuse pour sauver leur peau. « *Il m'a semblé en 39 qu'une nouvelle guerre mènerait la France à la catastrophe, je l'ai écrit : je suis un monstre…* [...] *mais je n'ai joué aucun double jeu, ni double, ni simple*, écrit-il. *Je ne suis pas joueur. Dans la* "Résistance attentiste foireuse" *qui succéda à* "la grande foire 39", *le double jeu a préservé les collaborateurs des suites du contact allemand comme la capote anglaise garantit le libertin contre la vérole.* »

"Il m'a semblé en 39 qu'une nouvelle guerre mènerait la France à la catastrophe, je l'ai écrit : je suis un monstre…"

Louis-Ferdinand Céline

Le 21 février 1950, il est condamné par contumace à un an de prison, à l'indignité nationale et à la confiscation de ses biens. Avant, le 20 avril 1951, de bénéficier d'une loi d'amnistie applicable aux anciens combattants, et d'un… manque d'attention des magistrats — ceux-ci ignorant que derrière le citoyen Destouches, décoré de la Grande Guerre, se cachait le sulfureux écrivain Céline…

De retour en France, son éditeur Robert Denoël ayant été assassiné pendant l'épuration, Céline signe un contrat avec Gallimard, qui va là encore générer une correspondance abondante et croustillante, que ce soit avec le père, Gaston, ou le fils, Claude.

Anar tendance parano et près de ses sous, Céline n'est jamais satisfait. Mécontent de la publi-

DANIEL FRASNAY/AKG-IMAGES

“Je n’ai que l’ambition d’une mort peu douloureuse mais bien lucide et tout le reste c’est du yoyo”

Louis-Ferdinand Céline

cité faite à la réédition de ses romans, le *Voyage* et *Mort à crédit*, il adresse le 22 septembre 1952 à ce dernier une lettre au vitriol : *« Vous auriez dépensé le ¼ du baratin (tout à fait inutile) que vous avez gaspillé sur l’impossible* Jean Santeuil (de Marcel Proust, publié post-mortem en 1952, NDLR) *sur le* Voyage *ou* Mort à crédit, *ces ouvrages seraient repartis en flèche! L’inversion règne à la NRF (ce n’est pas grave) mais l’incapacité et le vasouillage commercial, voilà qui est grave! Avec ou sans coquetèles! »* Si Céline parle d’*« inversion »*, c’est en référence à l’homosexualité de Proust. Et lorsqu’il parle de *« coquetèles »*, c’est pour dénoncer ces cocktails ayant transformé les salons littéraires en pince-fesses mondains.

Dans ses provocations et récriminations tous azimuts, l’écrivain ne manque cependant pas d’humour. Ainsi de ses vœux adressés à Gaston Gallimard le 1er janvier 1953, où il exprime surtout celui… d’être mieux payé : *« Tous ces vœux, sont je n’en doute pas sincères, très sincères,* lui écrit-il, *mais nuls plus sincères que les miens! Au point qu’à la date du premier février prochain, c’est-à-dire dans 31jours je vais vous demander une avance d’un million de francs… »*

Les Gallimard ne s’en offusquent pas ; ils ont compris le personnage. D’autant moins qu’au sein de la maison d’édition œuvre désormais le très anar de droite, lui aussi, Roger Nimier, chef de file des Hussards, jeune écrivain à la plume impertinente *(lire page 48)* qui s’entend bien avec Céline. Les deux hommes échangent. Et pas seulement pour parler littérature.

Défendu par le hussard Roger Nimier

Dans un courrier du 21 mars 1958, Céline, décidément irrespectueux de tout, met ainsi en garde Nimier, récent père d’un second enfant, contre les dangers de la… famille : *« Oui mon cher Roger, mais au sixième bébé vous vendez les casseroles, au dixième la mère!.. Où allez-vous? Moi qui vis dans l’épouvante d’avoir fait une fille (38 ans)! votre inconscience me bouleverse! »*

D’un premier mariage, Céline est en effet le père de Colette, que, fidèle à sa réputation de ne respecter rien ni personne, il n’hésite pas à étriller, aux antipodes des canons de la morale : *« La mienne d’enfant Colette végète à Paris la pauvre conne. Elle qui pourrait avoir en Bretagne une vie royale! Servante pour un voyageur de commerce! Ah! Non! »*, la décrit-il ainsi, le 10 mars 1947, à son ami le décorateur Henri Mahé.

À sa fille et ses cinq petits-enfants, qu’il négligera toute sa vie, Céline, désormais installé à Meudon, préfère, et de loin, son perroquet Toto, ses chiens et ses chats, mais aussi les jeunes danseuses que son épouse Lucette reçoit dans son école de danse.

Seule entorse, on l’a dit, à ce “je-m’en-foutisme” des codes en vigueur : son goût pour l’argent. Le 30 juin 1961, lendemain de la remise de son dernier livre, *Rigodon*, à son éditeur Gaston Gallimard, il lui écrit ainsi sans détour pour réclamer, une nouvelle fois, une augmentation : *« Je crois*, le prévient-il, *qu’il va être temps de nous lier par un autre contrat* […] *dans les termes du précédent sauf la somme — 1500 NF au lieu de 1000 — sinon je loue, moi aussi, un tracteur et vais défoncer la NRF, et pars saboter tous les bachots! Qu’on se le dise! »*.

Céline meurt deux jours plus tard. Ce sera sa dernière lettre. ●

André Pousse dans “Le Pacha”
de Georges Lautner (1968).

“J’suis pas assez riche pour être de gauche…”

Avant d’incarner la trogne de gangster la plus inquiétante du cinéma français, André Pousse (1919-2005) fut d’abord champion cycliste, imprésario et amant d’Édith Piaf, directeur artistique du Moulin-Rouge… Mille vies, mais un seul caractère : rugueux, dans la vie comme à l’écran. Nicolas Gauthier l’avait rencontré, il raconte.

Par Nicolas Gauthier

Dans un *showbiz* où les postures, voire les impostures, sont reines, il y a des acteurs qui ne trichent pas. C’est le cas d’André Pousse (1919-2005) : 100 % lui-même, toujours. « *Durant toute son existence, il a fréquenté aussi bien les têtes couronnées du succès et les femmes du monde que les tronches de lard, les voyous de haut vol, les gens du mépris de la loi* », le décrit Alphonse Boudard dans sa préface de *Touchez pas aux souvenirs* (Robert Laffont, 1989), les Mémoires de Pousse. L’auteur de ces lignes peut également en témoigner. André Pousse, je l’ai en effet rencontré, pour l’interviewer, cette même année 1989. Rendez-vous avait été pris dans son restaurant, *Le Napoléon Chaix* (Paris XV^e^), qu’il devra fermer quelques années après : « *Mon associé s’est barré avec la caisse…* », dira-t-il. L’associé ? L’Urssaf, et plus généralement l’administration…

Première surprise lorsqu’on se retrouve face à lui : l’homme parle à la ville comme à l’écran. André Pousse ne joue pas à André Pousse, il est André Pousse.

Il m’invite à passer à table, où nous ne mangerons que du boire, tout en fumant cigarette sur cigarette. Quand la bouteille de whisky est vide, il fait un signe à son épouse, une jolie blonde aux courbes aérodynamiques, lui met une claque sur les fesses tout en grognant : « *Eh bien, tu ne vois pas que les hommes ont soif ?* » La discussion durera jusqu’à tard dans la nuit. Quant à l’entretien en question, il ne sera finalement jamais publié, le journal qui me l’avait commandé ayant mis la clé sous la porte…

Record de vitesse au Vél d’Hiv

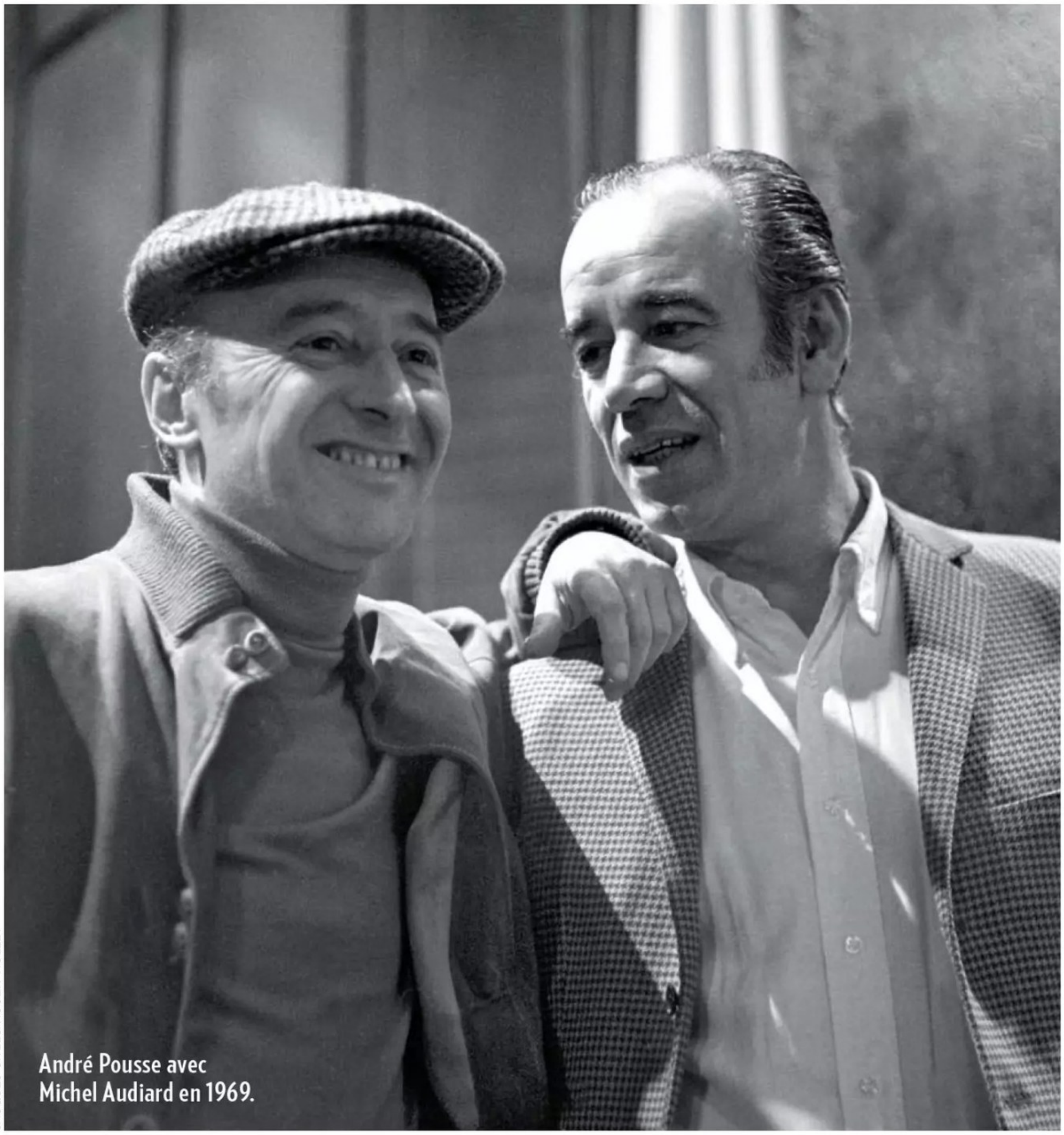
Mieux qu’un film ou un roman, l’existence d’André Pousse est une vie à nulle autre pareille. Né en 1919 à Paris, il a pour père un Catalan de Rivesaltes (Pyrénées-Orientales) gardien de la paix — un comble pour lui qui incarna tant de voyous ! Mais avant sa carrière d’acteur, il entame celle de cycliste, en 1941, année où il passe professionnel. C’est un pistard spécialisé dans les courses des Six Jours, les plus fameuses de l’époque, lors des belles heures du Vél d’Hiv (Vélodrome d’hiver). Pousse sera même titulaire du record de vitesse, avant de rétropédaler en 1950. Lucide, il m’expliquera : « *J’ai préféré changer de braquet quand j’ai vu que je ne serais pas au plus haut niveau…* »

Mais avant cela, passé l’Occupation, où il s’affiche peu résistant et a pour fan Abel Danos, l’un des chefs de la Gestapo française, André Pousse, la trentaine, s’envole vers les États-Unis pour tenter d’y exercer ses talents de cycliste. Sans succès, là encore. Nous sommes le 28 octobre 1949 et il doit embarquer dans le vol Air France 009. Faute de papiers en règle, il demeure sur le ➤

43

C’est à cet âge seulement qu’André Pousse jouera dans son premier film (déjà un rôle de gangster), “D’où viens-tu Johnny ?” (Noël Howard, 1963), au côté de Johnny Hallyday, alors débutant, dans le rôle-titre.

PHOTO12/MARCEL DOLE/GAUMONT/GAUMONT



JACQUES CITLES/ROGER-VIOLLET

André Pousse avec
Michel Audiard en 1969.

tarmac. Une chance incroyable : l'avion sera victime d'un crash au-dessus des Açores, avec à son bord le boxeur Marcel Cerdan — qui inspirera *L'Hymne à l'amour* à Édith Piaf, son amante éperdue (lire le hors-série *Valeurs actuelles* numéro 39, *Quand la France régnait sur le monde*).

Pousse et Piaf connaîtront eux-mêmes, ensuite, une relation suivie. Mais pour cela, il faut encore attendre un peu, le temps pour le futur acteur d'échouer à nouveau dans une carrière de commercial aux Antilles, où il se retrouve à vendre sous le manteau des bouteilles de parfum frelaté censées venir de Paris : *« Même fauchée, en France, il n'y a pas une frangine qui aurait pu s'asperger avec ça! »*, se souvenait-il en riant. Dans le même temps, son associé américain est retrouvé criblé de balles à Chicago. Du coup, "Dédé" Pousse revient à Paris. Mais pour y faire quoi ? *« J'ai pensé faire dans l'escroquerie*, dira-t-il, *mais avec la gueule que j'ai, ce n'était pas possible. Il faut avoir un visage souriant pour être escroc… »*

"Dans le cinéma, j'ai été de passage"

C'est alors qu'il renoue avec Louis Barrier, l'imprésario de Piaf, déjà croisé à New York. Celui-ci lui propose de rejoindre la profession : *« Faire l'agent artistique, tu verras, c'est rien du tout, ça s'apprend en une semaine »*, lui dit-il. Pousse apprend vite. Quelque temps plus tard, il est chargé des programmes du Moulin-Rouge, du cirque Medrano, de l'Olympia, de Bobino et même, à l'étranger, des casinos de Marrakech et de Beyrouth. Dans le même temps, il est bombardé imprésario d'Henri Salvador, Mouloudji, Petula Clark, Eddie Constantine,

mais aussi d'un certain Johnny Hallyday, auquel il doit, à 43 ans, sa première apparition au cinéma dans le nanar *D'où viens-tu Johnny* (Noël Howard, 1963), dont l'idole des jeunes tient le premier rôle.

Bref, c'est en tombant dans le grand bain du *show-biz* que Pousse va atterrir, pendant près d'un an, dans les bras d'Édith Piaf. Entre ces deux écorchés, les relations ne sont pas exactement du genre *MeToo*. Un soir de dispute, elle lui balance une gifle ; il lui en renvoie une si sévère qu'elle se retrouve dans l'impossibilité de se produire à l'ABC, à Paris, durant trois jours. Devant le directeur de la salle de spectacle, Pousse évoque une *« rage de dents »* de la chanteuse. Ce à quoi la victime rétorque : *« Il est gonflé, Dédé, c'est lui qui m'a foutu une baffe. J'ai cru qu'il m'avait arraché la tête ! »*

Après avoir renoué avec lui, Piaf finira par le quitter pour Yves Montand. La rupture ne se fait évidemment pas sans noms d'oiseaux :

Édith Piaf : — Finalement, t'as qu'une dimension, André !

André Pousse : — J'ai peut-être qu'une dimension, mais toi, t'es qu'une conne… On te pique ton oseille, on te prend pour une truffe et tu t'en rends même pas compte. J'ai déjà cassé ton guéridon, mais si tu continues, je vais me fâcher !

Au crédit de Pousse, cependant, le fait d'être parvenu à purger (en partie) la cour de pousse-mégots et de traîne-patins entourant la grande dame de la chanson française et siphonnant son compte en banque.

Et le cinéma, dans tout ça ? Sa filmographie, reconnaissait-il lui-même, demeure modeste. *« Dans le cinéma, j'ai été de passage »*, me dira-t-il. À peine plus d'une trentaine de films durant autant d'années, le plus souvent dans des seconds ou troisièmes rôles. Pourtant, sa silhouette, sa gouaille et surtout sa gueule de gangster ont imprégné l'esprit des spectateurs. Pousse fait partie de ces trognes, catégorie méchants, sans lesquelles le cinéma français n'aurait pas connu les grandes heures que l'on sait. La sienne, de gloire, demeure *Le Pacha* (Georges Lautner, 1968), dans lequel il affronte Jean Gabin, son ami et partenaire de bicyclette, avec cette réplique imparable, évidemment signée d'un autre de ses amis, Michel Audiard *(lire page 44)* :

André Pousse : — J'ai des envies de voyages, l'Océanie, Bora Bora, les vahinés…

La jolie Dany Carel : — Tu m'emmènes pas ?

André Pousse : — On n'emmène pas des saucisses quand on va à Francfort…

« Durant toute son existence, il a fréquenté aussi bien les têtes couronnées du succès et les femmes du monde que les tronches de lard, les voyous de haut vol. »

Alphonse Boudard sur André Pousse

Et la politique dans tout ça ? L'homme en paraissait vacciné à tout jamais, peut-être à cause des soucis qu'il avait connus à la Libération. Au sujet de cette époque, confiait-il, *« il y a eu des héros, des vrais, mais aussi beaucoup de lascars qui ont attendu que les Américains arrivent aux portes de Paris pour entrer dans la Résistance »*.

"Les gens de gauche me rendent de droite, et inversement"

Et de poursuivre : *« Comme les Allemands étaient tous barrés, ils en ont profité pour régler leurs comptes personnels, et je peux vous dire que cela n'avait rien à voir avec le patriotisme. À côté de chez moi, un groupe de résistants avec des brassards FFI tout neufs sont venus chercher une bonne femme. Comme le mari s'interposait, ils lui ont vidé un chargeur dans le ventre et ont fait descendre l'escalier à la dame à grands coups de lattes dans le cul avant de lui raser les tifs et de lui dessiner une croix gammée sur le crâne avec un bâton de rouge à lèvres, et l'ont baladée à poil dans la rue, devant tout le monde, dans une charrette à bras. Le lendemain, ils sont venus la voir en lui expliquant qu'ils s'étaient gourés d'étage. »*

Cette histoire l'ayant profondément marqué, il y reviendra au cours de notre interview. *« J'ai vu trop de dégueulasseries accomplies au nom des idéaux du moment*, me dit-il. *Comme le chantait Georges Brassens* (lire page 72), "Mourir pour des idées, d'accord ; mais de mort lente"… *Après, il y a des gens de gauche qui me rendent de droite. L'inverse est tout aussi vrai. Mais je ne suis manifestement pas assez riche pour avoir les moyens d'être de gauche. »*

Ce franc-parler, le journaliste Raphaël Mezrahi, spécialiste en entretiens façon canular, en fera les frais, lorsqu'il lui posera cette question : *« J'ai entendu dire que vous ne tourniez jamais le dos à la porte dans un bistrot. Ça a un rapport avec l'homosexualité ? »* Réponse courroucée d'André Pousse, pas plus *gay-friendly* que Brassens : *« Non, parce que même si je tourne le dos, si l'on veut venir m'enc…, il faudra se lever très tôt le matin ! »* Cela dit sans rigoler le moins du monde… ●

Jean-Edern Hallier, mégalo hors-limites

Près de trente ans après sa mort, il souffle encore un vent de scandale sur la tombe de l’écrivain et polémiste (1936-1997) parti en guerre contre Mitterrand, qui l’avait mis sur écoute. À défaut de bouger, son cadavre dérange encore. Portrait.

Par Michaël Rabier

Près de trente ans après son décès brutal en janvier 1997 à Deauville (officiellement d’une crise cardiaque au cours d’une balade à vélo sans témoin), que reste-t-il de Jean-Edern Hallier? L’odeur de soufre a beau s’être atténuée, elle persiste encore. Jusqu’à deux de ses ex-compagnons de route, les journalistes Dominique Lacout et Christian Lançon, assurant en 2007, dans un livre enquête, qu’Hallier aurait été… assassiné (*La Mise à mort de Jean-Edern Hallier*, Presses de la Renaissance). Et le fait qu’à sa lecture on ne peut s’empêcher d’y découvrir effectivement des zones d’ombre — absence d’autopsie, vol de documents… — ajoute encore, s’il en était besoin, à la légende noire d’un parcours devenu mythique à force de mégalomanie. Celui qui fit de sa vie une invention poétique et polémique serait ainsi mort pour raison d’État, poursuivi par la vengeance d’une *camarilla* mitterrandienne. L’homme qui se voulait le Chateaubriand du règne de *« François Dernier »*, comme il surnommait le chef de l’État, le Victor Hugo de l’empire décadent d’un Napoléon à la rose, aurait donc fini, au mieux comme dans un roman de John le Carré, au pire comme dans un SAS de Gérard de Villiers *(lire page 34)*. Sexe, argent et politique: il est vrai que tous les ingrédients du cocktail de polar de gare étaient réunis durant les dernières années du polémiste. Reste la question: cet anar de droite multicondamné (contre Jack Lang, Bernard Tapie…), successivement maoïste, socialiste, proche de la Nouvelle Droite d’Alain de Benoist, était-il un génie persécuté ou un imposteur paranoïaque?

Entre l’affaire de son vrai faux enlèvement de 1982 et les menaces d’élimination physique des années 1990, les barricades de Budapest et les *« complots rouges-bruns »*, il aura toujours été difficile de savoir où finissait la mystification et où commençait la persécution. Pourtant, si l’on en juge par les écoutes téléphoniques — avérées et publiées — dont il fut victime, il fut bien l’homme le plus écouté de la Ve République, à défaut d’être le plus lu.

Du maoïsme à la Nouvelle Droite

Hallier sous Mitterrand, ce n’était pas Mauriac sous de Gaulle, tant s’en faut. Pourtant, tout avait bien commencé, avant puis pendant la campagne présidentielle de 1981, où Hallier avait joué les cautions gauchistes et les porte-plume du candidat socialiste au quotidien pro-PS *Le Matin de Paris*. Le bourgeois charentais et le hobereau breton partageaient un goût pour la grande littérature et les coups tordus. Faux hommes de la gauche moderne issus de familles de la droite traditionnelle. Écrivains ratés, l’un perdu dans le monde politique, l’autre égaré dans la société du spectacle. Si au royaume des aveugles, les

> **“Un être de fuite, d’exode, de débâcle. Sans cesse traqué par les mensonges qu’il se fait à lui-même.”**
>
> *Jean-René Huguenin*

ALAIN BUU/GAMMA RAPHO

Jean-Ederne Hallier vend “L’Idiot international” devant le ministère de la Défense, à Paris, en 1991.

Hallier (au centre), alors soutien de Mitterrand (à gauche), lors des législatives de 1978, à Château-Chinon.

MICHEL CLEMENT/AFP

borgnes sont rois, il faut avouer qu'Hallier aura tout de même tenté de contribuer, pour son malheur peut-être, à rendre la vue à nos contemporains sur les turpitudes républicaines de la Mitterrandie, aux dépens de son œuvre littéraire.

"Machiavel de carton-pâte"

Car c'est au règne de la littérature que Jean-Edern Hallier, on l'a un peu trop oublié par sa faute, s'est d'abord consacré.

Né borgne, le 1er mars 1936, par la maladresse d'une sage-femme, il portera ce défaut comme une faute native qui l'éloignera de la carrière militaire comme il se devait encore à l'aîné d'une famille ayant donné plusieurs officiers à l'armée. Son grand-père fut général et diplomate ; son père, héros de la Première Guerre, sera attaché militaire en Hongrie sous le gouvernement de Vichy. Lui sera donc *« général de l'armée des rêves »*, c'est-à-dire écrivain.

Après une enfance cosmopolite entre Paris et la Bretagne (où la famille possède un château), la Suisse et les États-Unis, le jeune Jean-Edern est inscrit au lycée Claude-Bernard de Paris. Renvoyé, il poursuit ses études secondaires à Pasteur, puis à Nympsfield, en Angleterre, avant de finir dans une maison de santé de Ville-d'Avray dont, selon lui, il parviendra à *« sortir fou en imitant la guérison »*. À son retour à Paris, il fréquente assidûment les cénacles littéraires dans lesquels il se fait une réputation de génie par son aplomb et son érudition, bien qu'il n'ait encore publié que quelques articles.

Autour des "Hussards" *(lire page 48)*, il retrouve deux de ses anciens condisciples et amis de Claude-Bernard : Renaud Matignon, futur critique littéraire au *Figaro*, et Jean-René Huguenin, futur écrivain. Au trio qui médite de créer une revue s'adjoindra le jeune romancier Philippe Sollers. La revue *Tel quel* est créée en 1960. Objectif de la bande : en finir à la fois avec l'embrigadement marxiste et le désengagement futile. Pour eux, seule la littérature importe.

Rapidement, pourtant, les fâcheries et les coteries prendront le dessus. Au moment où les théories desséchantes du Nouveau Roman s'imposent, Sollers, ce matois au tempérament de Chinois maoïste avant l'heure, veut, tel un petit timonier, tenir seul les manettes des mondanités littéraires. Hallier et Huguenin, apôtres comme il se doit d'un *« nouveau romantisme »* et Celtes rétifs à tout embrigadement révolutionnaire, quittent le navire. C'est en tout cas la version d'Hallier telle qu'il l'a

racontée dans *La Cause des peuples* (1972). En réalité, Huguenin se méfiait de son "ami". On trouve ainsi dans son *Journal* (Le Seuil, 1964) cette réflexion à son propos : *« J.-Ed. : être de fuite, d'exode, de débâcle. Sans cesse traqué par les mensonges qu'il se fait à lui-même. »* Le mot est lâché et ne le quittera plus : Hallier ment comme il respire, ou mieux, le mensonge est sa façon de vivre ou de survivre.

À la même époque, l'éditeur de droite Dominique de Roux le rencontre chez le critique Pierre de Boisdeffre et note : *« Jean-Edern est très étrange. Il joue à l'étrange, en plus, ce qui n'arrange rien. Et puis cet œil de cyclope veinulé, verré, en forme de colimaçon… Je ne peux le juger que très mal. Il me paraît bien, mais est-il très droit, très franc ! »* Même si, plus tard, de Roux le qualifiera de *« Machiavel de carton-pâte »*, ils s'allieront un temps, époque où Hallier est encore suspecté de convictions droitières. De Roux lui confiera notamment la réalisation du *Cahier de l'Herne* consacré au poète Ezra Pound, et le poussera à publier à la Table Ronde son premier roman, *Les Aventures d'une jeune fille* (1963).

Son livre sur Mitterrand interdit pendant treize ans

À sa sortie de Sainte-Anne, où il a été interné à la suite de déboires conjugaux et en raison de son alcoolisme invétéré, il s'installe rue de Bourgogne, chez les Roux. En Bretagne, Dominique de Roux sera témoin de l'intense activité de Jean-Edern : *« Quotidiennement c'était : deux litres de café, deux litres de whisky, cent quatre-vingts cigarettes, à lui tout seul une cambuse de chalutier. »* On le voit, l'image de l'homme excessif, buveur, jouisseur, coureur, menteur, séducteur, s'est imposée très tôt, même s'il achèvera plus tard de la fignoler en se convertissant à la vodka et aux havanes.

Pourtant, lorsqu'il a un projet en tête, personne ne peut le lui enlever. Ainsi en va-t-il de la création de son hebdomadaire *L'Idiot international*, une idée fixe depuis plusieurs années, qui verra le jour fin 1969 dans le sillage de Mai-68 auquel, malgré ses dires, Hallier, alors maoïste par contagion du temps, a très peu participé, craignant pour son unique œil. Comble du paradoxe, ce journal révolutionnaire mâtinant littérature et politique verra le jour grâce aux financements de belles héritières du capitalisme industriel !

Trois ans à peine et quelques numéros plus tard, en 1972, le journal sombre, mais Hallier le fera renaître de ses cendres de façon éphémère en 1984, puis entre 1989 et 1994, pour devenir *« un journal libre dirigé par des écrivains »*, mais surtout destiné à exploiter les informations contenues dans son pamphlet contre le président de la République qu'aucun éditeur ne se risquera à publier pendant treize ans (*L'Honneur perdu de François Mitterrand*, 1996). Face au risque que représentent les révélations sur son cancer, sa fille cachée, son passé vichyste et ses accointances affairistes, le pouvoir socialiste fera tout de son côté, *via* le fisc et les RG, pour empêcher cette sortie en librairie. À partir de cette époque, par voie de presse et écoutes téléphoniques interposées, c'est la guerre ouverte entre Mitterrand et Hallier. Elle durera jusqu'à la mort du premier, en janvier 1996. Un an plus tard, le polémiste le suivra dans la tombe. Coïncidence ou complot ? Beaucoup d'éléments, on l'a dit, restent troublants, rendant possible la thèse de l'assassinat. Mais, comme toujours avec Hallier, on se demande s'il ne s'agit pas encore d'un mauvais coup — tordu — tant il aura mêlé le rêve et la réalité à sa biographie. Car le génie qu'il n'a pu mettre dans ses livres, il l'a instillé dans sa vie. Dont il a fait un chef-d'œuvre picaresque. ●

“Pour Hallier, quotidiennement c'était : deux litres de café, deux litres de whisky, neuf paquets de cigarettes…”

Dominique de Roux

1969

C'est l'année du lancement de l'hebdomadaire de Jean-Edern Hallier, “L'Idiot international”, à l'époque engagé à gauche, qui devra fermer ses portes trois ans plus tard, en 1972. Le journal renaîtra sous sa conduite de façon éphémère en 1984, puis entre 1989 et 1994, cette fois sur une ligne anti-Mitterrand et anti-États-Unis, qui lui vaudront de multiples condamnations et autant de dettes. Lesquelles achèveront de couler le journal.

Gérard de Villiers, expert en mauvaises manières

Jamais rentré dans le rang en dépit de son incroyable succès (plus de 100 millions de livres vendus dans le monde !), le milliardaire et sulfureux auteur de SAS (1919-2013), homme de droite assumé, n'a cessé sa vie durant de multiplier les provocations. Comme un art de vivre.

Par Nicolas Gauthier

Faut-il faire le *distinguo* entre l'auteur et l'œuvre, le créateur et sa créature ? Dans le cas de Gérard de Villiers (1929-2013) et de son avatar, le prince Malko Linge, plus connu sous l'acronyme SAS (*« Son Altesse sérénissime »*), la question ne se pose pas. Le portrait de cet aristocrate autrichien participant aux basses œuvres de la CIA pour maintenir son train de vie de châtelain déchu se confond clairement avec celui de son père de papier, lui aussi issu d'une lignée à sang bleu plus ou moins déshéritée, les Adam de Villiers. Confirmation dans ses Mémoires, *Sabre au clair et pied au plancher* (Fayard, 2005) : *« Pour échapper à une vie étriquée en Bretagne, mon aïeul, au début du XVII^e siècle, décida de s'installer à la Réunion, l'île royale de l'océan Indien. Le roi lui attribua des terres et il prospéra, ainsi que ses descendants, grâce à la canne à sucre. Mon bisaïeul s'était quant à lui taillé une réputation d'homme de bien, chargé de récupérer les esclaves "marrons", c'est-à-dire évadés, sans trop les abîmer. On ne leur coupait qu'un jarret sur deux; ce qui, à l'époque, était considéré comme la marque d'une grande indulgence. »* Tout y est : morgue et plaisir de choquer.

L'homme fait ses premières armes comme journaliste au sulfureux *Rivarol* qui, après-guerre, accueille nombre de plumes issues du camp des vaincus. *« Cela ne me choquait pas*, assumera-t-il. *Aujourd'hui encore, je hais les communistes ! »* Puis Villiers rejoint la presse *people*, devenant l'un des piliers de *France Dimanche*, aux tirages alors stratosphériques. Il s'y lie avec Brigitte Bardot, couvrant notamment son mariage avec Gunther Sachs. Enquête, en vain, sur *« le fils caché d'Hitler »*.

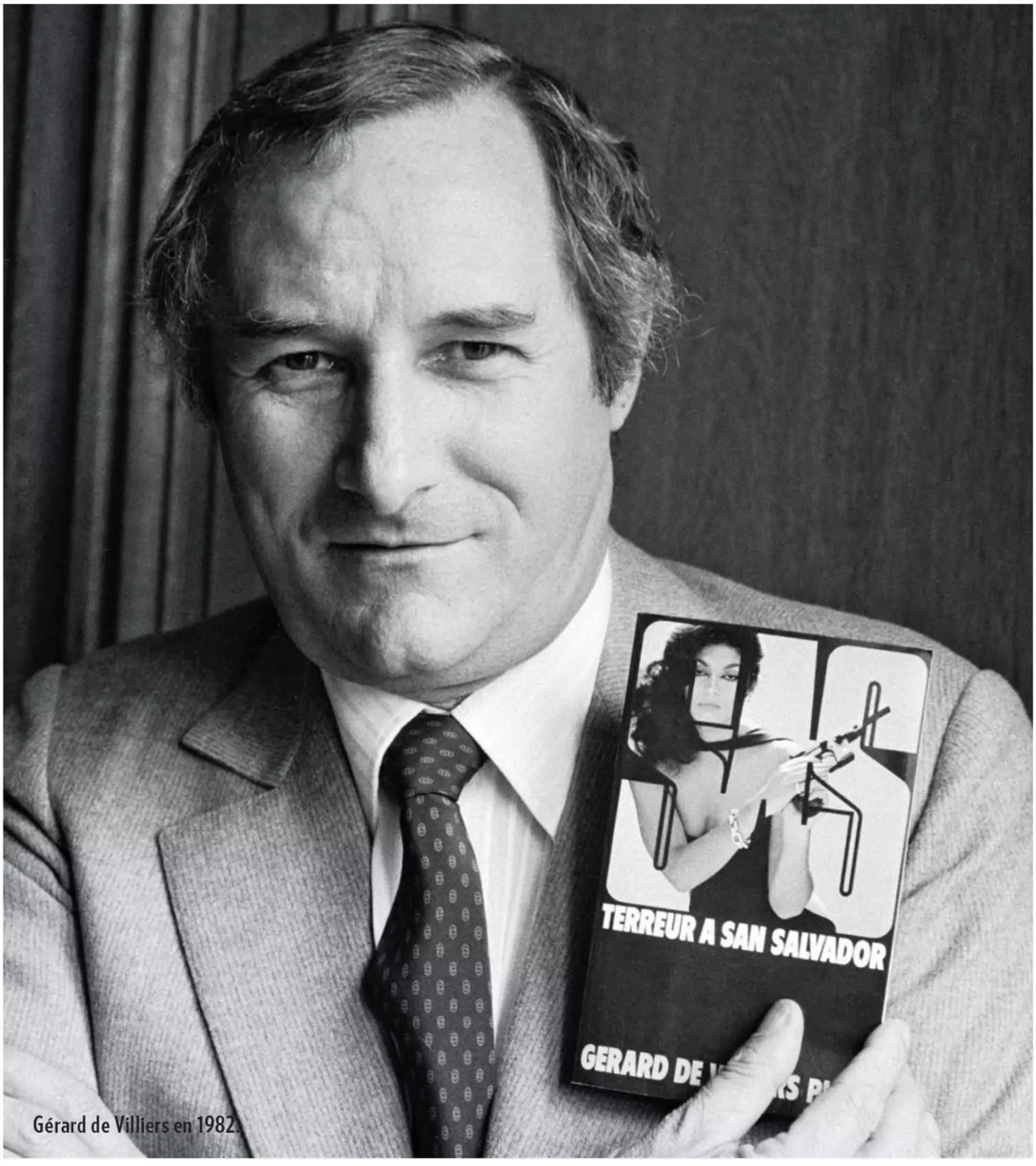
"Pour moi le terme 'salope' est très élogieux"

En 1964, l'un de ses articles déclenche un énorme scandale : *« Sheila est-elle un homme ? »* Pour lui, il ne s'agit que d'un canular monté avec l'imprésario de la chanteuse, Claude Carrère. *« Depuis*, confia-t-il, *elle me voue une haine farouche »*, mais d'ajouter, dans ses Mémoires, toujours aussi provocateur : *« Comme je ne la compte pas au nombre de mes conquêtes, je ne suis sûr de rien ! »*

L'année suivante naît SAS, sorte de miracle de l'édition. Plon est l'éditeur de James Bond, mais la productivité de Ian Fleming est alors fléchissante : pourquoi ne pas reprendre le flambeau ? Après quatre premiers *opus* dont les couvertures reprennent les codes graphiques des aventures de l'agent 007, le miracle survient grâce à un maquettiste de *Paris Match*, Guy Trillat. SAS, trois lettres qui emplissent la jaquette, avec en fond une jolie femme dénudée brandissant une arme

"Je le trouvais marrant, sauf son antisémitisme qui était intolérable, mais je n'arrivais pas à prendre ça véritablement au sérieux."

Claude Lanzmann



Gérard de Villiers en 1982.

BERTRAND LAFORÊT/GAMMA-RAPHO

à feu. Le tout est évidemment adoubé par Gérard de Villiers, séducteur impénitent: *« Une belle femme attire plus le regard qu'une mocheté. »* Résultat: les tirages s'envolent, atteignant le demi-million d'exemplaires chacun. Les aventures du prince Malko assurent rapidement 10 % du chiffre d'affaires de Plon. Plus tard, les collections qu'il dirige représenteront 80 % des ventes de romans de gare des Presses de la Cité et 30 % du polar français. Plus de 100 millions de livres vendus dans le monde au total!

Premier réflexe de l'auteur, devenu riche? Afficher sa fortune. Il s'installe avenue Foch dans un hôtel particulier, s'offre une Rolls et va parader en smoking au Quartier latin en plein Mai 68. L'homme devient le condottiere d'une république des lettres qu'il n'hésite pas à prendre à la hussarde, multipliant les provocations. Extraits: *« Dans une classe, vous avez un premier et un dernier. Ce n'est pas du racisme de dire que quelqu'un est le dernier. Il est moins intelligent, il est moins* ➤

JEAN GAUMY/GAMMA RAPHO

Devant sa Rolls à Paris en 1980.

éveillé. Prétendre que tous les êtres humains sont égaux est un mensonge monstrueux. » Et quand on lui demande s'il persiste à « *affirmer que tous les Noirs sont de grands enfants ou que les Arabes sont cruels* », il répond : « *C'est la réalité, je n'y peux rien. La plupart des chefs d'État africains sont des pitres sanglants ou des prévaricateurs. Ensuite, disons que je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour les Arabes.* »

Alors, raciste, Gérard de Villiers ? L'auteur de ces lignes a eu souvent l'occasion de l'interviewer. De ces nombreux entretiens, un fait majeur demeure : le père de SAS n'aimait surtout… pas grand monde, voire personne ! Pas plus les Noirs que les Blancs ou les Jaunes, et encore moins peut-être les Français (« *Les Français ne méritent pas la France* », dira-t-il un jour).

Sa grande obsession, aussi : les femmes, traitées avec un machisme assumé. Ainsi de ce jour de 1982 où il répond à une journaliste du *Matin de Paris* : « *Passives, vous fantasmez. Actives, vous passez au terrorisme ! Moralité : toutes des salopes !* » Précisant ensuite, en 2005, dans un entretien à *France-Soir* : « *Pour moi, le terme de "salope" est très élogieux !* »

Aussi décomplexé en matière féminine que financière, l'homme se refuse cependant à faire partie des exilés fiscaux de l'ère mitterrandienne — en profitant, là encore, pour dézinguer à tout-va : « *J'aurais pu faire comme certains et me réfugier en Suisse comme Frédéric Dard* (lire page 52) *ou Georges Simenon, ou encore en Irlande comme Michel Déon*, déclare-t-il à *VSD*. *Eux n'ont pas d'ennuis. Moi, je suis en France parce que j'aime mon pays.* » Et d'ajouter crânement : « *L'argent n'est un problème que pour ceux qui en manquent.* […] *Je vais où je veux, mais toujours dans les meilleures conditions !* »

Des conditions luxueuses que ne dédaignera pas l'un de ses amis de toujours, le réalisateur du film *Shoah* Claude Lanzmann, habitué de la résidence tropézienne du sulfureux écrivain. « *La plupart des gens niaient l'avoir connu, ils avaient honte ; moi, je ne le nie pas*, confiera-t-il. *Il était gentil et humain pendant une heure. Après, il devenait littéralement odieux. Je le trouvais marrant, sauf son antisémitisme qui était intolérable, mais je n'arrivais pas à prendre ça véritablement au sérieux.* » Lui non plus sans doute. ●

QUAND LA CIA FAISAIT TRADUIRE SAS

SAS a rapidement gagné ses lettres de noblesse en matière de géopolitique. Car Gérard de Villiers est avant tout un grand reporter, au fait des arcanes internationaux. Le 30 janvier 2013, le *New York Times* ira jusqu'à lui faire les honneurs de sa une, photo pleine page, l'œil sombre dissimulé par l'ombre d'une chapka offerte par l'un de ses amis du FSB, l'ex-KGB, et titrée : « *Le romancier qui en savait trop* ». La CIA, y apprenait-on, faisait traduire les aventures de SAS pour les transmettre à ses analystes, ses romans précédant souvent la réalité, de l'assassinat du président égyptien Anouar el-Sadate (1981) à celui de l'ancien Premier ministre libanais Rafic Hariri (2005). Consécration ultime, la très honorable *Revue des deux mondes* lui consacrera un dossier entier en 2014, quelques mois après sa mort. L'occasion pour Hubert Védrine, l'ancien ministre des Affaires étrangères de Mitterrand, de lui rendre hommage : « *Gérard de Villiers,* dira-t-il, *était lu par ses amis de la DGSE, par les militaires et même par des membres d'ONG, bien qu'ils puissent rejeter l'homme parce qu'il était un scandale pour l'esprit bien-pensant et humanitaire moderne. Beaucoup de diplomates le lisaient aussi, en sous-main. Et finalement presque tout le monde.* » N. G.

ON PEUT ÉVOQUER L'INSÉCURITÉ...

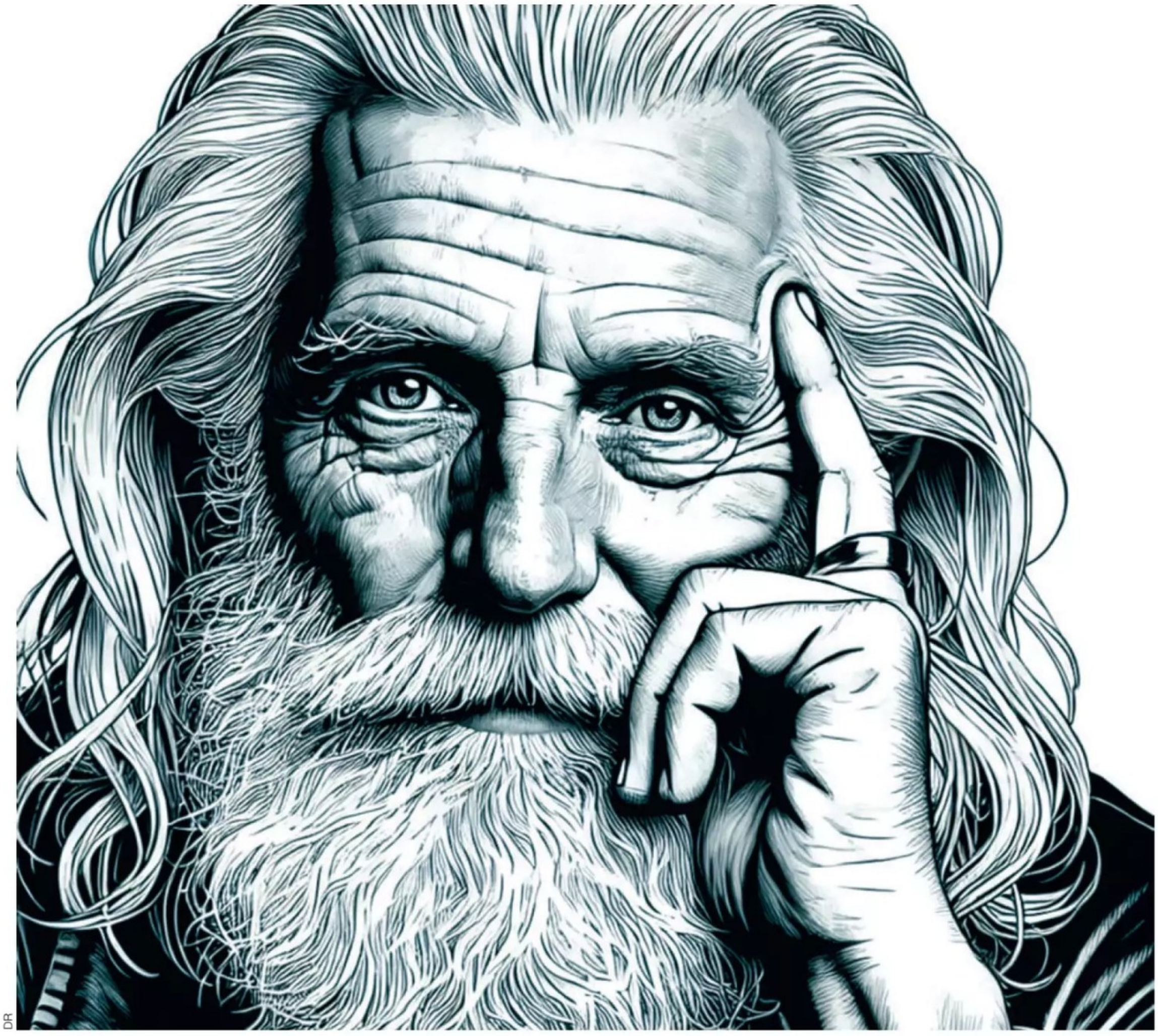
OU PRÉFÉRER
COMBATTRE
LE LAXISME

JE M'ABONNE À

BOULEVARD VOLTAIRE

Le quotidien de la
France droite et fière !

BVOLTAIRE.FR



DR

M.-G. Micberth, l'aristo libertaire

Personnalité flamboyante et outrancière, le méconnu Michel-Georges Micberth (1945-2013) fut poète, romancier, pamphlétaire… et bien plus encore. Portrait.

Par Alfred Lévy

Une crinière de cheveux blancs et une barbe de patriarche en bataille. Des lunettes posées sur le bout du nez. Ainsi apparaît notre homme sur la couverture du livre tenant autant de l'essai que du panégyrique, intitulé *Micberth, anarchiste de droite* (Comédit, 1992), que lui consacra François Richard. Aujourd'hui, l'auteur d'ouvrages comme *Le Pieu chauvache* — polar

furibard et rageur — a presque complètement disparu des radars, justifiant ce jugement de 1987 signé de l'auteur de polars A.D.G. *(lire page 55)* qui voyait en lui *« l'écrivain le plus important de cette moitié du siècle »*: *« Il n'a pas de public? Tant pis pour les lecteurs! »*

S'il est difficile de résumer son existence, rappelons que Micberth (né Michel-Georges Berthe) voit le jour à Tours le 12 août 1945, y lançant *Choc* en 1961 (considéré comme le premier fanzine publié en France) ou la Jeune Force poétique française (dont le poète communiste Louis Aragon fut au départ président d'honneur), et jetant les bases du "mouvement autobusiaque", dans le tourbillon libertaire précédant Mai 68. Dès cette époque, où il vit en communauté au château du Plessis de Limeray (Indre-et-Loire), les fondamentaux d'une pensée anarcho-aristocratique sont présents. Elle est tout entière résumée, en 1982, dans *Le Nouveau Pal*, une des nombreuses revues fondées par le pamphlétaire: *« La droite*, écrit-il, *est aristocratique, bougres d'ânes, fermée, hostile, sauvage, sûre d'elle-même, ironique, égoïste ou généreuse selon son intérêt, savante, aventurière, héroïque. Elle ne se reconnaît pas dans les bourgeois englués dans la peur, dans les petits vieux frileux, les travailleurs chrétiens à l'esprit civique, les militaires infantiles aux oripeaux chamarrés, oncques, mais dans les fauves aux dents de granit, ceux qui bâfrent avec les dieux païens, qui jonglent avec vie et mort pour l'honneur ou le plaisir, ceux qui ne composent pas, qui ne renient rien, qui incarnent chaque jour la grandeur, la force, le plaisir. »*

La politique le titille: candidat invalidé par le Conseil constitutionnel à l'élection présidentielle de 1969, il porte la Nouvelle Droite française sur les fonts baptismaux en 1973 — à ne pas confondre avec le courant de pensée initié par Alain de Benoist — qui *« refuse la massification, a créé et prône le concept du droit à la différence »* et *« affirme la légitimité, la notion d'excellence, l'aristocratisme, l'élitisme »*, explique Micberth dans une *Tribune libre* diffusée sur FR3, en 1979. *« Les textes de Micberth* [...] *ont l'admirable éclat d'une série de beignes appliquées à toute volée à la face des pitres, les loufiats et des tarés qui règnent sur ce pauvre monde »*, écrit Jacques d'Arribehaude dans *Le Bulletin célinien.*

Personnage protéiforme et complexe, il fut chroniqueur à *Minute* et à *L'Écho des savanes*, fonda *Actual-Hebdo* et initia la collection des *Monographies des villes et villages de France*. Inclassable et vibrionnant, celui-ci fut même mêlé à une rocambolesque affaire, celle du chéquier volé de Georges Pompidou (1974), lui valant d'être l'un des (très) rares journalistes à être condamné à la prison dans le cadre d'une "affaire politique" depuis la Libération.

"Une série de beignes appliquées à la face des pitres"

L'homme imagina aussi *Radio Philalèthe* — premier quotidien par téléphone, en 1980 — ou *Nouvelle Élite*, vidéo magazine grand public, l'année suivante. Liste largement non exhaustive... Inlassable et splendide provocateur, Micberth n'a cessé de sulfater à tout va d'une plume inspirée les icônes de la bien-pensance. Ainsi, du directeur du *Nouvel Observateur* Jean Daniel, dont il écrivit dans *La Lettre*: *« Faux bonhomme, faux libéré, faux talent, faux semblant, faux socialiste, faux journaliste, faux penseur, fausse audience, faux-fuyant, mais vraie vraie salope. Depuis vingt ans, lui et son équipe du* Nouvel Obs *sont passés à côté de l'authentique, du singulier, de l'essentiel, de l'important pour ne privilégier, avec une opiniâtreté qui force la considération des ânes, que le dérisoire des sciences humaines et son cortège d'idoles de pacotille. »*

Dans le même organe, celui qui se revendiquait comme un *« aristocrate libertaire »* dézingue, en 1985, celui qui est alors un entrepreneur à succès, multipliant les rachats d'entreprises pour un franc symbolique, Bernard Tapie: *« Sa fortune me paraît de l'esbroufe*, tempête-t-il, *son esprit, prisonnier d'un silo en béton armé et sa beauté m'évoque le catalogue de La Redoute ou des Trois Suisses, rayon slips messieurs. Du look oui, mais du charisme point. Il y a du vulgaire en lui. »*

On pourrait poursuivre *ad libitum* cette plongée dans le verbe vif d'un homme qui se revendiquait comme philalèthe — étymologiquement "celui qui aime la vérité" — ou *« boucanier des idées »*. Étant bien entendu, pour lui, que *« la philosophie, art d'agrément, ne sert strictement à rien »*. ●

"La droite est aristocratique, bougres d'ânes ! Fermée, hostile, sauvage, sûre d'elle-même !"

Michel-Georges Micberth

Jack Thieuloy et sa guenon en 1986.

SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2023 / BRIDGEMAN IMAGES

Jack Thieuloy, le terroriste bouffon

S'il n'a pas laissé une œuvre impérissable, l'écrivain Jack Thieuloy (1931-1996) symbolise la joyeuse pagaille des lendemains de Mai 1968, drapeau noir au vent. Ses principales cibles étant cependant les "intellos" de Saint-Germain-des-Prés.

Par Olivier Maulin

Qui se souvient de Jack Thieuloy? Terroriste bouffon, mégalomane sans scrupule, anarchiste sans foi ni loi, voleur de saucisson, cannibale autoproclamé et promoteur de deux réformes orthographiques, il a terrorisé Saint-Germain-des-Prés, attaqué au ketchup les jurés du prix Goncourt, mis le feu à leurs paillassons.

Certains de ses livres ne furent jamais publiés et c'est l'un d'eux que les éditions Séguier ont exhumé en 2019 : *Un écrivain bâillonné*. Écrit en 1978, il revient sur les carambouilles auxquelles l'écrivain avait été mêlé, qui lui valurent deux séjours à la Santé.

Dans les années 1960, Thieuloy avait baroudé en Inde en combi Volkswagen. Il en était revenu avec un macaque rhésus femelle, Chouchou, *« une guenon instinctivement maoïste »* qui deviendra

sa secrétaire et lui coûtera cher en dommages et intérêts : elle mordait au sang toute personne l'approchant.

Le récit halluciné de son voyage, *L'Inde des grands chemins*, est accepté par Gallimard en 1971. En octobre de la même année, il repart pour l'Amérique, y reste un an et revient avec un pavé de 800 pages, *Le* (sic) *Bible d'Amérique*, *« un voyage vécu hors la loi où le cannibalisme scientifique est élevé au rang de mystique »*, premier tome d'une saga sur le Nouveau Monde écrit selon les préceptes d'une orthographe réformée, débarrassée des "u" suivant les "q" et où les "f" remplacent les "ph".

"N'achetez pas les livres, volez-les !"

Mais Gallimard, cette fois, refuse le manuscrit. Écorché vif, Thieuloy vit ce refus comme une trahison affreuse. Le livre est repêché par Grasset mais le mal est fait. C'est de là que Thieuloy date le début d'un *« complot »* visant à le *« neutraliser »*, d'autant que Grasset refuse la suite de "son" Bible et lui retient 3 000 francs de droits d'auteur pour *« frais de correction »* (l'abolition de sa réforme orthographique).

L'écrivain décide d'entrer en guérilla. Il inonde Paris de tracts et, le 18 septembre 1975, à la tête d'une armée d'une vingtaine de blousons noirs recrutés autour de Jussieu, prend d'assaut les locaux de Grasset rue des Saints-Pères et menace Yves Berger, le traitant de *« taureau sans couilles »*.

Un tel grabuge ne pouvait qu'attirer un autre fanfaron à moitié timbré : Jean-Edern Hallier *(lire page 30)*. Lui veut se lancer dans l'édition avant d'acheter Gallimard, puis *France-Soir*, et enfin la Fnac. Quelques semaines plus tard, Thieuloy publiera *Le Geste de l'employé* aux éditions Hallier et constatera que le futur créateur d'empire n'a pas de quoi payer les timbres du service de presse.

En attendant, Thieuloy et Hallier, c'est la formule chimique qui fait boum. Des réunions sont organisées chez Noëlle et François Châtelet, auxquelles Thieuloy assiste avec ses blousons noirs. On crée un mouvement clandestin, le Gicle (Groupe d'information sur la culture, la littérature et l'édition), on vante les mérites du cocktail Molotov et on projette de kidnapper le président du Goncourt Hervé Bazin.

Le 22 octobre 1975, les dix jurés sont réunis chez *Drouant* pour célébrer la Légion d'honneur qui vient d'être remise à Michel Tournier. L'armée de Thieuloy se positionne aux abords de la place Gaillon, les poches bourrées de tracts et de banderoles. Quand Tournier sort, le général brandit une énorme seringue en cuivre et l'asperge de ketchup.

Mais quelques jours plus tard, un cocktail Molotov explose sur le paillasson de Françoise Mallet-Joris et un début d'incendie se déclare ! Des tracts sont retrouvés au pied de l'immeuble : *« Goncourt = corruption »* ! Thieuloy est arrêté, son appartement perquisitionné. Il est embastillé pendant quatre-vingt-deux jours avant d'être acquitté faute de preuves.

De son côté, Hallier a créé un prix Anti-Goncourt doté de 50 000 francs, exhibant partout un chèque qu'il n'a bien sûr aucune intention de donner à qui que soit. Mais l'avocat d'Hallier le remet par erreur à l'écrivain qui l'envoie à sa banque, laquelle, pardi, le refuse. Les deux hommes se brouillent. Hallier ayant acheté la librairie de François Maspero, *La Joie de Lire*, Thieuloy rédige des tracts pour inciter au vol à l'étalage. *«* La Joie de Lire *appartient à un voleur. Acheteurs de livres, faites-lui le coup du voleur volé »*.

Le vol révolutionnaire, Thieuloy connaît. Au Monoprix de la rue du Faubourg-Saint-Antoine, il se fait attraper en train de voler une bouteille de whisky et un saucisson. Pour se venger de l'humiliation de ce rappel à l'ordre bourgeois, il donne un billet à deux voyous pour mettre le feu à la boutique mais les Pieds Nickelés se font attraper à leur tour et s'empressent de le dénoncer. Deux mois après sa libération, Thieuloy retourne en prison…

Que conclure de ce révolté aux allures de bouffon ? C'est peut-être Matthieu Galey qui l'a le mieux cerné, lui qui le tenait pour un héritier de Ferdinand Lop, le militant de la suppression du wagon de queue dans le métro, ou du "philosophe" Aguigui Mouna, un autre burlesque d'une époque somme toute gâtée, qui sillonnait le Quartier latin en agitant des bananes et en criant *« le régime est pourri ! Le régime est pourri ! »* ●

Cet anar sans foi ni loi a "attaqué" au ketchup les jurés du prix Goncourt et mis le feu devant chez eux.

De gauche à droite, Lino Ventura, Bernard Blier et Francis Blanche dans “Les Tontons flingueurs” (1963), dialogués par Michel Audiard.

CASTELLI / GAUMONT / AKG-IMAGES

rrespectueux

Se défier, ou se moquer, de tout, y compris et d'abord de soi-même !
Audiard, les Hussards, les princes du polar, mais aussi Philippe Muray
le sonneur de tocsin, Bardot la libertaire, Sardou la grande gueule...

Signé Audiard

GUY BREEMAT/INA/AFP

Plus encore qu'un immense dialoguiste, Michel Audiard (1920-1985) était un passeur de témoin, gravé sur pellicule, de la "France d'avant" : populaire, traditionnelle et surtout incroyablement libre. Ses répliques cultes les plus politiquement incorrectes.

ANCIEN COMBATTANT

Je suis ancien combattant, militant socialiste et bistrot. C'est dire si dans ma vie j'en ai entendu, des conneries. *(Un idiot à Paris)*

AUGMENTATION

Ici c'est une grande famille. Quand un gars veut une augmentation, il vient me voir, je l'écoute et hop! je le vire. *(100000 dollars au soleil)*

BANQUIER

Si t'as pas de grand-père banquier, veux-tu me dire à quoi ça sert d'être juif? *(Un taxi pour Tobrouk)*

BOULOT

Le boulot, c'est un truc qu'y vaut mieux commencer jeune. Quand tu démarres tout môme, c'est comme si t'étais né infirme: tu prends le pli, t'y penses plus. *(Mélodie en sous-sol)*

CHIFFRES

Le langage des chiffres a ceci de commun avec le langage des fleurs: on lui fait dire ce que l'on veut. *(Le Président)*

CONFIANCE

Depuis Adam se faisant enlever une côte jusqu'à Napoléon attendant Grouchy, toutes les grandes affaires qui ont raté étaient basées sur la confiance... Faire confiance aux honnêtes gens est le seul vrai risque des professions aventureuses. *(Le Cave se rebiffe)*

CONS
Les cons ça ose tout. C'est même à ça qu'on les reconnaît. *(Les Tontons flingueurs)*

CRS
Le principe de la liberté individuelle n'a jamais foutu de complexe aux CRS. *(Mélodie en sous-sol)*

DROITE (1)
Il avait l'esprit de droite. Quand tu parlais augmentation ou vacances, il sortait son flingue avant que t'aies fini, mais il nous a tout de même apporté la sécurité. *(Les Tontons flingueurs)*

DROITE (2)
Toi tu représentes le patronat, moi le capitalisme. Nous votons à droite : toi pour préserver la société, moi pour écraser l'ouvrier. *(Les Grandes Familles)*

FEMMES (1)
Le nombre de femmes bêtes qu'il faut user pour oublier une femme intelligente! *(Les lions sont lâchés)*

FEMMES (2)
Madame de Sanois, comme la plupart des femmes, considérait que garder un secret consiste à ne le répéter qu'à une seule personne à la fois. *(Les Trois Mousquetaires)*

FEMMES (3)
S'il fallait que les femmes s'occupent d'où vient l'argent qu'elles dépensent, les bijoutiers pourraient fermer boutique. *(Massacre en dentelles)*

FEMME (4)
Tout le monde parle d'infarctus, de cirrhose, de cancer, ben moi j'dis que la pire maladie des hommes c'est de donner tout son amour à une seule bonne femme. *(Le Pacha)*

FINANCIERS
Les financiers d'autrefois achetaient des mines à Djelitzer ou à Zoa, ceux d'aujourd'hui ont compris qu'il valait mieux régner à Matignon que dans l'Oubangui. *(Le Président)*

FRANCE
À travers les innombrables vicissitudes de la France, le pourcentage d'emmerdeurs est le seul qui n'ait jamais baissé. *(Une veuve en or)*

FRANÇAIS
Quand dans le désert on trouve un macchabée qu'on ne peut pas identifier, on lui fouille les poches. Si on trouve un ouvre-boîte, c'est un British, quand on trouve un tire-bouchon, ben, c'est un Français. *(Un taxi pour Tobrouk)*

HLM
Savez-vous ce que c'est, Monsieur, qu'une HLM? C'est l'enfer conditionné! *(Un idiot à Paris)*

HOMME MODERNE
Le drame de l'homme moderne c'est la franchise, la sensibilité. Surtout avec les dames, ça pardonne pas. Tu sais, on devrait toujours les mener baguette, jamais mollir. *(Tendre voyou)*

HONNÊTE HOMME
Il est ce qu'il est convenu d'appeler un grand honnête homme. Porté sur la morale et les soubrettes, la religion et les jetons de présence. *(Les Tontons flingueurs)*

HONNÊTES GENS
Si les honnêtes gens n'ont presque jamais la situation qu'ils méritent, c'est parce qu'ils tuent moins que les autres. *(Carambolages)*

HUISSIERS
Les huissiers? Ces gens-là prennent tout! La paille et la poutre, la chaîne et la montre, le cheval et la voiture, ce sont des Attila modernes! *(Jusqu'au dernier)*

IMBÉCILES
Hélas, Madame, il n'y a pas de loi qui interdise aux imbéciles d'avoir des enfants. *(Une histoire d'amour)*

INTERNATIONALE
En attendant qu'on installe l'internationale des prolos, on a mis en place l'internationale du pognon. *(Mort d'un pourri)*

IMPÔTS
Deux milliards d'impôts nouveaux! Moi, j'appelle plus ça du budget, j'appelle ça de l'attaque à main armée! *(La Chasse à l'homme)*

INTELLECTUELS
Deux intellectuels assis vont moins loin qu'une brute qui marche. *(Un taxi pour Tobrouk)*

"Chez moi, quand les hommes parlent, les gonzesses se taillent."
Les Tontons flingueurs

"Il y a trois méthodes traditionnellement françaises pour ruiner une affaire qui marche : les femmes, le jeu et les technocrates. Les femmes c'est le plus marrant, le jeu c'est le plus rapide… le technocrate c'est le plus sûr!" *Michel Audiard*

YVES LE ROUX/GAMMA

Mireille Darc, Annie Girardot et Audiard en 1970. À droite, Audiard (debout,au fond) avec Belmondo et Gabin sur le tournage d'"Un singe

LASCARS
On est gouverné par des lascars qui fixent le prix de la betterave et qui ne sauraient pas faire pousser des radis. *(Le Président)*

LIBERTÉ
Mon cher, vous connaissez mal les Français. Nous avons le complexe de la liberté. Et ça date de 89. Nous avons égorgé la moitié de l'Europe au nom de ce principe. *(Un taxi pour Tobrouk)*

LOPES
J'aime pas penser à reculons. Je laisse ça aux lopes et aux écrevisses. *(Un taxi pour Tobrouk)*

LOYAUTÉ
Dans la vie il y a deux expédients à n'utiliser qu'en dernière instance: le cyanure et la loyauté. *(Le Gentleman d'Epsom)*

MANDAT
C'est une habitude bien française que de confier un mandat aux gens et de leur contester le droit d'en user. *(Le Président)*

MARCHAND DE TABLEAUX
Un marchand de tableaux est un voleur inscrit au registre du commerce. *(Le Guignolo)*

MARIAGE
Le mariage, mon cher, c'est le Biribi des amours! *(Carambolages)*

MÉDIOCRES (1)
Les médiocres se résignent à la réussite des êtres d'exception. Ils applaudissent les surdoués et les champions. Mais la réussite d'un des leurs, ça les exaspère. *(Garde à vue)*

MÉDIOCRES (2)
Contente-toi du bonheur, la consolation des médiocres. *(L'Incorrigible)*

MILITAIRE
En langage clinique on appelle ça un paranoïaque, en langage militaire un brigadier. *(Un taxi pour Tobrouk)*

MINISTRES
Détrousser les petits épargnants est le fait d'adolescents crapuleux ou de ministres chevronnés. *(Le Cave se rebiffe)*

MONNAIE
Dis-toi bien qu'en matière de monnaie, les États ont tous les droits et les particuliers aucun. *(Le Cave se rebiffe)*

"LES OFFRES D'EMPLOI ? DES PIÈGES À BAGNARDS"

C'est Jean Gabin qui a eu l'idée d'*Archimède le clochard* (1959), l'une de ses rares franches comédies, mise en scène par Gilles Grangier et dialoguée par Audiard. L'occasion pour celui-ci d'écrire notamment ce dialogue d'anthologie en forme de manifeste anar antitravail:
— Arsène (Darry Cowl), désignant des ouvriers entrant à l'usine: On m'enlèvera pas de la tête que le boulot, c'est une habitude. Tiens, la preuve, ils l'ont bien prise, eux!
— Archimède (Gabin): C'est comme si tu disais que la vérole est une habitude sous prétexte qu'il y en a un qui l'attrape.
— J'te parle boulot, tu réponds maladie. C'est de bonne foi...
— Permets-moi de te dire que si moi je suis de mauvaise foi, quand toi tu viens défendre le boulot, t'envoies un peu loin le paradoxe. *[...]*
— Eux, au moins, sont à l'abri, là-bas...
— Beh, qu'est-ce que t'attends pour faire comme eux, pour t'abriter ? T'as qu'à acheter les quotidiens du soir, c'est plein de demandes. Offre d'emploi qu'ils appellent ça, leur piège à bagnards. Une bonne lecture !

JÉROME PIERRE/BRIDGEMAN IMAGES

en hiver" (1962).

“Il aime le genre rive gauche, l’œil au charbon, les cheveux dans la figure, le genre crado, quoi !”

La Chasse à l’homme

PATRIARCAT

Le patriarcat c’est une question de compte en banque. L’autoritaire qui ne ramène pas de pognon à la crèche n’est qu’un emmerdeur prétentieux. *(Le Cave se rebiffe)*

PEINTURE ABSTRAITE

Sur le plan de l’arnaque les coups les plus tordus ne sont rien, vous entendez, rien à côté de la peinture abstraite. *(La Métamorphose des cloportes)*

POLITIQUE

La politique, Messieurs, devrait être une vocation. Elle l’est pour certains d’entre vous. Mais pour le plus grand nombre elle est un métier. *(Le Président)*

POGNON (1)

Plus t’as de pognon, moins t’as de principes: l’oseille c’est la gangrène de l’âme. *(Des pissenlits par la racine)*

POGNON (2)

Dans la vie on partage toujours la merde, jamais le pognon — personne… *(100000 dollars au soleil)*

PRIX NOBEL

Les militaires le prenaient pour un grand poète, et les poètes le prenaient pour un grand soldat. C’est sur des malentendus de ce genre que se distribuent les prix Nobel. *(Elle boit pas, elle fume pas, elle drague pas, mais… elle cause!)*

RÉCOMPENSE

Une mauvaise action trouve toujours sa récompense. *(Les lions sont lâchés)*

REVENDICATIONS

Si vous avez des revendications de salaire à formuler, vous m’adressez une note écrite… Je la fous au panier et on n’en parle plus. Nous sommes bien d’accord? *(Un idiot à Paris)*

RÉVOLUTION

On ne trouve plus de Nègres. Ils font tous la révolution ou leur licence de lettres. *(Archimède le clochard)*

ROSETTE

Une paella sans coquillages c’est un gigot sans ail, un escroc sans rosette. *(Un singe en hiver)*

SALONS

La fréquentation des salons m’a appris une chose: à ne plus chercher au coin de la rue ce que l’on trouve gratuitement auprès des femmes du monde. *(Les lions sont lâchés)*

SALOPE

Il avait sa bonne femme avec lui, une grande blonde avec des yeux qui avaient l’air de rêver, puis un sourire d’enfant… Une salope, quoi! *(100000 dollars au soleil)*

SINCÉRITÉ

Il est parfaitement superflu de connaître les choses dont on parle. Je dirais même que la sincérité en général dénote un certain manque d’imagination. *(Les lions sont lâchés)*

STATISTIQUES

Dans les situations critiques, quand on parle avec un calibre bien en pogne, personne ne conteste plus. Y’a des statistiques là-dessus. *(Mélodie en sous-sol)*

SYNDIQUÉS

Moi, ce qui me les casse, c’est les faux affranchis, les pétroleurs syndiqués et les anars inscrits à la Sécurité sociale! *(Archimède le clochard)*

VEAUX

Votre dernier grand chef d’État *(de Gaulle, NDLR)* ne vous a pas envoyé dire que vous étiez des veaux… L’essentiel est de donner aux veaux ce qu’ils désirent. À bouffer, à boire, à baiser. *(Mort d’un pourri)*

VÉRITÉ

La vérité n’est jamais amusante. Sans cela tout le monde la dirait. *(Les Barbouzes)*

VICHY

Mon père est à Vichy. C’est un homme qui a la légalité dans le sang. Si les Chinois débarquaient, il se ferait mandarin… Si les Nègres prenaient le pouvoir, il se mettrait un os dans le nez. Si les Grecs… *(Un taxi pour Tobrouk)*

VIE

Dans la vie, pourquoi ne pourrait-on pas tout avoir? Puisqu’il y en a qui n’ont rien! Ça rétablirait l’équilibre. *(Carambolages)* ●

Antoine Blondin, Jacques Laurent et Roger Nimier dans les années 1950. Leur fronde littéraire n'en finit pas de séduire.

Les Hussards, le clan des incorrects

Nimier, Blondin, Laurent, Déon... La littérature d'après-guerre a été marquée par ces écrivains réfractaires à leur époque et à ses si conformistes certitudes. Auxquelles ils s'opposeront avec insolence, désinvolture et panache.

Par Olivier Maulin

Lorsqu'il fonde la revue *La Parisienne* en janvier 1953, Jacques Laurent (1919-2000) s'oppose frontalement à l'engagement en littérature. *« Notre ambition n'est pas de guider, mais de séduire »*, prévient-il dans un éditorial en forme de manifeste. Voilà qui pourrait être la devise des Hussards. Séduire, plaire, amuser, rejeter les idéologies, faire preuve de légèreté et de désinvolture dans une époque dogmatique, c'est en tout cas ce que l'histoire a retenu de cette drôle d'école qui n'en fut jamais vraiment une, mais qui marqua tout un pan de la littérature française.

C'est un mois à peine avant le lancement de *La Parisienne* qu'un jeune critique insolent les avait baptisés ainsi : hussards. En décembre 1952, Bernard Frank étrillera en effet pour la première fois sous ce terme dans *Les Temps modernes*, la revue de Sartre, cette famille littéraire qu'il situait dans la lignée de Barrès et dans laquelle il plaçait Marcel Aymé *(lire page 104)* et François Mauriac (c'était avant l'engagement de celui-ci à gauche, à *L'Express*), mais aussi trois jeunes écrivains, Jacques Laurent, Antoine Blondin (1922-1991) et Roger Nimier (1925-1962). *« Hussards »*, comme une référence au *Hussard bleu* de Nimier (Gallimard, 1950) paru deux ans plus tôt, bien sûr, mais manière surtout de rapprocher ces vieux "grognards" bourgeois et, ainsi, de les ridiculiser.

Ces écrivains âgés de 33 ans (Laurent), 30 ans (Blondin) et 27 ans (Nimier) avaient été réunis dès avril 1949 dans une pétition réclamant la libération de Maurice Bardèche, puis associés trois mois plus tard par Roland Laudenbach, directeur de La Table ronde, dans sa réponse à une enquête littéraire de l'hebdomadaire de l'Action française, *Aspects de la France*. Mais c'est bel et bien l'article de Bernard Frank qui allait créer cet effet d'école qui a perduré jusqu'à nos jours, même si les principaux intéressés, c'est tout de même à noter, ont toujours été sévères vis-à-vis de ce regroupement qu'ils estimaient artificiel (une *« légende assez sotte »* selon Laurent).

Ces écrivains, auxquels s'agrégera bientôt Michel Déon (1919-2016), étaient en effet très différents, et ne se fréquentaient pas, ou très peu, hormis Nimier et Blondin qui finiront par se lier d'amitié. Pour le reste, Laurent tenait Nimier pour un poseur sans talent, lequel le peignait en retour en *« arriviste fatigué »* écrivant des livres pour concierges. Quant à Déon, il a confessé à la fin de sa vie le peu d'estime qu'il avait pour le même Nimier, dont aucun livre n'avait selon lui résisté à l'épreuve du temps, ainsi que pour Blondin qui s'abîmait dans l'alcool et l'incitait à changer de trottoir quand il le croisait dans la rue. De quoi relativiser la fameuse camaraderie des Hussards!

Et pourtant, quelque chose les lie, ne serait-ce que le refus de se soumettre à ce fameux "sens de l'Histoire" qui se met en place au lendemain de la guerre, et que ces stendhaliens vivent comme une restauration honnie, après l'échec de cette autre révolution (nationale). Ils refusent de réduire la complexité de l'aventure humaine à l'idéologie et de tout soumettre à celle-ci, y compris les arts et la littérature, et déroulent ainsi dans leurs romans une action qui, comme l'écrit Marc Dambre dans son livre *Génération hussards* (Perrin, 2022), *« n'offre pas de vision idéologique univoque ni n'impose une morale »*.

La désinvolture contre l'esprit de sérieux

Ils insistent surtout sur le rôle du hasard dans l'Histoire. *« Tu as dû hésiter. Il était moins fatigant d'entrer dans l'un des bureaux de recrutement ouverts en plein Paris que de chercher les relations nécessaires à un embarquement ou à un passage dans les Pyrénées »*, fait dire Laurent au père d'Antoine dans *Le Petit Canard*, relativisant ainsi le rôle des idées dans le choix de son fils entre collaboration et Résistance, ce qui sera du reste aussi le point de vue du résistant Alphonse Boudard *(lire page 52)*.

Bref, les Hussards contestent la vision manichéenne de l'histoire récente, opposent à l'esprit de sérieux, l'ironie, l'insolence, la désinvolture et le plaisir d'écrire. Aux idées, ils préfèrent le panache et l'amitié. Au militantisme, la liberté aristocratique. À l'engagement à prétention universelle, le culte du moi souvent empreint de nostalgie et d'une certaine tristesse. À l'avant-garde du "nouveau roman", enfin, le classicisme et le grand style français. D'opinions politiques diverses, ils sont d'accord sur l'essentiel : le retour de l'humanisme et de la république libérale incarnée par Sartre est d'un ennui mortel!

À l'engagement universel, ils opposent le culte du moi empreint de nostalgie et d'une certaine tristesse.

Dans leurs livres et leurs revues, ils vont ferrailler avec une belle cohérence contre ce nouveau conformisme et fédérer petit à petit des talents venus d'horizons divers jusqu'à créer une "impression de groupe". ➤

PHOTOS : AGIP/BRIDGEMAN IMAGES ; AGIP/BRIDGEMAN IMAGES - BORIS LIPNITZKI / ROGER-VIOLLET

C'est de ce groupe que Marc Dambre, professeur émérite de littérature française à la Sorbonne nouvelle et biographe de Nimier, retrace l'histoire de 1944 à 1962, année de la mort de l'auteur des *Enfants tristes*, avec des incursions avant et après, comme il se doit. Au trio des origines, puis au quatuor avec Déon, vont bientôt s'agréger Stephen Hecquet, Kléber Haedens, Willy de Spens, Pol Vandromme, Michel Mohrt, quelques Hussards de gauche comme Roger Vailland et Bernard Frank lui-même, sans oublier François Truffaut, critique à *Arts* avant son passage à gauche, et, bien sûr, *« les colonels honoraires Chardonne et Morand »*, ainsi que les surnomme l'auteur, ces grands anciens que leur engagement vichyssois a transformés en maudits. Leur ombre tutélaire plane sur cet essai embrassant ainsi tout un pan de la vie intellectuelle et culturelle de la France de l'après-guerre.

Lorsqu'ils entrent dans l'arène littéraire, à la Libération, les Hussards sont politiquement des vaincus. Laurent et Hecquet avaient rejoint Vichy sous l'Occupation; Déon avait été secrétaire de Maurras; Blondin prônait l'engagement radical de la littérature au service de la Révolution nationale, y compris de la poésie (Sartre lui-même n'ira pas si loin dans l'engagement après-guerre!). Déconsidérée, la droite est sonnée et la gauche règne en maître. *« Depuis la mort de la pensée bourgeoise*, (le marxisme) *est à lui seul la Culture »*, écrira Sartre en 1956. Voilà pour le contexte.

Jacques Laurent condamné pour "offense au chef de l'État" (de Gaulle) en 1964.

Pour combattre cette hégémonie, les Hussards refusèrent d'enrôler le roman selon les principes de l'engagement sartrien, leur bête noire, ou y renoncèrent concernant Blondin. Ce qui ne veut évidemment pas dire qu'ils étaient apolitiques et qu'ils refusaient le combat des idées, contrairement à une idée trop répandue aujourd'hui. Avant d'abandonner la politique vers 1952, Blondin donnera des articles à *L'Essor*, *Paroles françaises*, *La Dernière Lanterne*, *Ici France*, puis en 1951-1952 à *Rivarol* où il attaquera la république parlementaire et défendra les épurés d'une plume radicale et combative.

Avant de créer *La Parisienne*, Laurent publiera, lui, *Paul et Jean-Paul*, un pamphlet qui renvoie dos à dos Paul Bourget et Jean-Paul Sartre dans leur didac-

Michel Déon en 1988.

ULF ANDERSEN/AURIMAGES VIA AFP

“Une littérature qui n’offre pas de vision idéologique univoque ni n’impose une morale.”

Marc Dambre

tisme. Quant à Nimier, après avoir écrit presque toute son œuvre littéraire en 1953, il se tourne vers la critique dans *Opéra*, mettant son talent de journaliste à réhabiliter les écrivains compromis dans la collaboration (Céline *[lire page 22]*, Morand, Chardonne, Brasillach et Drieu notamment), ne négligeant aucune provocation pour se faire détester du camp adverse, et surtout pas celle de se proclamer “fasciste”. C’est du reste, peut-être, dans le journalisme que Nimier fut le meilleur, ses romans un peu grandiloquents ayant *« un style qui se voit style, qui se sait style, qui s’est muni d’une voiture sirène pour signaler sa présence et son passage »*, comme l’écrivait Bernard Frank avec cruauté, mais non sans justesse, nous semble-t-il.

C’est surtout la guerre d’Algérie qui les fera replonger dans l’arène. Le “Manifeste des 121” prônant le droit à l’insoumission des soldats en Algérie signé par les intellectuels de gauche en septembre 1960 entraînera en riposte un “Manifeste des intellectuels français” que signeront nos quatre Hussards. Déon, qui avait pris ses distances par rapport au *« nationalisme intégral »* de Maurras, reprendra le combat. Laurent, auréolé de ses éclatants succès signés Cecil Saint-Laurent, glissera vers un antigaullisme exacerbé. *Mauriac sous de Gaulle* (La Table ronde, 1964) lui vaudra une condamnation pour *« offense au chef de l’État »* l’année d’après. Suivra *Année 40*, écrit avec Gabriel Jeantet, qui conteste le rôle joué par de Gaulle à Londres et que Laurent souhaitait appeler “Résistance, capitale Vichy”… Quant à Nimier, plus discret, cultivant des opinions plus ou moins monarcho-gaullistes, il n’acceptera pas moins de laisser transiter des lettres de l’OAS par son bureau chez Gallimard, où il est éditeur depuis 1956.

Une ambiance, un ton, une liberté…

Et la littérature dans tout cela ? L’essai de Marc Dambre confirme une impression douloureuse d’inachèvement. Les Hussards se sont battus comme des lions pour réhabiliter des œuvres majeures, refusant que des écrivains de la trempe d’un Paul Morand ou d’un Jacques Chardonne soient muselés à cause de prises de position politiques.

Ils ont fait résonner une petite musique stendhalienne un peu mélancolique à l’époque de la balourdise idéologique et du soporifique nouveau roman. Ils ont écrit quelques beaux romans, *Les Enfants tristes*, *Un singe en hiver*, *Monsieur Jadis ou l’École du soir*, *Le Petit Canard*. Mais ont-ils laissé des chefs-d’œuvre ? La question mérite d’être posée. Jacques Laurent, le plus prolifique, donne à Marc Dambre le sentiment qu’il a *« dilapidé son talent et son temps au profit de Cecil Saint-Laurent, cédant à la facilité et au succès mondain, à son goût du lucre et à son besoin de célébrité »*. Nimier s’est tu pendant dix ans pour revenir, au lendemain de sa mort accidentelle, avec *D’Artagnan amoureux ou Cinq ans avant*, un livre qui a donné l’impression à Michel Déon *« qu’il avait été écrit par un enfant de 5 ans »*, ce qui était également peu ou prou l’opinion de Mauriac.

Quoi qu’il en soit, il restera de l’aventure une ambiance, un ton, une liberté, un certain panache et le courage de s’être opposé au dogmatisme de cette après-guerre et son insupportable esprit de sérieux, où l’écrivain était chargé d’apporter la vérité pour bâtir un “monde meilleur” dont personne ou presque, en réalité, ne voulait. ●

“Génération Hussards. Nimier, Blondin, Laurent…, histoire d’une rébellion en littérature”,
de Marc Dambre, Perrin, 432 pages, 24 €.

Maîtres anars et rois du polar

Boudard, Dard, Giovanni, Simonin, A.D.G. Nombreux ont été les anars de droite à percer dans le roman policier, notamment dans la collection "Série noire". Leurs vies (anciens taulards, notamment) se confondant souvent avec leurs œuvres. Portraits.

Par Olivier Annichini

ULF ANDERSEN/AURIMAGES/AFP

Boudard, l'épicurien

La Métamorphose des cloportes. C'est sous ce titre que paraît, en 1962, le premier roman d'Alphonse Boudard (1925-2000). L'histoire d'un certain… Alphonse, emprisonné après un cambriolage. Le parfum de l'authentique. Car dans la "vraie vie" l'homme a lui-même connu la prison, dont il est sorti un an plus tôt, au bout de cinq ans, pour un fric-frac manqué. C'est même là, à Fresnes, qu'il a découvert la littérature, et ses talents d'auteur.

Mais au moins autant que ses 31 livres au total (dont plusieurs adaptés au cinéma) c'est le personnage Boudard qui s'est imposé. Gouailleur, ripail-

CREATIVE COMMONS

leur et provocateur, l'homme n'a que faire des conventions. Ancien (vrai) résistant ayant rejoint la 1ère armée de De Lattre, il rejette la démocratie, qui *« donne la majorité aux cons »*. Classé à droite, il est réfractaire à l'ordre. Conspue l'Église: *« De nos jours ils ont jeté leur soutane aux orties, les ratichons… Ils sont devenus encore plus hypocrites, ils veulent nous faire oublier qu'ils ne sont que des croque-morts… »* Brocarde les anciens combattants: *« Les gueules fracassées au retour de l'abattoir, on les a canalisées vers les cérémonies, les remises de médailles… On est arrivé à leur faire célébrer le dieu qui avait dévoré leurs copains… »*

Sa vie durant, hors une poignée d'amis fidèles, il fuira toutes les coteries: *« Je me suis écarté définitif des rassemblements, des meetings, des cellules, des sectes »*, dira-t-il. Quant à l'avenir, ce *« pessimiste joyeux »* n'en espérait pas grand-chose: *« Le XXIe, ça va être la fête aux clones, aux robots, à l'image seconde simultanée… »* Un siècle dans lequel il se reconnaissait si peu qu'il tirera sa révérence un an avant qu'il ne commence.

"Je me suis écarté définitif des rassemblements, des meetings, des cellules, des sectes…"

Alphonse Boudard

SOULOY FREDERIC/SIPA

Dard, le célinien

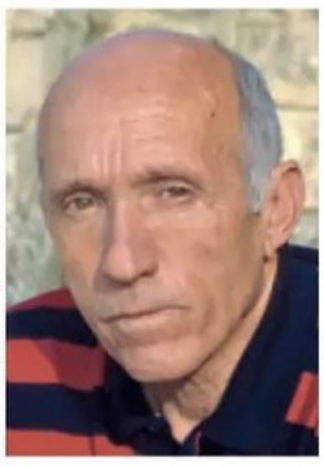
En 1949 sort un roman policier intitulé *Réglez-lui son compte*, signé d'un certain San-Antonio qui, à la première personne, relate les aventures du commissaire… San-Antonio. Derrière ce pseudo-auteur et personnage, Frédéric Dard (1921-2000), venu à l'écriture par Céline. *« Pour moi*, confiera-t-il, *le patron c'est Céline… C'est Céline qui m'a déclenché. »*

Dard et San-Antonio signeront ensemble 175 aventures, dont les titres annoncent la couleur: *Les morues se dessalent*, *Mon culte sur la commode*, *Le Casse de*

ANGE BASTIANI : "ON NE PEUT PAS VIVRE SANS CHOQUER"

Il faut avoir entendu A.D.G. *(lire page 55)* parler d'Ange Bastiani (de son vrai nom Jean Le Page, 1918-1977) — *« le maître de l'irrespect »*, dira-t-il — pour comprendre la fascination que celui-ci exerça sur ses cadets en anarchisme de droite. Plus sulfureux que lui tu meurs: c'est en prison (où il passera trois ans pour collaboration, au lendemain de la guerre) que ce maître en argot du Milieu et pornographe invétéré rédigea son premier roman noir (signé Maurice Raphaël), *Ainsi soit-il* (1948), avant d'enchaîner les "Série noire", dont *Arrête ton char Ben Hur!*, *Des immortelles pour Mademoiselle* et *Polka dans le champ de tir*. Auxquels s'ajouteront des guides licencieux tels que *Les Mauvais Lieux de Paris* (Balland, 1969). Aujourd'hui oublié, celui qui professait qu'*« on ne peut pas vivre sans choquer »* réapparaîtra cependant trente ans après sa mort sous la plume délicate de Patrick Modiano dans son livre *Dans le café de la jeunesse perdue* (Gallimard, 2007). J. B.

l'oncle Tom… Leur complicité est telle que l'écrivain fera ajouter sur son passeport la mention : *« Dard, dit San-Antonio »*. Roi de l'astuce, l'auteur jongle avec les mots, les bons comme les gros. Surtout, dira-t-il, *« San-Antonio, c'est un masque merveilleux car derrière ce masque hilare je peux tout dire, je peux tout me permettre… »* Y compris les pires énormités que l'écrivain, qui n'en pensait pas moins, plaçait dans la bouche de son héros : la société ? *« Ce sont toujours les cons qui l'emportent. Question de surnombre! »* ; l'Église ? *« Tu ne peux pas te consacrer à une religion si tu as de l'arthrose aux genoux »* ; nos grandes figures ? *« Napoléon gardait la main dans son gilet parce qu'il souffrait de l'estomac. Rendons grâce à Dieu qu'il n'ait pas eu de maladie vénérienne »* ; la France, même : *« La France et l'Allemagne se sont beaucoup combattues. Et à présent elles sont cul et chemise. C'est l'Allemagne qui fait la chemise. »*



PATRICK DAVY/PHOTO12

Giovanni, criminel reconverti

Que ce soit comme écrivain ou comme scénariste (*Classe tous risques*, *Les Grandes Gueules*, *Les Aventuriers*, etc.) José Giovanni (1923-2004) n'aura cessé de puiser dans sa propre existence, particulièrement cabossée, dont il aura tiré son *« sens de l'honneur »*, valeur qu'il plaçait, disait-il, *« au-dessus de tout »*. Le reste, tout le reste, n'obéissant à aucun code — surtout pas moral…

Né à Paris dans une riche famille corse aux activités pas toujours légales (tripots clandestins notamment), le jeune Joseph Damiani, de son vrai nom, devient vite un truand, un vrai, envoyé plusieurs fois en prison. À 25 ans, en 1948, il est condamné à mort pour sa participation à un triple meurtre dans une affaire d'extorsion de fonds. Il retrouve finalement la liberté en 1956. Mais ses huit ans de "placard" vont faire basculer sa vie : il se met à écrire, d'abord son Journal : *« 31 décembre 1948. Je termine l'année sans croire à la grâce. Ce soir j'attends la mort… »* Son avocat remarque son talent, le signale à Roger Nimier *(lire page 48)*, qui en parle à Gallimard. La maison d'édition publie en 1957 dans la Série noire son premier roman, récit d'une tentative d'évasion, *Le Trou*. Le début d'une collaboration prolifique (21 romans).

Mais en fait de collaboration, c'est son attitude pendant la guerre, avant qu'il ne rejoigne tardivement la Résistance (en 1944), qui va remonter à la surface. Il sera défendu par son éditeur et ses amis, dont Lino Ventura. *« Un ami, c'est à la vie à la mort »*, se justifiera l'acteur. Du Giovanni dans le texte.

ULF ANDERSEN/AURIMAGES/AFP

Simonin, le maître de l'argot

Si Albert Simonin (1905-1980) s'est mis à écrire lui-même des romans policiers, en 1953, ce fut, dit-il, parce qu'il venait *« de lire une série de romans noirs qui étaient vraiment très mal fichus… Je me suis dit après tout pourquoi pas situer un roman noir dans un cadre français et parisien ? On a le même potentiel dramatique à Montmartre qu'à Broadway »*.

Lui aussi passé par la case prison (de 1946 à 1950, pour collaboration), *Touchez pas au grisbi*, le premier livre de ce titi parisien ayant quitté l'école à 12 ans, fait le taxi et tâté du journalisme, paraît dans la Série noire. C'est un triomphe. *« J'écris comme je parle »*, dit-il. Argot à tous les étages, donc : *« Léone, la mère-pipi du Mystific, ça a été un prix de Diane. Maintenant encore, à soixante piges, elle a qu'à montrer ses gambilles, et les michetons quimpent… »* Pour ceux qui ne comprendraient pas tout, *« les non-affranchis »*, est-il indiqué, *sont invités à consulter le Glossaire Argotique en fin de volume »*.

Suivront *Le Cave se rebiffe* et *Grisbi or not grisbi*, également adaptés au cinéma. Ce dernier devenant, en 1963, sous la férule de Georges Lautner, les cultissimes *Tontons flingueurs*. Pourtant, même "adopté" par son milieu et devenu riche (15 livres, dont 9 romans, une vingtaine de scénarios pour le cinéma et la télévision), Simonin n'en démordra pas : *« La démocratie*, répétait-il, *c'est le gouvernement d'un pays par des pourris qu'une majorité de cons a choisis. »* Lui-même se classant, *« bien sûr »*, parmi ces *« cons »* — *« mais au moins*, ajoutait-il, *moi je n'ai jamais voté! »*. ●

> **"La démocratie, c'est le gouvernement d'un pays par des pourris qu'une majorité de cons a choisis."**
>
> *Albert Simonin*

PHOTO12/MARC CHARUEL

A.D.G. en 2001.

“Les jeunes finiront aussi cons que nous !”

Jamais avare de provocs, l’auteur de série noire A.D.G. (de son vrai nom Alain Fournier, 1947-2004) avait ainsi rédigé en 1990 cette diatribe à la fois antijeunes et… antivieux. Bref anti-tous. Un texte retrouvé par Nicolas Gauthier, et jamais encore publié.

Sommé d’exprimer ce que je ressens à l’endroit des jeunes, j’ai tenté de réfléchir sur le sujet. En fait, je connais peu de jeunes, si l’on excepte les enfants de mes ménages précédents pour qui je n’ai qu’aversion au motif des pensions alimentaires.

Sans doute existe-t-il dans une contrée de moi ignorée, d’imberbes jouvenceaux souriants, de gracieuses donzelles en socquette blanches mais néanmoins pipeuses, bref, des jeunes méritants. Je ne connais, à mon grand désagrément, que des zoulous pâles, des clones éprouvants de Sapho, tous et toutes hélas affligés de parents conciliants.

Ma préférence va en effet au papa répressif à fond la fessée *[…]*. De mon temps, on avait du mérite à être jeune tant c’était un parcours du combattant : porter les cheveux longs en 1964, c’était comme établir un troisième camp de base sur l’Himalaya aujourd’hui. Déflorer une copine à l’issue d’une surboum était aussi risqué que de niquer une tante au stade terminal du sida aujourd’hui *[…]*.

Hier, être jeune était périlleux et se méritait : guerre d’Algérie où on risquait son âme en torturant des mahométans, premier emploi racketté par les parents qui ne refilaient que de l’argent de poche, tout concourait à faire de cet état précaire une initiation judéo-chrétienne qui, *mutatis mutandis*, nous transformait en poilus pervers et baiseurs de vieilles peaux à héritage.

Répugnante génération qui ne respecte pas mon génie

Aujourd’hui, en revanche, les jeunes sont arrogants, n’ont ni orthographe, ni passions pour mes aventures, essaient de prendre nos places et, paraît-il, y parviendraient par le jeu démographique. Répugnante génération qui ne respecte rien, surtout pas mon génie et la paresse que j’ai employée à l’entretenir. Ce serait à vous dégoûter d’être vieux s’il n’y avait pas quelques avantages induits. D’abord le pognon qu’on a et qu’on a su placer, ce qui fait qu’on peut se payer des jeunesses à crédit, quand bien même on tirerait à tempérament. Ensuite, les dictionnaires qu’on a pu se payer et qui font qu’on est une mine d’accents pour une salle de rédaction très moyennement grévissée. Enfin *[…]* puisque j’entends flétrir cette génération Mitterrand qui ne vaut pas notre génération Pompidou, que je souhaite qu’on accroche au revers des Perfecto la marque, ou mieux, l’étoile jeune, qui distinguera nos vestes Renoma ornées de la Légion d’honneur, je vous le dis comme je le sens — et je sens mauvais — les jeunes finiront bien par être aussi cons que nous.●

Bernanos, les grandes peurs du mal-pensant

“Capitalistes, marxistes, fascistes, tous ces gens-là se ressemblent”, rejetait dans un même sac l’écrivain (1888-1978), auteur de “Sous le soleil de Satan” et de “La Grande peur des bien-pensants”. Lequel prônait l’avènement, entre autres, d’une “élite ouvrière française”.

Par Éric Letty

Anarchiste de droite, Georges Bernanos ? Dans son livre *les Dissidents de l’Action française* (Copernic, 1978), Paul Sérant le dépeint en *«monarchiste, adversaire de la démocratie, méfiant à l’égard des Juifs, antimarxiste, anticapitaliste proudhonien, anticlérical au sens gallican du terme»*. L’écrivain lui-même confirmant à son sujet: *«je ne crois pas me ranger dans aucun parti, je ne fais qu’affirmer ma fidélité à la double tradition de mon peuple, et d’abord à Dieu même, qui a daigné me faire chrétien et Français, qui me jugera comme tel.»*

À vingt ans, toutefois, Bernanos milite au sein des Camelots du roi, *«vaillants de l’Action française»*, avec lesquels, de 1908 à 1913, il fait le coup de poing contre la police de la République. *«Nous n’étions pas des gens de droite*, écrit-il, *le cercle d’études sociales que nous avions fondé portait le nom de Cercle Proudhon et affichait ce patronage scandaleux. Nous formions des vœux pour le syndicalisme naissant. Nous préférions courir les chances d’une révolution ouvrière que compromettre la monarchie avec une classe demeurée depuis un siècle parfaitement étrangère à la tradition des aïeux, au sens profond de notre histoire, et dont l’égoïsme, la sottise et la cupidité avaient réussi à établir une espèce de servage plus inhumain que celui jadis aboli par nos rois.»*

La Première Guerre mondiale le marque profondément. Revenu de la tuerie, il dénonce le bourrage de crâne auquel se sont livrés les journaux, les humiliations infligées aux vaincus au nom de *«la prétendue guerre de la Justice et du Droit»* et le détournement du sacrifice de sa génération au profit de la Démocratie. En 1926, le succès de son roman *Sous le soleil de Satan*, salué par Léon Daudet *(lire page 78)*, permet à Bernanos de quitter la compagnie d’assurance pour laquelle il travaillait et de se consacrer pleinement à la littérature. Avant tout romancier (en 1936, *le Journal d’un curé de campagne* est couronné par l’Académie française), il publie en 1931 un pamphlet politique, *La Grande peur des bien-pensants*, dans lequel il rend hommage au très sulfureux Édouard Drumont.

L’auteur de *La France juive* (1886), *«moins obsédé par les Juifs que par la puissance de l’Argent»* écrira-t-il plus tard, lui a transmis, avec *«un certain sentiment héroïque du juste et de l’injuste»*, sa défiance à l’égard de la bourgeoisie conservatrice ou libérale, complice de *«la dépossession progressive des États au profit des forces anonymes de l’Industrie et de la Banque, cet avènement triomphal de l’Argent, qui renverse l’ordre des valeurs humaines et met en péril tout l’essentiel de notre civilisation»*.

Au contraire, *«l’élite ouvrière française»* lui apparaît comme *«la seule aristocratie qui nous reste, la seule que la bourgeoisie du XIXe et du XXe siècle n’ait pas encore réussi à avilir.»*

De même que Drumont a dénoncé dans *La Fin d’un monde* (1889) la sanglante répression de la Commune de Paris par le *«bonhomme Thiers»*, Bernanos fustige en 1938, dans *Les Grands* ➤

3

C’est le nombre fois où Bernanos a refusé la Légion d’honneur. L’écrivain a aussi refusé d’intégrer l’Académie française. Sa réponse à ses solliciteurs : “Quand je n’aurai plus qu’une paire de fesses pour penser, j’irai l’asseoir à l’Académie”.

Bernanos
vu par Redon

SP/COLLECTION FAMILLE JEAN-LOUP BERNANOS

Bernanos au début des années 1930.

Cimetières sous la lune, la terreur franquiste dont il a été le témoin à Majorque, *«l'anarchie cléricale»* espagnole qui a approuvé cette épuration et les "nationaux" français qui soutiennent Franco et Mussolini, comme les *«petits mufles réalistes»* de l'Action française, avec laquelle il a rompu en 1932 *(lire encadré ci-dessous)*.

En guerre contre la "dictature administrative"

La même année, révolté par la signature des accords de Munich, il s'exile au Brésil avec sa famille – en 1917, il a épousé Jeanne Talbert d'Arc, descendante d'un frère de Jeanne d'Arc. C'est depuis ce pays qu'il condamne en 1940 la signature de l'armistice et la constitution du régime de Vichy, applaudit au départ à Londres du général de Gaulle et aux débuts de la Résistance. Mais la désillusion est vive lorsque, rentré en France en 1945, il découvre les réalités de l'épuration, du marché noir et les mensonges partisans : *«Vous croyez que ce pays se relève, alors qu'il s'accoutume tout doucement à la médiocrité»*, déplore-t-il.

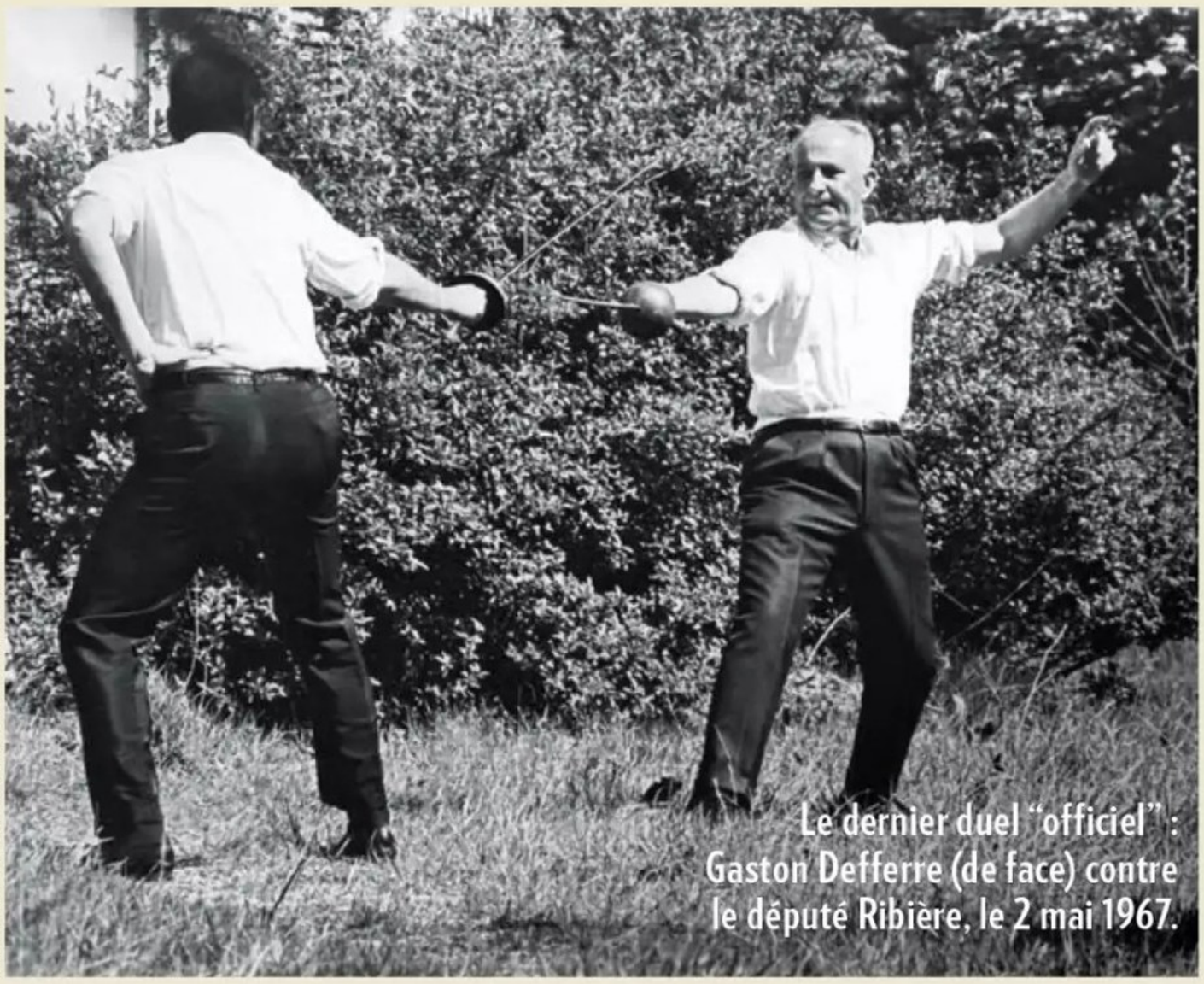
Ses vitupérations contre les conservateurs, qui rappellent celles de Léon Bloy *(lire page 12)*, ne font pas de Bernanos un homme de gauche. *«L'intellectuel démocrate»* lui paraît *«l'espèce de bourgeois la plus haïssable»* et il étrille les démocrates-chrétiens, *«les affreux petits pédants du Sillon, ou les solennels cabotins de l'Action populaire»*, non moins durement que les *«bigots»* bien-pensants. *«Capitalistes, fascistes, marxistes, tous ces gens-là se ressemblent»*, fulmine-t-il. L'écrivain s'insurge contre l'État moderne, *«dictature administrative toujours encline à se transformer en dictature policière»*, qui demande à ses citoyens-contribuables : *«la liberté, pour quoi faire?»* et leur dit : *«Laissez-moi encore un peu de temps, travaillez ferme, et bientôt je prendrai totalement soin de vous, je vous assurerai contre tous les risques (sauf contre la perte de la liberté, bien entendu), je vous marierai, j'élèverai vos enfants, qu'est-ce que vous pourrez demander de plus?* [...] *Puisque c'est moi qui prendrai même la peine de penser pour vous, je pourrai aussi bien être libre à votre place.»*

À cette prétention, l'écrivain oppose *«la passion de la vérité* [qui] *va de pair avec la passion de la liberté»*. Avant sa mort en 1948, il met en garde les jeunes Français, avec une clairvoyance prophétique, contre la *«civilisation des machines»*, à la faveur de laquelle se met en place *«une organisation totalitaire et concentrationnaire du monde»*, qui coïncide avec la *«déspiritualisation de l'homme»* et engendre *«un risque immense qui est l'asservissement de l'humanité, non pas précisément aux machines* [...], *mais à la collectivité propriétaire des machines.»* (On imagine ce que l'auteur de *La France contre les robots* dirait aujourd'hui de nos "pass", de nos procédés de reconnaissance faciale et de l'intelligence artificielle...)

Au-delà de ses philippiques, Bernanos est un perpétuel déçu : par les Français, par les royalistes et par le prince, par les chrétiens auxquels il reproche leur tiédeur et qu'il interpelle au nom de *«l'esprit de jeunesse»* incarné par Jeanne d'Arc ou Thérèse de Lisieux: *«L'Évangile est toujours jeune, c'est vous qui êtes vieux»*! *«Les hommes, il est vrai, déçoivent, les hommes seuls*, dit-il. *Pour moi, les hommes ne m'ont pas déçu et je ne me suis pas déçu moi-même davantage. Je m'attendais à pis, voilà tout. Ce que je vois d'abord dans l'homme c'est son malheur. Le malheur de l'homme est la merveille de l'univers.»* Il n'a d'autre recours que *«la douce pitié de Dieu»*. ●

LA RUPTURE AVEC CHARLES MAURRAS

En 1926, alors que des catholiques comme Jacques Maritain s'éloignent de l'Action française mise à l'index par le pape Pie XI, Bernanos, considérant cette condamnation comme un nouveau *« ralliement »* de l'Église à la République, rejoint au contraire le mouvement maurrassien dont il avait précédemment démissionné. En 1931, dans *La Grande peur des bien-pensants*, il admire encore Maurras. Pourtant, il rompt violemment avec ce dernier l'année suivante en raison des attaques de l'A.F. contre François Coty, propriétaire du *Figaro*, auquel Bernanos collabore. Par la suite, observe Paul Sérant, il prendra *« presque systématiquement le contre-pied de la pensée de Maurras sur les hommes et les événements »*. É. L.



SP/BENJAMIN DE DIESBACH - KEYSTONE-FRANCE/GAMMA RAPHO

Le dernier duel "officiel" : Gaston Defferre (de face) contre le député Ribière, le 2 mai 1967.

"Pourquoi il faut rétablir les duels"

Créateur en 2002 de l'Association pour le rétablissement du duel, le très anticonformiste écrivain Bernard Lugan s'en explique dans l'introduction de son livre "Éloge du duel, l'honneur au-dessus de la vie". Extraits.

Après avoir gagné une vingtaine de procès contre des journalistes, et après que je les eusse épinglés à mon "tableau de chasse", les mêmes attaques continuèrent… et dans les mêmes termes. Mes victoires qui n'avaient eu aucune utilité pédagogique n'avaient donc pas servi de leçon aux spadassins de la presse… Pour une simple raison : ces "intellectuels précaires" ne sont pécuniairement pas responsables de leurs déjections épistolaires puisque les frais de procès sont soldés par leurs employeurs. […]

Voilà pourquoi, en 2002, j'ai fondé l'Association pour le rétablissement du duel en matière de presse (ARDMP), dont les deux vice-présidents furent mes grands et regrettés amis Vladimir Volkoff et Dominique Venner, tous deux solides compagnons et amateurs de jolis coups d'épées. Une association ayant pour devise : *« Tout mon espoir est dans le fer »*. […]

Je dois avouer, ici, que, qu'ils fussent de "droite" ou de gauche, mes insulteurs "journalistiques" se sont toujours dérobés […].

Hommes d'honneur et idéal chevaleresque

De telles lâchetés sont d'ailleurs bien à l'image de notre époque […]. Alors que le duel est plus que jamais une nécessité sociale, son idéal chevaleresque ne s'est pas relevé de la boucherie que furent les guerres civiles européennes du XX^e siècle. Sonnés par les millions de morts qu'elles provoquèrent, les hommes d'honneur pensèrent ensuite davantage à pleurer leurs camarades morts qu'à risquer d'enlever de nouvelles vies à la pointe de leur épée… […]

Résultat : le duel n'est de nos jours plus perçu que comme une pratique contraire à la "morale" ; l'homme "moderne", *« cette poularde gavée d'hormones »*, selon l'excellent mot de Slobodan Despot, étant par définition opposé à la violence.

L'idéal aristocratique ayant ainsi fait place aux petitesses bourgeoises, les modernes monsieur Bonacieux qui en sont les porteurs ont donc, avec un lâche soulagement, décidé de s'en remettre aux robins pour tenter de se faire justice.

***Éloge du duel, l'honneur au-dessus de la vie**, de Bernard Lugan, La Nouvelle Librairie (2023), 162 pages, 17 €.*

THÉOPHILE GAUTHIER : "ÊTRE BRAVE COMME SON ÉPÉE"

« L'abolition du duel achèvera de nous rendre le peuple le plus grossier de l'univers : tous les lâches, sûrs de l'impunité, vont devenir insolents** […]. **Et puis c'est réellement pour un jeune homme de cœur une amie sûre et fidèle qu'une épée de bon acier bien trempé et bien franc. L'homme gagnait à ce commerce intime avec le métal ; il en prenait les qualités rigides, la loyauté inviolable, le vif éclat, la netteté incisive, et cette union tacite était si bien comprise, que le plus grand éloge que l'ont pût donner à quelqu'un, c'était de dire qu'il était brave comme son épée. »
Théophile Gauthier, *La Peau du tigre* (1866)

Quand BB se lâche…

Interrogée à de nombreuses reprises par "Valeurs actuelles", Brigitte Bardot, franchement de droite et passionnément libre, s'y est toujours exprimée sans tabou, et sur tous les sujets : culture, identité, islam, féminisme, etc. Morceaux choisis.

COURAGE
Il n'y a pas d'enseignement du courage. On l'a ou on ne l'a pas.

CULTURE
La culture est malade du "wokisme" comme l'agriculture du glyphosate.

DÉBALLAGE
Aujourd'hui, il y a trop de cul et de nudité. Un peu de mystère est plus excitant que ce déballage.

DÉCADENCE
Nous sommes en pleine décadence, tous nos acquis sont perdus au profit d'un quotidien minable, médiocre et dangereux.

DE GAULLE
De Gaulle a dit que la France était une nation en majorité blanche et chrétienne. Aujourd'hui, on le traiterait de raciste et de facho. N'importe quoi!

DROITE
Qu'attendent-ils pour faire une "union des droites" enfin puissante, qui remettrait la France sur les rails? Parce que séparément, ils n'arriveront à rien.

ÉCOLOGISTES
Les écologistes ne parlent jamais d'écologie, jamais de la destruction des forêts, jamais de la disparition quotidienne des espèces d'animaux, jamais de la nature dans son ensemble. Ils sont plus politiques que les politiques! Quel leurre!

ÉGALITARISME
Je me fiche de la richesse, mais j'aime ceux qui savent dépenser. Au nom de l'égalitarisme et autres foutaises démagogiques, on a tout nivelé par le bas..

EUROPE
Cette mainmise de Bruxelles et cette soumission aux normes européennes minent notre indépendance et font de nous des pions.

FÉMINISME
Le combat des féministes est ridicule et ne sert à rien. Les femmes ont toujours eu des places prépondérantes dans la vie, il leur suffit de le vouloir, d'avoir du caractère, d'être intelligentes et de bien savoir entortiller les mecs!

FRANCE
La France est foutue pour le moment, mais avec une reprise en main par un gouvernement autoritaire et avec des c…, elle peut renaître de ses cendres. Il faut trouver LA personne compétente.

GENRE
Maintenant, il y a tellement de genres… La frontière entre les sexes est de plus en plus floue, c'est très dommage et dangereux. Où est-ce qu'on va? Maintenant les bonnes femmes conduisent des poids lourds et les mecs boivent du thé en levant le petit doigt.

HÉROS
Où sont les héros au cinéma? Il n'y a plus que des barbus et des actrices aux cheveux gras, qui se font violer dans les coins et qui trouvent des excuses à leurs agresseurs.

IDENTITÉ
Je ne me suis pas battue contre l'Algérie française pour accepter une France algérienne. Je ne touche pas à la culture, à l'identité et aux coutumes des autres. Qu'on ne touche pas aux miennes.

INSTINCT
J'ai toujours suivi mon instinct, envers et contre tous.

ISLAM
Avant, j'aurais dit que je ne voulais pas vivre dans une France islamisée, aujourd'hui, je dis que je ne veux pas mourir dans une France islamisée.

LIBERTÉ
J'ai toujours placé ma liberté au-dessus de tout! Dans ce pays privé de liberté, je continue à être moi-même, libre de toute entrave et fière de mon chemin de vie.

> **"Au nom de l'égalitarisme et autres foutaises démagogiques, on a tout nivelé par le bas."**
> *Brigitte Bardot*

FGL PROD./COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP

“J’ai toujours placé ma liberté au-dessus de tout! Dans ce pays privé de liberté, je continue à être moi-même, libre de toute entrave.”

Brigitte Bardot

PAPE FRANÇOIS
Je ne peux pas le voir. Il fait un mal de chien à l’Église. Moi, j’adorais Jean-Paul II.

PAYS
J’ai été élevée dans l’honneur, le patriotisme, l’amour et le respect de mon pays. Quand je vois ce qu’il est devenu, je suis assez désespérée.

POLITIQUEMENT CORRECT
Le politiquement correct, je m’assois dessus.

RACINES CHRÉTIENNES
Bien sûr qu’il faut reconnaître les racines chrétiennes de la France et les inscrire dans la Constitution. Elles sont plus importantes que l’IVG!

STAR
Je ne me suis jamais considérée comme une star. Je suis comme les autres, j’ai souvent les mêmes réactions, les mêmes opinions, les mêmes chagrins.

TRENTE GLORIEUSES
Je garde un souvenir formidable de ces années de folie, des Trente Glorieuses; il y avait évidemment le cinéma mais aussi une façon de vivre tellement éloignée de celle de maintenant, plus libre et insouciante.

VACCIN
Je ne suis pas vaccinée et je soutiens ceux qui manifestent contre le passe sanitaire. On ne peut plus aller au café, prendre l’avion ou le train sans montrer son *Ausweis*, ce laissez-passer qu’on nous imposait pendant la guerre et que j’ai connu.

VIERGE MARIE
J’ai des rapports directs avec celle que j’appelle *« ma petite Vierge »*, sans passer par des intermédiaires. Je l’aime parce que c’est une femme et que le bon Dieu est débordé.

WOKISME
Le wokisme est une mode ridicule. Voilà encore une de ces nouveautés sorties du cerveau malade de nos contemporains, qui salissent tout ce qui est beau. ●

Brigitte Bardot en 1971.

Philippe Muray contre l'"homo festivus"

Romancier, essayiste, philosophe et pamphlétaire, cet esprit libre dénoncé comme "nouveau réactionnaire" (1945-2006) a tracé à travers son œuvre abondante et brillante le portrait acerbe de notre "meilleur des mondes".

Par Bruno de Cessole

Désaccord parfait: ce titre de l'un de ses livres, publié chez Gallimard, offre, de primesaut, une juste idée de l'œuvre iconoclaste et jubilatoire de Philippe Muray (1945-2006), l'interprète le plus lucide et le critique le plus radical de notre *« meilleur des mondes »* postmoderne. Mais aussi le rebelle le plus rétif aux mots d'ordre, aux incantations et aux excommunications de ce qu'il appelait l'*« empire du Bien »*. Durant trente ans, cet empêcheur de penser en rond, ce pourfendeur ricanant des jobardises, des lâchetés et de la crétinerie contemporaines, s'est institué le champion du principe de réalité contre les nuées idéalistes et progressistes, débusquant de livre en livre la logique folle de notre univers ubuesque. Exhumant et clouant au pilori les pulsions mortifères de ce monde d'après l'histoire, jardin *« édénique »* et virtuel édifié sur les ruines de l'ancien réel, et qu'il baptisa comiquement du nom de *« parc d'abstractions »*.

Dans sa jeunesse, Philippe Muray, né à Angers en 1945 d'une famille où la culture était une seconde nature, avait envisagé d'être peintre, mais y renonça au profit de la littérature. Après ses études, il ensei-

Philippe Muray en 1997.

LOUIS MONIER/BRIDGEMAN IMAGES

gna quelque temps la littérature à l'université de Stanford, en Californie, ce qui lui permit d'observer *in situ* le dévergondage intellectuel et les délires conceptuels qui devaient, peu après, faire une si belle carrière en Europe. De retour en France, il ne se voulut qu'écrivain, mais sans rien abdiquer de son indépendance et de sa faculté critique, ce qui excluait, à ses yeux, de travailler dans la presse et l'édition, milieux où les compromissions, la complaisance, l'hypocrisie et le ressentiment sont par trop répandus.

Conscient que la littérature ne saurait assurer le rôti de veau hebdomadaire, il choisit d'écrire, sous pseudonyme, des romans policiers populaires, dont il se vendit quelques millions d'exemplaires, de sorte que presque tout Français a dû lire, un jour, Muray sans le savoir. Ainsi l'écrivain préserva-t-il sa liberté et sa faculté de jugement.

Si peu conformiste fut-il, Muray ne put échapper complètement, toutefois, à cet esprit du temps qu'il devait, par la suite, si fort tourner en dérision : il céda donc, brièvement, à l'appel des sirènes de l'avant-garde et collabora à *Tel quel*, tandis qu'il s'inscrivait dans la mouvance de l'ondoyant Philippe Sollers. Il se laissa ensuite séduire par les promesses et les flatteries de Bernard-Henri Lévy et de Grasset, chez qui il publia l'admirable *Gloire de Rubens* et son roman *Postérité*, et qu'il quitta dès qu'il eut compris que l'on cherchait moins à promouvoir ses livres qu'à mettre sous le boisseau un talent qui faisait de l'ombre. C'est aux Belles Lettres puis chez Gallimard que ses livres trouvèrent à l'avenir le soutien et la compréhension qu'il souhaitait.

"Un style copieux, ardent et drôle à la Céline"

L'écrivain se révèle vraiment avec *Le XIXe siècle à travers les âges* (1984). Ce gros pavé dans la mare (684 pages) met en lumière les accointances désastreuses entre l'occultisme et le socialisme et la postérité née de ces noces improbables. L'intelligentsia de gauche, qui pensait que Muray était de la famille, commença de déchanter. *« L'ouvrage reprend en somme le vieux thème du* "stupide XIXe siècle" *déjà posé par Léon Daudet, mais sans véritable prétention historique »*, jugera ainsi le grand historien de la République Maurice Agulhon, reconnaissant cependant à ce *« pamphlet haineux* [...] *un style copieux, ardent et drôle, à la Céline, parfois »*.

Démasquer l'imposture généralisée que couvre l'*« empire du Bien »* et la déréalisation du monde, tel est le travail d'Hercule auquel Philippe Muray s'attellera, à travers une œuvre protéiforme, publiée principalement aux Belles Lettres : l'essai (*L'Empire du Bien*, les quatre volumes d'*Exorcismes spirituels*, les deux volumes d'*Après l'Histoire*, *Désaccord parfait*), le pamphlet (*Chers djihadistes*), la poésie satirique (*Minimum respect*) et le roman (*Postérité* ; *On ferme*).

Ses essais, Muray les testait d'abord à travers la publication dans des revues, de *l'Atelier du roman* à *La Revue des deux mondes*, et dans des journaux assez libres pour accueillir ce trublion, comme *L'Idiot international* de Jean-Edern Hallier *(lire page 30)*.

"Faire rire de cet univers lamentable, entre carnavalisation enragée et criminalisation hargneuse, est la seule manière d'être réaliste."

Philippe Muray

L'ambition de l'écrivain était de tracer le portrait le plus juste (mais aussi le plus burlesque) du monde et de la société catastrophiques qu'il voyait s'élever sur les ruines de l'ancienne civilisation européenne et de ses valeurs. À cette fin, il se voulut l'anthropologue, le sociologue et le phénoménologue de ce nouveau monde et de ses comportements de société. Proche ➤

OLIVIER LANRIVAIN/PRESSE OCEAN/MAXPPP

Le carnaval de Nantes en 2022, exemple de l'"homo festivus" dénoncé par Muray.

en cela de Jean Baudrillard, le philosophe inclassable qu'il appréciait, mais sans les contraintes de l'œuvre universitaire, avec, à rebours, une inconcevable liberté de ton et une verve polémiste qui n'épargnait rien ni personne.

Tourner en ridicule le monde moderne

Des années durant, enfermé dans son appartement parisien de la rive gauche, il se livra, comme Flaubert pour le *Dictionnaire des idées reçues* et *Bouvard et Pécuchet*, à une recension minutieuse des aberrations, des stupidités et des nouveaux dogmes d'un monde qui entendait bannir la négativité et promouvoir une vision angélique et vertueuse du réel. Depuis *Le XIXe siècle à travers les âges*, l'écrivain s'est évertué à déchiffrer les structures et les "valeurs" de cette société posthistorique, dont l'avenir est *« de ne plus pouvoir rien engendrer que des opposants ou des muets »*.

Ses signes distinctifs? L'identification forcenée du monde au Bien, la fin de l'Histoire comme catastrophe déjà advenue, la festivisation généralisée, la loi comme bras armé de la morale, l'acharnement judiciariste comme compensation rageuse au désastre des existences particulières, la négation de la différence sexuelle, la chasse aux délits d'opinion, l'inversion de toutes les anciennes valeurs. Le moderne, diagnostique Muray, a triomphé de la tradition. L'affrontement n'est plus entre conservateurs et progressistes mais entre les diverses factions prétendant incarner le changement, entre les diverses formes hégémoniques de la destruction.

Que peut faire l'énergumène qui ne se résigne pas à cet avènement de l'imposture, qui ne saute pas de joie devant les prétendues "avancées sociétales", et qui ne salue pas un progrès de la démocratie dans le nivellement de tous et de tout par le bas? Tourner en ridicule ce monde que l'on ne cesse de nous présenter comme le *nec plus ultra* du désirable: *« Faire rire de cet univers lamentable, dont le chaos s'équilibre entre carnavalisation enragée et criminalisation hargneuse, entre festivisation et persécution, est la seule manière, aujourd'hui, d'être rigoureusement réaliste »*.

Cette utilisation du rire comme ultime défense contre l'immanence du pire lui vaudra évidemment d'être stigmatisé comme *« nouveau réactionnaire »* par les thuriféraires de l'empire du Bien. Mais si être "réac", c'est refuser la vandalisation de notre civilisation et l'amnésie collective, *« rien ne me paraît plus honorable »* rétorquait l'écrivain, d'abord et avant tout esprit libre.

Au cœur d'une époque profondément nihiliste mais qui pratique le déni de réalité, au sein d'une société qui s'abandonne au principe de plaisir comme l'animal à ses instincts, Muray demeure, selon la formule de Balzac, le représentant le plus talentueux de *« cette opposition qui s'appelle la vie »*. Et l'un des premiers résistants à ce désastre général contre lequel son œuvre s'est efforcée de dresser un pérenne rempart. ●

"Si être réac, c'est refuser la vandalisation de notre civilisation, rien ne me paraît plus honorable."

Philippe Muray

"Je retourne ma veste..."

La chanson "L'Opportuniste", écrite en 1969, en pleine période post-Mai 68, par Claude Lanzmann, Anne Segalen et Jacques Dutronc, dont ce fut l'un des plus grands succès, est une ode au non-engagement. "Moi je ne fais qu'un seul geste, je retourne ma veste, toujours du bon côté..." Autodérision et je-m'en-foutisme : la patte Dutronc.

Je suis pour le communisme
Je suis pour le socialisme
Et pour le capitalisme
Parce que je suis opportuniste

Il y en a qui contestent
Qui revendiquent et qui protestent
Moi je ne fais qu'un seul geste
Je retourne ma veste, je retourne ma veste
Toujours du bon côté

Je n'ai pas peur des profiteurs
Ni même des agitateurs
J'fais confiance aux électeurs
Et j'en profite pour faire mon beurre

Il y en a qui contestent
Qui revendiquent et qui protestent
Moi je ne fais qu'un seul geste
Je retourne ma veste, je retourne ma veste
Toujours du bon côté

Je suis de tous les partis
Je suis de toutes les parties
Je suis de toutes les coteries
Je suis le roi des convertis

Il y en a qui contestent
Qui revendiquent et qui protestent
Moi je ne fais qu'un seul geste
Je retourne ma veste, je retourne ma veste
Toujours du bon côté

Je crie vive la révolution
Je crie vive les institutions
Je crie vive les manifestations
Je crie vive la collaboration

Non, jamais je ne conteste
Ni revendique ni ne proteste
Je ne sais faire qu'un seul geste
Celui de retourner ma veste, de retourner ma veste
Toujours du bon côté

Je l'ai tellement retournée
Qu'elle craque de tous côtés
À la prochaine révolution
Je retourne mon pantalon...

DALMAS/SIPA

Jacques Dutronc en 1967.

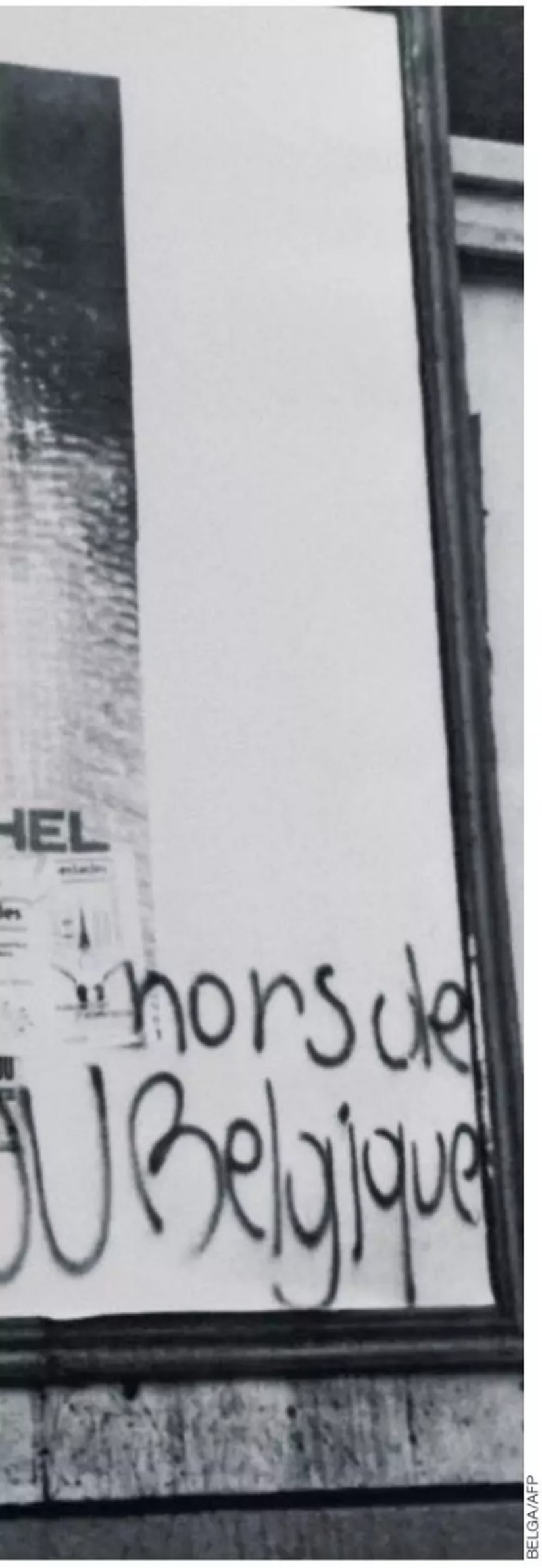
Michel Sardou, un ronchon au pilori

À la fois chanteur populaire et artiste engagé, l'homme aux 100 millions de disques vendus, bien plus complexe qu'on ne le croit, n'a jamais cessé, en réalité, de se situer là où on ne l'attendait pas. Portrait d'un esprit libre animé, avant tout, par le goût de la provocation.

Par Alfred Lévy

Des étiquettes. Encore et toujours des étiquettes : les bien-pensants ne cessent d'en coller sur le dos de Michel Sardou, qui l'a large. C'est tellement plus rassurant. Ainsi de la chanteuse Juliette Armanet balançant en 2023 que *Les Lacs du Connemara* (1981) est une chanson *« qui* [la] *dégoûte »* pour son *« côté scout, sectaire »*, dont *« la musique est immonde »*. Une chanson *« de droite »*, dénonce-t-elle. L'insulte suprême.

Plus subtil, l'avatar imaginé par Groland (sur Canal+) baptisé Michel Sardouille pastiche deux immenses tubes, en 2022, singeant son discours



BELGA/AFP

En 1977, Sardou sera la cible de violentes manifestations en France et en Belgique.

réac : *Être une femme* (« *J'ai imaginé tout perplexe/ Je savais plus quel était mon sexe/ Déconstruit comme un transsexuel / Je suis iel* ») et *En chantant* (« *Ton steak haché au soja / Tu sais où tu peux t'le mettre/ En chantant / Et ta tarte au quinoa / Tu peux la ranger avec / En chantant / J'fais griller ma côte de bœuf / En pelotant le cul d'une meuf / En chantant* »). On pourrait aussi mentionner les très incorrects (mais hilarants) Sardouzes avec leurs parodies punks, paradoxalement sans doute les plus respectueuses du chanteur.

Au cœur d'un show-business penchant lourdement à gauche, Sardou possède le tort de s'affirmer comme un artiste de l'autre bord. Dans *Paris Match*, en janvier 1987, il déclare, comme un fulgurant résumé de sa vision du monde : « *J'ai la tentation de me croire responsable de mon existence. Quand j'affirme que je suis de droite, c'est que cela représente pour moi une sorte d'éclatement flamboyant de soi. C'est la poursuite forcenée d'un destin individuel. Et moi, je crois que ce désir-là est un désir de droite.* »

Dès le début, Sardou montre qu'il se moque comme d'une guigne de la réception de ses chansons : en 1967, alors que de Gaulle décide de se retirer du commandement intégré de l'Otan, il sort *Les Ricains*, sur fond de country. Résultat : le pouvoir l'abhorre et le bannit des ondes, tandis que les communistes le traitent de « *fasciste* ». Provocateur, il fait un salut nazi en concert, lorsqu'il conclut : « *Si les Ricains n'étaient pas là / Vous seriez tous en Germanie / À parler de je ne sais quoi / À saluer je ne sais qui.* »

"Plein de serviteurs noirs / et quatre filles dans mon lit"

Dans la France de la fin des années 1960, c'est une bombe. Et si cela déplaît, tant mieux ! Il remet le couvert deux ans plus tard avec *Monsieur le Président de France*, où il imagine qu'un natif du Michigan dont le père est tombé à Avranches en 1944 s'adresse directement au Général : « *Dites à ceux qui ont oublié / À ceux qui brûlent mon drapeau / Qu'en souvenir de ces années / Ce sont les derniers des salauds.* » Le message à une partie de la jeunesse française est clair. Et ce n'est pas fini : son engagement culmine avec *Je suis pour* (1976). Écrite en réaction au meurtre du petit Philippe Bertrand (7 ans) par Patrick Henry, il s'agit d'une déclaration en faveur de la peine de mort pour les tueurs d'enfants, excluant tout pardon possible : « *Tu as tué l'enfant d'un amour / Je veux ta mort / Je suis pour.* » Ses concerts sont alors perturbés. Les « *comités anti-Sardou* » veulent l'empêcher de se produire sur scène. Les menaces pleuvent. En plus d'être à nouveau traité de « *facho* », c'est aussi un « *raciste* », puisque *Le Temps des colonies* figure sur le même album : vu par certains comme une apologie du colonialisme, le titre a été mal com- ➤

"Être de droite représente pour moi une sorte d'éclatement flamboyant de soi."

Michel Sardou

Michel Sardou (à gauche) marié par son ami Nicolas Sarkozy à la mairie de Neuilly en 1999.

ASLAN/NIVIERE/SIPA

pris. Pétri d'une ironie mordante à la Michel Audiard *(lire page 44)* — *« Autrefois à Colomb-Béchar / J'avais plein de serviteurs noirs / Et quatre filles dans mon lit »* —, il s'agit du portrait *« d'un vieux colon confit dans sa nostalgie réac »*, comme le résume Bertrand Tessier dans *Michel Sardou, « Je suis un homme libre »* (L'Archipel, 2020).

"Libre de faire l'amour et d'aller à la messe"

Sur le même 33 tours figure aussi *Le "France"*, sublime chant d'adieu à la puissance d'un pays à travers le paquebot qui porte son nom (*« J'étais la France qu'est-ce qu'il en reste / Un corps mort pour des cormorans »*), qui lui vaudra le soutien enthousiaste de la… CGT *(lire encadré ci-dessous)*.

Cet amour charnel pour la France, celle des *Bals populaires* (1970), demeurera une des constantes de la carrière de Sardou. Notre homme, qui saisit l'air du temps comme personne, le cristallisant dans des rengaines intemporelles, ne sera plus jamais aussi politique que dans ces années 1970, même si *Vladimir Ilitch* (1983) est un violent pamphlet anticommuniste et que *Les Deux Écoles* s'inscrit dans le combat pour l'école libre, en 1984 : *« Cette sacrée République qui dit oui, qui dit non / Fille aînée de l'Église et de la Convention / Elle serait bien heureuse que ses maîtres la laissent / Libre de faire*

AU PATRON DE LA CGT : "TU SAIS QUE TU EMBRASSES UN NAZI, CAMARADE ?"

En concert à Saint-Nazaire, en 1975, où a été construit le paquebot *France* auquel il rend hommage dans sa célèbre chanson dénonçant son abandon, Sardou est attendu par un comité d'accueil de la CGT mené par son secrétaire général d'alors, l'ultra-communiste Georges Séguy. Récit du chanteur dans son autobiographie *Et qu'on n'en parle plus* (XO Éditions, 2009):

***« Il me prit dans ses bras et me serra à m'en faire ouvrir une carie. Je ne pus résister à lui glisser très doucement à l'oreille:* "Tu sais que tu embrasses un nazi, camarade?" *Depuis le temps qu'ils me traitaient tous de réac fascisant, j'avais bien droit à ma petite revanche! En m'embrassant encore, il me répondit tout aussi discrètement:* "Ne dis donc pas de conneries." » A. L.**

“Un anar individualiste, donc de droite, qui se moque des conventions et des institutions.”

Florent Barraco sur le chanteur dans Michel Sardou, vérités et légendes.

l’amour et d’aller à la messe. » Le chanteur prend même part à la manifestation du 24 juin 1984 rassemblant près de deux millions de personnes contre la loi Savary qui visait la disparition de l’école libre. Offensif, il poursuivra à explorer la question scolaire en brocardant le bac G (1992) : « *Vous passiez un bac G, un bac à bon marché / Dans un lycée poubelle, l’ouverture habituelle / Des horizons bouchés.* »

Si la question de savoir si Michel Sardou est homophobe après l’excellent et potache *Rire du sergent* (1971) ou les « *nuées de pédales* » sortant de Carnegie Hall (*Chanteur de jazz*, 1985) est vite réglée avec *Le Privilège* (1990), chanson délicate et sensible sur les difficultés d’un coming-out — « *Est-ce une maladie ordinaire/ Un garçon qui aime un garçon?* » —, celle des relations avec les femmes est plus épineuse. Depuis *Je vais t’aimer* (1976) se déployant sur des sonorités inspirées du *Concerto d’Aranjuez* de Joaquín Rodrigo, la cause est entendue : Sardou est un horrible phallocrate ! Le texte est certes un brin grandiloquent, mais touche au sublime : « *À faire pâlir tous les marquis de Sade / À faire rougir les putains de la rade / À faire crier grâce à tous les échos / À faire trembler les murs de Jéricho / Je vais t’aimer.* » L’affaire est résumée par Louis-Jean Calvet et Jean-Claude Klein dans l’hallucinant *Faut-il brûler Sardou?* (Savelli, 1978) : « *La femme est ici conforme aux images d’Épinal d’une société méditerranéenne* », elle est « *épouse, mère ou putain.* ».

Contre l’ordre établi… quel qu’il soit !

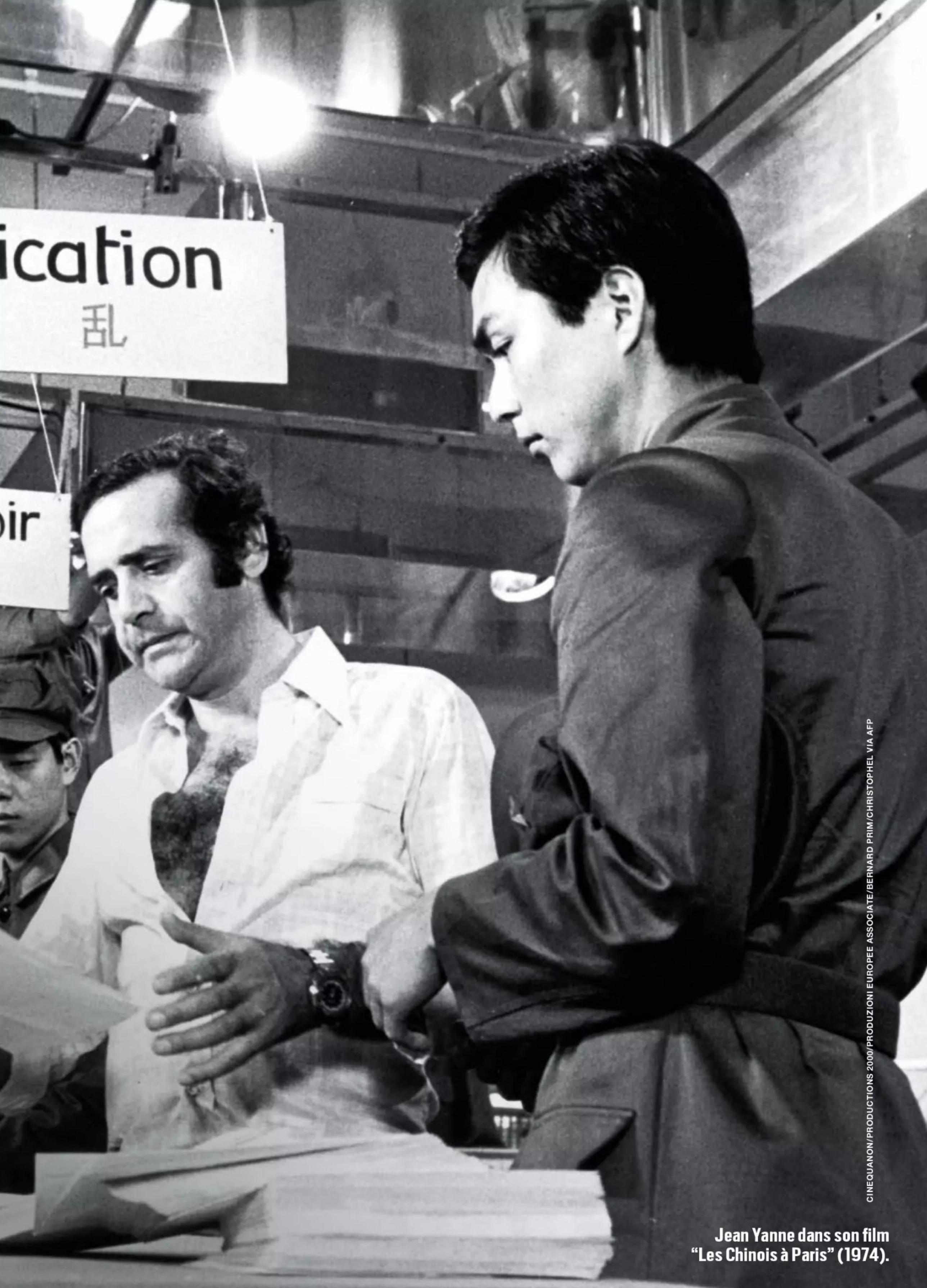
Les féministes continuent à s’arracher les cheveux avec *Être une femme* (1981, actualisée en 2010) — on ne comprend pas trop pourquoi — et *Une femme ma fille* (1985) — on le comprend mieux. Inspiré du célèbre poème de Rudyard Kipling, son texte ne laisse en effet pas place à la confusion : « *Si tu sais te servir de ta beauté, ma belle / Et pour lui faire plaisir t’encombrer de dentelles / Si le goût de tes nuits a celui des baisers / Si tu n’écoutes pas la voix des mal-aimées / Qui voudraient à tout prix te citer comme témoin / Au procès du tyran qui caresse ta main* […] */ Si tu fais tout cela / Comme les milliards de femmes qui l’ont fait avant toi / Et si dans son bonheur, tu vois le tien qui brille / Ce jour-là tu seras une femme, ma fille, ma fille.* »

Macho, Sardou ? Éperdument amoureux des femmes surtout, et adepte d’une galanterie à la française que défend Alain Finkielkraut, et qu’on peut voir comme un tribut à la féminité. Alors, bien évidemment les rodomontades des néoféministes l’irritent. En 2024, au cours de sa dernière tournée (mais est-on bien sûr ce que ç’ait été l’ultime ?), il dédie symboliquement *Je vais t’aimer* à une personnalité politique bien connue : « *Cette chanson, je l’espère, va peut-être déstructurer un peu plus, si c’était possible, une charmante femme, délicieuse, tendre, intelligente, chiante : Madame Sandrine Rousseau* », dit-il. Et d’enfoncer le clou à La Défense Arena, en mars 2024 : « *Je vais vous chanter une chanson qu’on ne pourrait plus écrire aujourd’hui.* […] *J’en ai bien profité mais pour les jeunes de maintenant, ça ne va pas être de la tarte.* […] *Un jeune homme qui pose sa main sans son consentement sur la main d’une femme, c’est garde à vue direct. S’il a l’audace de vouloir poser sa main ailleurs, là, c’est Fleury-Mérogis.* »

En véritable anar de droite — il n’a appelé qu’une fois à voter, pour Sarkozy, en 1997, affirmant ensuite avoir été « *couillonné* » —, Sardou n’aime rien tant, en réalité, que de brouiller les pistes en ne cessant de se moquer de l’ordre établi, quel qu’il soit. Souvenons-nous du *Curé* (1973) fustigeant le célibat des prêtres, de *J’accuse* (1976), ballade ultra-écologiste avant la lettre, ou encore des *Villes de solitude* (1973), « *chanson quasiment gauchiste qui aurait pu trouver une bonne place dans l’opéra rock* Starmania, *hurlée par Daniel Balavoine* », comme la décrit Florent Barraco dans *Michel Sardou, vérités et légendes* (Perrin, 2023). Dépeint, dans le même ouvrage, comme un « *“anar” individualiste, donc de droite, qui se moque des conventions et des institutions* », c’est peut-être dans *Les Moutons*, une chanson oubliée (et oubliable) de 1967 que la conception de l’existence de celui qui aime plus que tout danser hors la ronde est explicitée avec le plus de limpidité : « *J’aime bien les moutons ce que je n’aime pas / C’est de marcher au pas/ Comme un petit soldat et d’aller où ils vont / Non, non, non / J’aime bien les moutons / C’est gentil c’est tout blanc/ C’est très obéissant / Ce qui est moins marrant / Les moutons, on les tond.* » ●

Les trublions

Bretteurs ou poètes, mais d'abord provocateurs. Jean Yanne, le ronchon, Brassens, l'anar enraciné, Léon Daudet et ses phrases qui tuent, mais aussi Léautaud indocile, Carmet le bon vivant...



CINEQUANON/PRODUCTIONS 2000/PRODUZIONI EUROPEE ASSOCIATE/BERNARD PRIM/CHRISTOPHEL VIA AFP

Jean Yanne dans son film “Les Chinois à Paris” (1974).

Georges Brassens
en 1952.

Brassens, poétiquement incorrect

Disparu il y a plus de quarante ans, le chanteur-poète (1921-1981), qui se revendiquait anarchiste, était d'abord un anarchiste de droite. Affichant souvent dans ses chansons, et dans la vie, des idées aux antipodes de la bien-pensance. Dont certaines lui vaudraient aujourd'hui d'être traité de "réac". Voire plus...

Par Arnaud Folch

À Bernard Pivot qui l'interrogeait, en 1975, sur les *« ennuis »* que lui avait valus sa chanson *Les Deux Oncles*, plaçant dans la même affection son oncle résistant (Martin) et son oncle collabo (Gaston), Georges Brassens répondit qu'il avait *« eu pas mal de lettres d'engueulade »*. Pour autant, ajoutait-il, *« je n'ai jamais eu d'ennuis pour mes chansons »*. Autres temps, autres mœurs. C'est en effet au pilori que finirait aujourd'hui l'auteur de ce texte écrit en 1964, osant comparer *« épurations »* et *« collaborations »*. Jusqu'à fleurir, en conclusion, *« deux myosotis »* dans son jardin: *« Un p'tit* forget me not *pour mon oncle Martin, / Un p'tit* vergiss mein nicht *pour mon oncle Gaston »*... Pacifisme et antimilitarisme? Sans doute: *« Le jour du Quatorze-Juillet, / Je reste dans mon lit douillet ; / La musique qui marche au pas, / Cela ne me regarde pas »*, revendique-t-il dans *La Mauvaise Réputation*. Mais l'explication ne suffit pas. S'il refusa de s'excuser pour *Les Deux Oncles*, Brassens tiendra en effet à le faire, en 1978, auprès des anciens combattants qu'il avait choqués par la légèreté de *La Guerre de 14-18* (*« Moi, mon colon, celle que j'préfère, / C'est la guerre de Quatorze-dix-huit »*). Surtout, sur le même disque que *Les Deux Oncles* figure une autre chanson polémique, qu'il serait impensable, là encore, de lancer aujourd'hui: *La Tondue*, dénonçant les épurateurs de 1944. Brassens y raconte avoir été témoin d'une scène où *« les braves sans-culottes et les bonnets phrygiens »* s'en prennent à une *« belle qui coupait avec le roi de Prusse »*, livrant *« sa crinière à un tondeur de chiens »*. À l'issue de cette tonte, le chanteur ramasse l'une des mèches, qu'il place *« comme une fleur »* à sa *« boutonnière »* – mieux qu'une Légion d'honneur, revendique-t-il, sa *« rosette »* à lui!

> **"À l'heure de Pétain, à l'heure de Laval, / [...] À qui fera-t-on croire que le bon populo, / Quand il chante quand même, est un parfait salaud?"**
>
> *Georges Brassens*, Honte à qui ne peut chanter

Dans la "vraie vie", Brassens n'a pas été plus résistant. Vivant à Sète, en zone libre, où il est né le 22 octobre 1921, il décide,

PHOTO12 /L'ILLUSTRATION

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA RAPHO

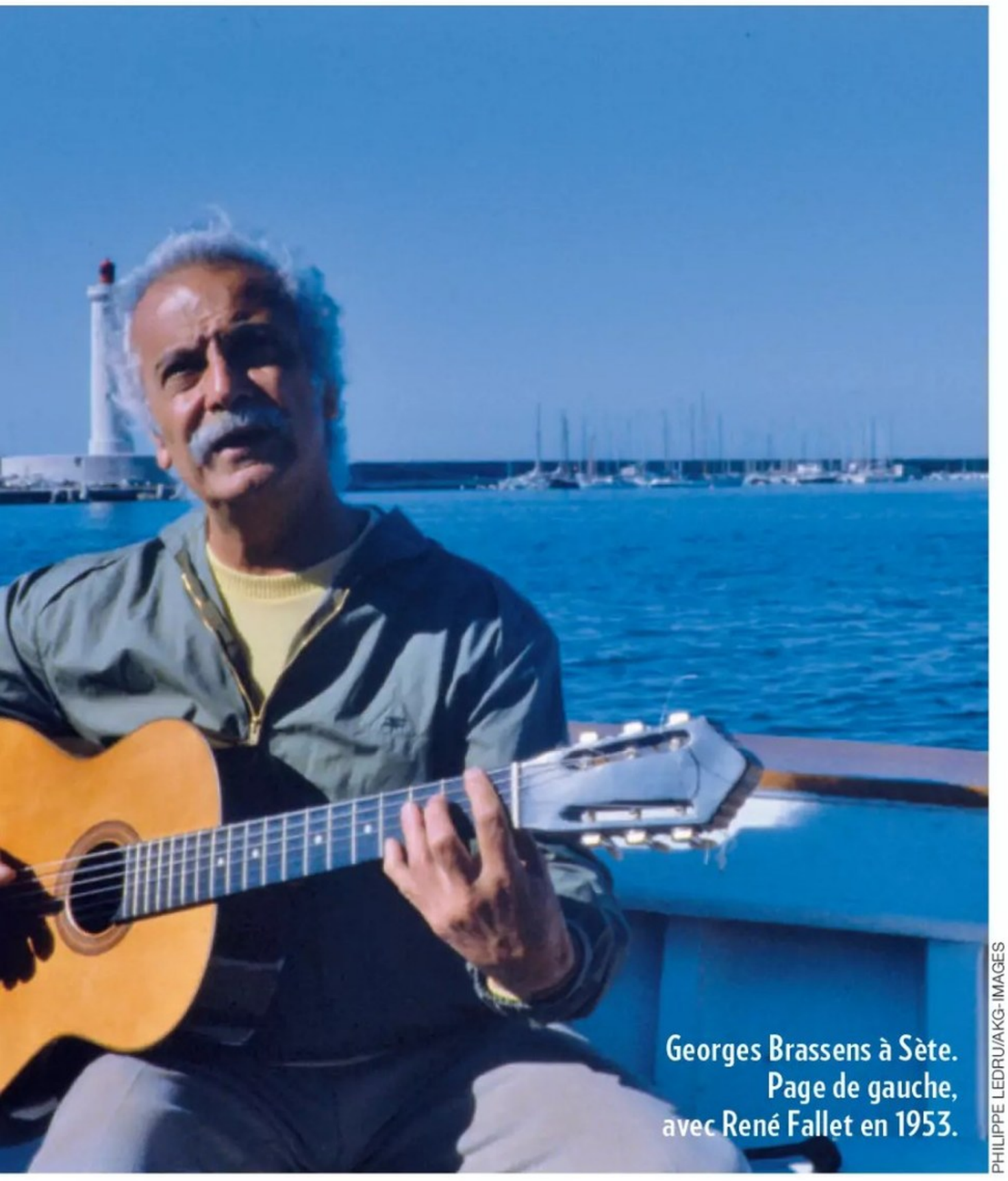
en 1940, de monter à Paris – occupé. Plus tard convoqué par le STO, il ne tente pas de fuir. Le 8 mars 1943, il prend le train gare de l'Est. Direction : le campement de Basdorf, dans la banlieue de Berlin, où il sera ouvrier à l'usine BMW. Que ce soit à Paris ou en Allemagne, où il restera un an (finissant par se réfugier chez son amie "la Jeanne", à l'issue d'une permission), Brassens n'a qu'une obsession : écrire des chansons, toutes déposées à la Sacem (c'est parce que personne n'en veut qu'il finira par les interpréter lui-même). Uniquement des chansons légères : *C'est un petit béguin*, *À la soirée dansante*, *Reine de bal*… Loin de se renier, il revendiquera son attitude, des années plus tard, dans *Honte à qui peut chanter* (non mis en musique) : *« À l'heure de Pétain, à l'heure de Laval,/* […] *À qui fera-t-on croire que le bon populo, / Quand il chante quand même, est un parfait salaud ? »*

Loin encore des idées reçues, Brassens se tiendra à l'écart de Mai 68. Plus tard, à la question : *« Qu'avez-vous fait durant ces événements ? »*, il répondra : *« Des coliques néphrétiques. »* Insolence, mais aussi indifférence aux événements. Y compris à ceux qui, de tout temps, ont rebuté ou enthousiasmé la gauche. En 1961, il effectue une tournée triomphale en Algérie, alors en pleine guerre. En 1981, année de sa mort, il n'appelle pas, malgré les sollicitations, à voter pour François Mitterrand. Jamais il ne le fera pour quiconque. Et pour cause : l'homme n'a jamais déposé un seul bulletin dans l'urne !

Anti-police, Brassens le fut assurément, mais, là encore, les choses ne furent pas aussi simples qu'on le croit. Dans *Hécatombe*, le chanteur s'enthousiasme certes du spectacle des *« mégères gendarmicides »* s'en prenant aux forces de l'ordre : *« Moi j'bichais car je les adore sous la forme de macchabées. »* Pourfend un *« chien de commissaire »* (rimant avec : *« Quelle misère ! »*) dans *La Rose, la Bouteille et la Poignée de main*… Mais, les années venant, Brassens confiait avoir évolué. Dans *L'Épave*, racontant l'histoire d'un ivrogne sauvé par un policier, il assure avoir changé au point de ne plus pouvoir crier

"Si l'Éternel existe, en fin de compte, il voit / Qu'je m'conduis guèr' plus mal que si j'avais la foi"

Georges Brassens, Le Mécréant



Georges Brassens à Sète. Page de gauche, avec René Fallet en 1953.

PHILIPPE LEDRU/AKG-IMAGES

« *Mort aux vaches!* ». Anti-institution policière, car symbole de l'ordre et de la répression, oui; anti-policier, parce que s'agissant d'hommes, non.

"Qu'il te conduise à travers ciel Au Père éternel..."

Encore plus complexe est sa relation avec l'Église et la religion. Plusieurs de ses chansons les prendront dans le viseur: *Misogynie à part*, où il brocarde « *la p'tite enfant d'Marie que* [lui] *a soufflée l'évêque* »; *Le Mécréant*, où il déclame: « *J'voudrais avoir la foi, la foi d'mon charbonnier / Qui est heureux comme un pape et con comme un panier.* » Mais l'homme est loin d'être l'« *anticlérical fanatique, gros mangeur d'ecclésiastiques* », qu'il dépeint dans *La Messe au pendu*. Ses textes, reconnaîtra-t-il, sont en réalité « *plus inspirés de spiritualité que d'anticléricalisme* ». Peut-être l'influence de sa mère dévote, Elvira, d'origine italienne, de ses années de catéchisme, ou encore de la très croyante femme (estonienne) de sa vie, Joha (dite "Püpchen"), enterrée à ses côtés.

Une certitude: la place manque pour citer ici toutes les strophes témoignant de l'attachement de Brassens à la foi – si ce n'est la sienne, au moins celle des autres. Du *Testament*, où il invoque « *Dieu qui partout* [le] *suit* », à *Chanson pour l'Auvergnat*, dont il réclame qu'il soit conduit « *à travers ciel / au Père éternel* », en passant par *Supplique pour être enterré à la plage de Sète*, où il projette « *l'ombre de* [sa] *croix* » sur son caveau de sable, jusqu'à, évidemment, *La Prière*, écrite par Francis Jammes, aux couplets tous ponctués de « *Je vous salue Marie* ». Sans oublier *Tempête dans un bénitier*, où il s'insurge contre la disparition de... la messe en latin: « *Sans le latin, sans le latin / la messe nous emmerde...* » Et de se résumer dans *Le Mécréant*: « *Si l'Éternel existe, en fin de compte, il voit / Qu'je m'conduis guèr' plus mal que si j'avais la foi.* » Une foi humaniste du pardon (pour ceux qui ne comprennent pas celui de ➤

PAS TRÈS "GAY-FRIENDLY"...

Chez Brassens, les homosexuels sont souvent objets de railleries. Pas question, dans *Les Copains d'abord*, de confondre copains et "petits copains": *« C'étaient pas des amis de luxe/Des petits Castor et Pollux, / Des gens de Sodome et Gomorrhe. »* Pas question non plus, dans *Trompettes de la renommée*, de céder lui-même à la "tentation": *« Sonneraient-elles plus fort, ces divines trompettes, / Si, comme tout un chacun, j'étais un peu tapette, / Si je me déhanchais comme une demoiselle / Et prenais tout à coup des allures de gazelle ? / Mais je ne sache pas qu'ça profite à ces drôles/ De jouer le jeu d'l'amour en inversant les rôles. »* Le *« crime pédérastique »*, plus tard cité dans le même texte, sera en revanche l'apanage du... gorille, héros de sa célèbre chanson, qui choisit de violer un juge plutôt qu'une femme centenaire — confirmant ainsi qu'*« il ne brille ni par le goût ni par l'esprit »*. Confronté au même choix, et à l'inverse du grand singe, lui-même, précise-t-il dans la chanson, aurait *« choisi la vieille comme aurait fait n'importe qui »*. A. F.

DALMAS/BARRIER/SIPA

Brassens devant le cimetière de Sète.

son père après un vol dans *Les Quatre Bacheliers*, *« l'Évangile, c'est de l'hébreu »*). Une foi de la bonté (l'auberge de Jeanne, si ouverte à tous qu'*« on pourrait l'appeler l'auberge du bon Dieu, / S'il n'en existait déjà une »*).

"Sitôt qu'on est plus de quatre on est une bande de cons"

Toute sa vie ou presque, pourtant, Brassens s'est revendiqué "anarchiste". *« Mort aux vaches, mort aux lois, vive l'anarchie! »*, provoque-t-il, de sa *« mansarde »*, dans *Hécatombe*. En 1946, il rejoint même la Fédération anarchiste, pour laquelle il rédige une dizaine d'articles. Les députés y sont traités d'*« immondices »* et de *« matières excrémentielles »*. Entre autres. Mais cet engagement sera de courte durée: moins d'un an. Par la suite, plus *« aucun Ravachol ne sommeille chez Georges »*, explique son biographe Jean-Claude Lamy dans *Chez Brassens, légende d'un poète éternel* (Le Rocher, 2015).

N'ayant plus *« la prétention de changer le monde »*, Brassens se réfugie alors dans un anarchisme non révolutionnaire. Voire contre-révolutionnaire. Sans illusions sur les hommes ni sur un avenir utopique. À quoi sert de prendre la Bastille si c'est pour en voir *« bâtir une autre à la fin de la fête »*? interroge-t-il dans *Le Cauchemar* (jamais chanté). Le voilà individualiste. Forcené. Selon lui, désormais, toute action de groupe est vouée à l'échec: *« Sitôt qu'on est plus de quatre, on est une bande de cons »* (*Le Pluriel*). Arrive 1972. Brassens publie son ode au non-engagement: *Mourir pour des idées* (*« d'accord, mais de mort lente »*). Tollé. Le PC s'insurge *« au nom des* "morts expéditives" *dans la Résistance »*. Qu'importe, persiste-t-il dans *Le Roi*, que soient *« renversés » « le vieux Franco »*, *« Marianne »* ou *« la couronne d'Angleterre »*, tous placés sur un pied d'égalité, dès lors qu'*« il y a peu de chances qu'on / Détrône le roi des cons »*. La connerie: seul tyran à abattre!

> **"Sitôt que je perds contenance / Au temps qui court, / Lors, j'appelle les souvenances / À mon secours"**
>
> *Georges Brassens*

La gauche se rassurera en arguant que Brassens, au moins, n'était pas patriote, ni surtout nationaliste. Vrai. Pour autant, difficile d'être plus enraciné que lui. Sa *Ballade des gens qui sont nés quelque part*, violente diatribe contre *« la race des chauvins, des porteurs de cocardes »*,

n'est pas tout. Lui-même le confiera, plus tard, à Bertrand Dicale, auteur de *Brassens?* (Flammarion, 2011): *« L'idéal serait de n'être né nulle part parce que, finalement, les gens sont partout à peu près pareils. Mais Sète me plaît. J'aime ce pays parce que c'est le pays de mes parents, le pays de mon enfance… »* Trois fois le mot "pays" dans la même phrase… Enraciné dans sa terre, le chanteur l'est aussi, et surtout, dans la culture française. Nourri des "grands anciens" de la littérature et de la poésie, *« son langage poétique* [est lui-même] *d'ancienne lignée »*, dit de lui Pierre Seghers dans son *Livre d'or de la poésie française* (Marabout, 1976).

"Un langage poétique d'ancienne lignée"

Ses chansons, déclare-t-il, *« mûrissent parfois des années »* avant d'atteindre leur point de perfection. Loin, si loin, des rapidités et des facilités d'aujourd'hui. Et de ses pédanteries… Recevant, en 1967, le Grand Prix de poésie de l'Académie française, il confie, modeste, à Marcel Pagnol: *« Je ne pense pas être un poète. Un poète, ça vole quand même un peu plus haut que moi. »*

Les poètes, les plus grands, il leur rend hommage en empruntant leurs mots pour les mettre en musique. Le plus "emprunté": Paul Fort (sept poèmes, dont *Le Petit Cheval* et *Si le bon Dieu l'avait voulu*). Celui-ci, à qui le liera une profonde affection, est une référence dérangeante, une de plus, pour la bien-pensance. Aujourd'hui oublié, Fort, ouvertement pétainiste, avait été placé (avant d'en être retiré) sur la première "liste noire" des écrivains à la Libération. Parmi les intimes de Brassens figurait aussi celui qui fut sans doute son meilleur ami, René Fallet *(lire page 86)*, l'auteur de *La Soupe aux choux* (Denoël, 1980), ex-vichyssois et provocateur impénitent, capable de répondre, pour rire, au questionnaire de Proust sur son "occupation préférée"… *« l'occupation allemande »*. Ou encore le chanteur Pierre Dudan, lâché par la profession pour son engagement pro-Algérie française, qu'il ne cessera, même au faîte de sa gloire, de continuer à soutenir et promouvoir.

Dans le portefeuille de Brassens figurait enfin, en permanence, une photo de celui qu'il considérait comme sa *« référence »*, Paul Léautaud *(lire page 88)*, autre pétainiste, lequel considérait, entre autres, que *« la démocratie est une tyrannie »*. Dans son *Journal littéraire* (Le Mercure de France, 1964), celui-ci racontera la stupeur que provoquera l'une de ses interventions, en 1947, lors d'un déjeuner d'écrivains: *« J'ai dit, au scandale de toute la table, que si l'Allemagne avait gagné la guerre, nous aurions aujourd'hui la paix et l'ordre, bien que je pense un peu, au fond de moi-même, qu'il vaut peut-être mieux que nous n'ayons pas eu à subir l'*"ordre" *allemand. Nous avons en tout cas bien besoin d'un* "ordre" *français. »* Léautaud rejoindra aussi, à partir de 1950, l'Association des amis de Robert Brasillach.

Alors, de droite, voire d'extrême droite, Brassens? Évidemment pas. *« Anarchiste pour rire »*, comme en rigolait Paul Fort? Pas davantage. Un peu des deux: un "anar de droite". Pur jus. Un "Gaulois" choquant le bourgeois sur l'air du *Pornographe*, du *Gorille* ou de *Tonton Nestor*. Un copain, un vrai, pas très *gay-friendly (lire encadré page 75)*, mais ayant le culte de l'amitié virile des *Copains d'abord*, du Tour de France, des joyeuses tablées, de la cochonnaille, du bon vin et, bien sûr, des femmes: *Fernande*, *La Nymphomane*, *Le Bulletin de santé* (*« Je suis hanté: le rut, le rut, le rut, le rut! »*)… Y compris avec sa part de machisme assumée: *Misogynie à part*, *Une jolie fleur* (*« dans une peau d'vache »*), *La Fessée*, qui lui permet de séduire une veuve qui en redemande: *« Avez-vous remarqué*, lui lance-t-elle, *que j'avais un beau cul / Et ma main vengeresse est retombée dessus… »*

« Un homme fait pour un autre monde et un autre temps », le définira Gabriel García Márquez. *« Sitôt que je perds contenance / Au temps qui court, / Lors, j'appelle les souvenances/ À mon secours »*, chante-t-il, nostalgique, dans *Le Passéiste*. *« Oh demain… demain, c'est tout de suite »*, répond-il à Jacques Chancel. Et "tout de suite", le plus souvent, le retour au passé… Dans *Le Progrès* (jamais mis en musique), le vieil homme, au soir de sa vie, dénonce l'*« ingrate patrie »* défigurée par le modernisme, où même le *« coq du clocher »* n'est plus qu'un *« leurre, une girouette de malheur »*. *« Que le progrès soit salutaire, / C'est entendu, c'est entendu, / Mais ils feraient mieux de se taire, / Ceux qui disent que le presbytère / De son charme du vieux temps passé / N'a rien perdu, n'a rien perdu »*, écrit-il. Impossible de classer à gauche celui qui chante ainsi les lendemains qui… déchantent.●

"Brassens est un homme fait pour un autre monde et un autre temps."

Gabriel García Márquez

Léon Daudet, à boulets bleu-blanc-rouge

Fils de l'auteur des "Lettres de mon moulin", et l'une des principales plumes de l'Action française, Léon Daudet (1867-1942) fut l'un de nos plus grands polémistes. Un exceptionnel manieur de mots. Monarchiste et conservateur, certes, mais aussi, par son goût des excès et de la provocation, profondément anar. Âmes sensibles s'abstenir!

Léon Blum
"chéri des salonnards"

Type classique du dupeur du peuple, chéri des salonnardes et des salonnards qu'il épate avec des manchettes étincelantes et des prédictions de Grand Soir.

Aristide Briand
"maquereau et croupier"

Élevé dans un lupanar, entremetteur dès l'adolescence, outrage public à la pudeur vers l'âge adulte, renégat tout le reste du temps, Aristide Briand a une tendance naturelle, innée en quelque sorte, à ne connaître que le droit commun.

Tout en lui était veule, l'allure, le regard d'eau sale, avec un crapaud endormi au fond, la démarche hésitante, l'écendrement de la cibiche ou cigarette, le cheveu long et pelliculaire, l'insinuation grave et même *"ah Messieurs combien grâve"*, avec un accent circonflexe ; tout suait la vadrouille et le désordre de la chambre meublée, où le maquereau et croupier passe son habit taché et sa chemise souillée devant sa glace dépolie ; tout, dis-je, sauf la voix puissante, profonde, reprochante, insinuante à volonté, la contrebasse du cabot idéal. Je l'appelais, cette voix, son violoncelle, et il en tirait des effets tziganes à faire pâmer la dame du comptoir.

Georges Clemenceau
"tête de mort"

Une tête de mort sculptée dans un calcul biliaire.

Léon Daudet. Caricature de Sassier ("la Vie publique", 1923).

Alfred Edwards
"Priape devenu steward"

(fondateur du journal Le Matin*)*
Imaginez Priape devenu steward, à bord d'un vaisseau de flibustiers.

Leconte de Lisle
"sent le rond-de-cuir"

Il avait certes un beau masque glabre, âpre et railleur sous le monocle, mais il sentait le rond-de-cuir. C'était un fauve de bibliothèque, une sorte de fonctionnaire venu des Îles, aigri, mécontent et qui faisait des mots sur ses chefs.

Catulle Mendès
"une limace sur un fruit"

(écrivain et critique littéraire)
Sur un sentiment vrai, fait l'effet d'une limace sur un fruit.

Arthur Meyer
"un vieux tapis à battre"

(directeur du journal de droite Le Gaulois*)*
Un vieux tapis, qu'il convient de battre de temps en temps. Il n'en est ensuite que plus moelleux.

Alfred Naquet
"araignée de water-closet"

(figure radicale-socialiste)
Pareil à une araignée de *water-closet*, carabosse et chevelu, qui marchait de biais, suspendu au bras de son fidèle Lockroy (lors de l'enterrement de Victor Hugo).

Henri de Régnier
"pendu constipé"

Le pendu constipé *[...]*, cadavre au menton de galoche, oublié debout, sous la pluie, en habit d'académicien, par un assassin distrait. *[...]* Des vers froids, compassés, symétriques, aussi laids et vainement sonores que ceux de Heredia, un profil en mèche de lampe, une voix enchifrenée, une ironie de flanelle humide, un regard qui meurt derrière le monocle, tels sont, à mes yeux, les attraits de ce gentilhomme.

Edmond Rostand
"arracheur de rimes et dents"

Versificateur ingénieux et bavard, arracheur de rimes et dents, insupportable neurasthénique juché sur le char automobile de Barnum, le bonhomme Cambo, Edmond Rostand.

Marc Sangnier
"des ailes de plâtre rouge"

(fondateur du Sillon, mouvement visant à rapprocher république et catholicisme)
Voletant à l'extrême gauche, dans le sillon du socialisme révolutionnaire, avec des ailes de plâtre rouge achetées rue Saint-Sulpice. ●

"ÉMILE ZOLA, LE PORC ÉPIQUE"

Comptant parmi les principales têtes de Turc de Daudet, l'auteur de* Germinal*, accusé de se complaire* « dans l'infortune d'autrui, l'excrément et le trouble sexuel »*, s'est retrouvé tout particulièrement dans son viseur.

« Le fond du caractère de ce malheureux mégalomane, mâtiné de Français et d'Italien, d'imagination et de sottise, c'était l'envie, le décrit-il: une envie tenace, bestiale, mesquine, toujours en éveil *[...]*. Émile Zola, avec son nez bifide, sa verbosité, son langage fébrile, était le type achevé du bilieux, qui ne se complaît que dans le malheur, l'infortune d'autrui, l'excrément, le trouble sexuel, la folie et la laideur. Ce vice foncier, irrémédiable, était en lui, comme l'avarice en Harpagon et en Grandet, comme l'hypocrisie en Tartufe. Il avait le goût du déshonneur, de la déchéance et de la mort de son prochain, comme d'autres aiment le vin et les jolies filles *[...]*. Lisez, à la lumière de cette remarque, les meilleurs scatologicons de sa série: *L'Assommoir*, *Germinal*, *Nana*, *La Terre*. Regardez-le se vautrer dans le purin, en faire dégouliner sur sa page, mirer, comme des œufs au marché, les termes vils et dégradants: *"Ah! je crois que j'en ai mis, cette fois!"* s'écriait-il, en s'asseyant à table, chez les Charpentier, lors de la publication de *Nana*, et il en reniflait d'allégresse. D'où le surnom de *"Grand Fécal"*, que je lui appliquai et qui lui resta. »

COLLECTION GREGOIRE/BRIDGEMAN IMAGES

Lauzier, des bulles et des balles…

En matière de BD, les années 1970 furent majoritairement de gauche. Une exception notable : Gérard Lauzier (1932-2008), auteur notamment des "Tranches de vie", où il dézingue à tout va les belles consciences.

Par Nicolas Gauthier

Dévoilant son panthéon littéraire dans *Premier bilan après l'apocalypse* (Grasset, 2011), Frédéric Beigbeder, surprise! y fait figurer en bonne place Gérard Lauzier: *« Au fond, voici ce que je préfère chez lui*, écrit-il de l'auteur de BD: *il a toujours été, avant tout, un écrivain. »* Regrettant, dans l'absence de reconnaissance qui lui est faite *« une société* [qui] *a régressé, tant sur le plan des libertés que celui du droit à l'ironie »*… Il est vrai qu'en pleine période post-68, les dessins de Lauzier sont vite objets de scandale. Car ses pavés, c'est dans le marigot politico-médiatique qu'il les jette, plutôt que sur les CRS. Le comble étant qu'il est publié dans l'hebdomadaire de BD *Pilote* alors en voie de "gauchisation", au grand dam de René Goscinny, son fondateur, qui, de son côté, admirera toujours son sulfureux dessinateur — *« Lauzier se fait haïr et se fait admirer*, dira-t-il. *Je tremble à l'idée de tous ceux qui vont me haïr quand ils sauront à quel point je l'admire.* […] *Au milieu de tous les archanges qui nous entourent et qui pensent bien, il pense mal. C'est d'ailleurs le détail qui fait de lui, profondément, glandulairement, un humoriste. »*

Notre homme il est vrai a le crayon acide et la bulle vénéneuse, surtout lorsqu'il dépeint les travers de son époque, notamment dans les cinq tomes de sa plus célèbre série, en forme de jeu de massacre, *Tranches de vie*.

D'un point de vue graphique, son crayon va à l'essentiel. Les hommes de droite ont la mâchoire carrée et leurs homologues de gauche le menton veule. En revanche, les femmes y sont immanquablement belles, hormis les houris féministes, dessinées façon baleinière pour les plus joviales, ou anorexiques pour aux plus militantes. Ses cibles de prédilection? La bourgeoisie, de gauche montante comme de droite finissante, mais unie dans le même *spleen* des nantis; la France d'en haut avant l'heure, somme toute…

"Sartre : un génie stupide à l'influence néfaste"

Délaissé par son père, le jeune Gérard, né à Marseille, sera élevé par sa très bourgeoise grand-mère paternelle. À l'inverse, sa grand-mère maternelle est une militante communiste — laquelle, racontait-il, *« ne sortait jamais dans la rue sans un revolver dissimulé sous sa robe noire »*.

Deux univers antagonistes, donc. Une ambiguïté d'autant plus tenace qu'à 8 ans il se retrouve à Vichy, où sa mère est la secrétaire particulière de l'amiral Darlan, alors pilier du régime de Pétain. En 1947, Lauzier a 15 ans. Il monte à la capitale et, contre toute attente, décroche une licence de philosophie avant d'intégrer les Beaux-Arts. *« Mon père était totalement à l'ouest*, racontera sa fille Fanny au magazine *Schnock. Il devait se réinscrire aux Beaux-Arts après sa première année pour la valider, mais il avait oublié la date limite. Sans se décourager, il est allé voir le concierge de l'école en lui deman-*

5

C'est le nombre de tomes de la série "Tranches de vie" de Lauzier (initialement parue dans "Pilote" entre 1974 et 1978), qui ont été réédités en version intégrale par les éditions Dargaud de 1975 à 1986.

SP/DARGAUD

dant de le laisser pénétrer dans le bureau du directeur en échange d'une cartouche de clopes. Il a alors grimpé jusqu'à l'étage, s'est mis à califourchon sur le balcon du directeur en criant: "Soit vous me laissez me réinscrire, soit je me jette!" *Et il fut réinscrit.* »

Puis vient la période brésilienne… Attiré par le climat et/ou les filles, Lauzier débarque à Rio sans un sou et sans maîtriser un mot de portugais. Il n'en fonde pas moins une (petite) agence de publicité, livre ses premiers dessins au journal de Bahia. Et "oublie" ses obligations militaires… Rapatrié *manu militari* en France, il passe directement par la case prison avant d'intégrer une école d'officiers où il fait la connaissance d'un certain Guy Marchand *(lire page 118)*. Nous sommes en pleine guerre d'Algérie. À rebours de tant de ses futurs "confrères" intellectuels ou artistes, il gardera toujours un souvenir ému de cette période: « *Je n'ai pas aimé la guerre*, dit-il, *mais j'ai aimé l'Algérie, la fraternité militaire…* »

"Au milieu de tous les archanges qui nous entourent et qui pensent bien, il pense mal. "

René Goscinny

Il dessine ensuite pour *Lui*, *Pilote* et *Paris Match*, trois des titres phares des années 1960-1970. Où sa verve commence à faire scandale. Qu'importe: il en rajoute. « *Sartre*, dit-il, *a une influence néfaste. C'est un génie stupide, atteint de donjuanisme médiocre, qui dit des âneries hallucinantes sur le plan politique.* »

L'un des secrets du succès de Lauzier? Son voyeurisme. Sa fille Fanny, encore: « *Je me souviens que parfois, en voiture, on suivait des couples qui s'engueulaient dans la rue. Il disait que ça allait lui donner des idées,* ➤

GÉRARD UFERAS/GAMMA-RAPHO

que la réalité était pire et plus importante que toutes les fictions. » Ce qui transparaît dans son œuvre, où les querelles conjugales ou de bistrot sont reines.

"Pour lui, l'art contemporain était une fumisterie totale"

Il fréquente aussi assidûment les galeries d'art contemporain, afin d'y trouver matière à railler les "zartistes" conceptuels d'alors: « *L'art contemporain était pour lui une fumisterie totale*, poursuit Fanny Lauzier. *Je ne vous raconte pas le nombre d'ouvrages qu'il a achetés et d'expos qu'il est allé voir, juste pour ricaner:* "J'ai vu un tas de charbon au musée d'Art moderne, il était vendu 400000 francs!" »

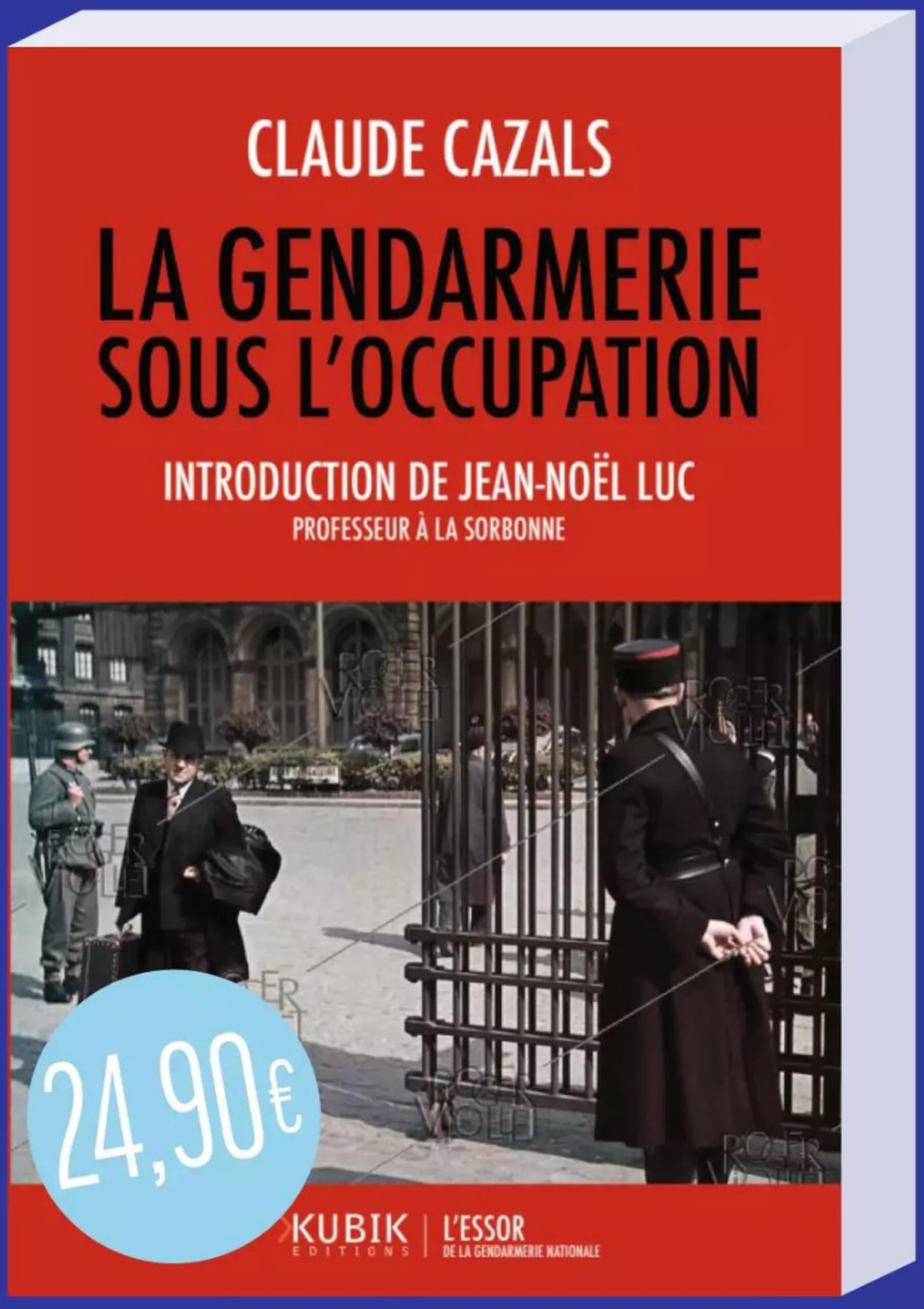
De quoi tirer un véritable feu d'artifice sur les travers de son temps. À droite, le jeune cadre dynamique lutine une secrétaire: « *Ah, ah, on a un petit minois tout chiffonné ce matin... On a eu une nuit agitée?* » Et cette dernière de lui répondre en pensée: « *Ça ne risquait pas d'être avec toi, pauvre con...* » De l'autre côté, une thérapie de groupe où un ouvrier noir affirme au sujet de sa très blanche, bourgeoise et féministe compagne, de gauche évidemment: « *Notre couple? L'amour? Non mais ça va pas? Rien que de la voir, ça me donne de l'urticaire!* » Cri du cœur de l'intéressée: « *Ne l'écoutez pas! Ce sale enc... de nègre m'aime comme un fou, mais il ne veut pas l'admettre!* » Ambiance... Avec Lauzier, tout le monde en prend pour son grade. D'autant plus qu'à l'époque les procès pour délit d'opinion sont rares.

Dans les années 1980, l'auteur de BD se réinvente grâce au cinéma, où il adapte plusieurs de ses albums comme scénariste: *Je vais craquer* (1980), *Psy* (1981), *P'tit con* (1984). Avec *La Tête dans le sac*, la même année, il devient réalisateur, avec comme premier rôle Guy Marchand, son ancien copain de régiment. Film consécration de ce cinéaste improvisé, *Mon père ce héros* (1991), approchant 1,5 million d'entrées, dans lequel son ami Gérard Depardieu est au sommet de son art.

La plupart de ses films n'ont cependant jamais bénéficié d'une sortie en DVD. Il faudra bien, un jour, que quelqu'un s'y décide. Ne serait-ce que pour rendre hommage à cet inclassable trublion dont l'acteur Daniel Auteuil, un autre de ses proches, disait: « *Aujourd'hui, finalement, rien de ce qu'il décrivait n'a changé. Le politiquement correct continue de régner et je crois que son travail continue d'être subversif, parce que Gérard Lauzier disait la vérité. Il connaissait l'âme humaine et savait de quoi il parlait. Son œuvre n'est ni de gauche ni de droite. Il critiquait une partie de la société qui était en train de prendre le pouvoir et qui a finalement réussi à le prendre; donc, il dérangeait.* » Et continue de le faire. ●

"Lauzier n'est ni de gauche ni de droite. Il critiquait une partie de la société qui était en train de prendre le pouvoir et a réussi à le prendre."

Daniel Auteuil



Actuellement,
chez l'éditeur
ou sur sa boutique en ligne

POUR COMMANDER

L'ESSOR
DE LA GENDARMERIE

27, rue Bleue
75009 Paris
01 40 36 44 64
johann.raclot@lessor.org

www.lessor.org

https://bit.ly/EditionEssor

29,90 €
frais de port compris

La Tour de Montlhéry. En haut, Jacky Redon (cheveux frisés) avec notamment Alphonse Boudard, Bernard Pivot et Jacques Faizant.

PHOTOS : PETR KOVALENKOV/ALAMY STOCK PHOTO - JACKY REDON (3)

"Chez Denise, ma cantine canaille..."

Portions gargantuesques et vin coulant à flot... Surnommé "Chez Denise" ou "La Tour" par ses habitués, le restaurant La Tour de Montlhéry, dans le quartier des Halles, est l'un des repaires du "tout-Paris" anar de droite. Parmi eux, notre dessinateur Jacky Redon, pilier du lieu depuis plus de 50 ans. Témoignage et album photo.

Propos recueillis par Jérôme Besnard

Quel est le point de départ de l'aventure de la Tour de Montlhéry ?

Jack Paul et Denise Benariac rachètent l'établissement fin 1966 (il est depuis leur mort la propriété du groupe Bertrand, qui lui a conservé son décor et son âme). Leur premier client est mon ami le commissaire Serge Devos, plus tard chargé de traquer Mesrine, qui travaillait au commissariat d'en face. À cette époque, Jack, 43 ans, natif d'Orléans arborant d'énormes bacchantes, a purgé quatre ans de prison pour trafic de métaux. Quant à Denise, née près de Salers, dans le Cantal, elle a 38 ans. Alors ouvert toute la nuit, l'établissement était un comptoir des Halles au nom faisant référence aux maraîchers du Hurepoix venant de Montlhéry pour vendre leur production. La rue des Prouvaires, où se trouve La Tour, tire quant à elle son nom de l'appellation médiévale des prêtres de Saint-Eustache.

En 1969, le peintre et sculpteur Raymond Moretti, la quarantaine, découvre l'établissement à son arrivée à Paris. Il a commencé à y venir tous les jours, y amenant le grand Joseph Kessel et bien d'autres écrivains et artistes épicuriens. Il est devenu une sorte de second maître des lieux. Au point, plus tard, d'y organiser chaque année une fête de Noël, avec sapin et décorations, à laquelle je prendrai part. Précisons que ce Noël avait lieu… fin août ! Cela résume bien l'esprit "Chez Denise"…

Vous-mêmes, comment avez-vous découvert le lieu ?

J'y suis entré pour la première fois fin 1972, alors que je dessinais pour l'hebdomadaire *Pilote*, où Cabu m'avait introduit. J'accompagnais Guy Vidal venu interviewer Moretti qui était, ce jour-là, attablé avec Alphonse Boudard *(lire page 52)*, Claude Nougaro et l'écrivain niçois Louis Nucéra. La salle était pleine. Pour patienter, Jack, le patron, m'a demandé si je voulais boire *« un petit coup de limonade »*. Interloqué, je mis quelques secondes à m'apercevoir qu'il parlait d'une coupe de champagne. Car ici, ce n'est pas le temple des buveurs d'eau ! C'est comme cela que tout a commencé. Le chef de jour, Bernard Noël, originaire de l'Allier, venait d'être embauché. Il fera tout le reste de sa carrière au sein de l'établissement.

Vous y avez rapidement amené vos propres amis…

Ô que oui ! Et ils ont mis l'ambiance ! À commencer par l'inégalable Alain Fournier, alias A.D.G. *(lire page 55)*. Il arrivait de Touraine avec ses premières Séries noires et, à l'exception de son séjour en Nouvelle-Calédonie, il fréquentera les lieux jusqu'à sa mort prématurée en 2004. Ses amis ne s'en sont jamais remis. J'ai aussi amené le truculent et regretté journaliste Serge de Beketch (père de Cyril, longtemps pilier de VA). Il travaillait avec moi à *Pilote* avant d'opter pour une presse plus militante. On peut également citer Belmondo, Charles Gérard, Serge Lama, mais aussi le critique gastronomique Maurice Baudoin, qui a publié plusieurs articles sur La Tour dans *Le Figaro Magazine*. Autre propagandiste des lieux : mon ami Gérard Letailleur, infatigable défenseur des bistrots parisiens.

Quand la salle entière reprenait les chansons à boire des rugbymen.

Parlez-nous un peu d'Alphonse Boudard…

Ah Alphonse ! Quand Moretti s'est un peu éloigné des lieux, c'est lui qui s'est mis à trôner au "salon" comme on appelle la grande table située au fond, près des cuisines. Le premier jeudi du mois nous y déjeunions rituellement autour de lui, avec Louis Nucéra, A.D.G., Jean-Pierre Cohen…

Et Antoine Blondin ?

Je ne l'ai croisé qu'une seule fois car il se rendait peu sur la rive droite. Ce jour-là, en 1989, nous venions d'inaugurer à Montmartre la statue du *« Passe-Muraille »* en hommage au grand Marcel Aymé *(lire page 104)*. Nous sommes arrivés en taxi avec Blondin et sa femme Françoise. Il n'a rien mangé mais vidé des verres, comme à son habitude. Il m'en reste une photo émouvante. Il est mort deux ans après.

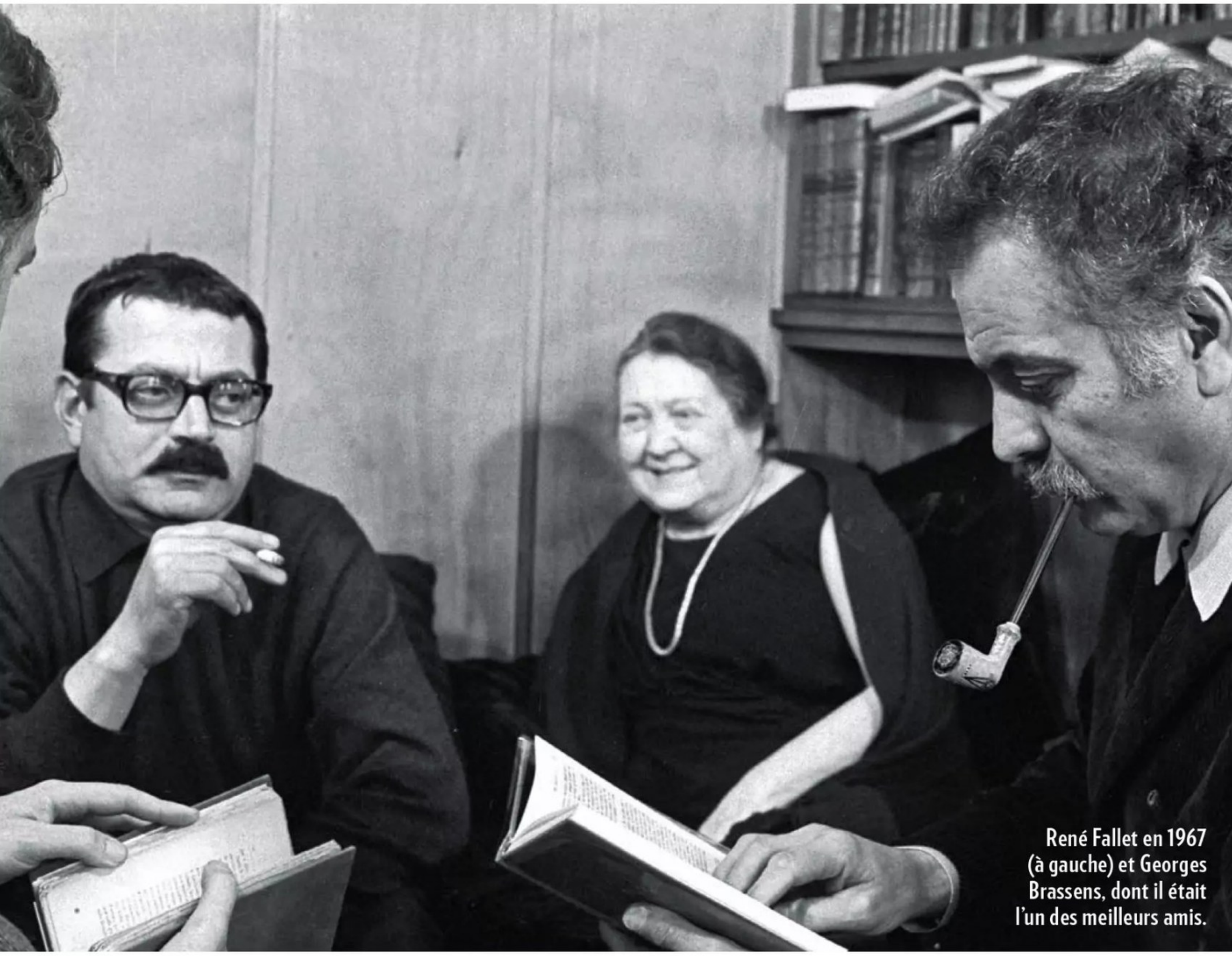
On y croisait aussi des rugbymen…

À l'époque, le restaurant était fermé le week-end mais, à la veille de matchs du Tournoi des cinq nations (aujourd'hui six), on y croisait le vendredi soir une palanquée d'ex-internationaux de rugby montés à la capitale pour assister aux matchs, notamment des Biterrois, dans une ambiance que je vous laisse imaginer. Je pense ici à mon ami Jean-Pierre Garuet, à son complice Philippe Dintrans mais aussi à Henri Mioch, à Michel Palmié, au regretté Armand Vaquerin ou encore au légendaire Jean Gachassin. La salle entière reprenait leurs chansons !

Au mur figure une dédicace de Brassens…

Il venait de temps en temps, comme son ami et solide buveur René Fallet *(lire page 86)*, mais il était d'abord, comme Blondin, un enfant de la rive gauche, et sa "cantine" était chez le boxeur Walczak, "Aux Sportifs réunis", un restaurant, existant toujours, situé près de chez lui au fin fond du XV^{e}. Plus surprenant : je me souviens avoir rencontré à La Tour le chanteur Renaud à ses débuts, dont je possède quelques photos amusantes. Il voulait absolument rencontrer Boudard. ●

La Tour de Montlhéry, 5, rue des Prouvaires 75001 Paris. Ouvert tous les jours, midi et soir. Réservation recommandée. Tél. 01 42 36 21 82.



René Fallet en 1967 (à gauche) et Georges Brassens, dont il était l'un des meilleurs amis.

J. C. PERDET/INA VIA AFP

René Fallet : liberté, égalité, beaujolais

En partie oublié, l'auteur de "La Soupe aux choux" (1927-1983), qui se définissait comme "un anarchiste tendance essuie-glaces, de gauche à droite" célébrait dans ses livres la "France d'avant", le bon vin. Et un anticonformisme forcené.

Par Olivier Maulin

La vraie musique, à la pension Beau Rivage, c'est le musette. Le seul instrument, l'accordéon. Même à l'ère de la "pop-miousic", en 1967, pas question pour son patron, Antoine, de renoncer à *La Reine de musette* ou *La Java des fauchés*. Mais à travers lui, c'est en réalité René Fallet, l'auteur du livre lui-même (*Au beau rivage*, Denoël, 1970), qui tempête : *« Ah, toi, me*

parle pas de tes pourritures d'orchestres modernes, hein ! Moi vivant, on jouera pas autre chose que de la vraie musique au Beau Rivage ! J'aimerais mieux mettre un ping-pong dans la salle, tu m'entends ; un ping-pong ! »

Nostalgique de la "France d'avant" comme son ami Michel Audiard *(lire page 44)* qui adaptera à l'écran trois de ses romans, *Les Vieux de la vieille* (1960), *Un idiot à Paris* (1967) et *Le Drapeau noir flotte sur la marmite* (1971), l'ancien coursier poussait la provoc' jusqu'à s'assumer clairement "réac" : *« C'est vrai, j'avoue, je suis réactionnaire*, affirmait-il en souriant, faisant friser sa moustache de Gaulois. *Qu'en tant que tel on me pende par les noix, qu'on me les couse dans la bouche pour m'empêcher de gueuler. Quoique réactionnaire, avec le droit de grève je revendique celui, pour le moins démocratique, de gueuler à tue-tête. »*

"Un immense amour de la langue française"

En guerre contre la conformiste modernité, Fallet portait en lui cette résistance joyeuse de la France populaire en train de mourir, à l'instar de ses personnages, tels ceux, encore, du Beau Rivage, dignes représentants de cette France indocile et querelleuse, un peu combinarde, pas toujours morale mais ô combien fidèle et attachante : Gustave, le policier que l'on prend plaisir à guérir de ses crises de paludisme à coups de baffes (*« On dira ce qu'on voudra, même si c'est un pote, ça fait du bien de taper sur un flic »*) ; Pédalo et son amour du cyclisme ; Martinique qui, *« hormis quelques litres de rouge »*, ne boit que du rhum ; Pierre enfin, alias "6.4.2", du nom du tiercé mirobolant qui lui a permis de se consacrer à sa passion, la pêche…

« Sa langue est d'une grande précision, disait de lui Audiard. *Quand il fait parler un paysan, il ne se contente pas de faire commencer ses répliques par "j'avions". Il reconstitue, à travers des procédés littéraires, un authentique langage de paysan. »*

Qui dit nostalgie de ce *« temps jadis »* dit aussi, évidemment, tourments intérieurs et vague à l'âme devant celui qui passe, filant dans le mauvais sens. Aussi, qu'importe de finir vieux, pourvu de vivre intensément ! *« Il est préférable de mourir à cinquante ans en ayant usé, abusé de l'existence sous toutes ses coutures*, écrit Fallet, *que de la terminer à quatre-vingt* [avec] *des certificats de bonne conduite, de bonne tenue, de bon travail, à en fournir ses cabinets de papier hygiénique pour l'éternité… »*

Cet autodidacte fou de vélo l'était aussi de littérature et de poésie : Rimbaud, Verlaine, Léautaud, Apollinaire, Zola, Céline, Simenon, Aragon… Blaise Cendrars, avec lequel il a entretenu une longue correspondance, signait ses lettres *« ma main amie »*. *« Moi, ma vie, elle est simple : c'est un immense amour de la langue française »*, déclarait l'écrivain. *« Les poètes ne se taisent jamais »*, dira-t-il, comme pour lui-même, à l'enterrement de son ami Jacques Prévert, dont la cérémonie fut suivie, racontera-t-il, d'une *« cuite rabelaisienne »* arrosée aux *« boissons extra pour la santé »*. Car Fallet est aussi et d'abord l'écrivain du vin par excellence, le poète de la dive bouteille se buvant à franches rasades entre copains.

Qui mieux que lui, en effet, a su raconter cet émerveillement lié au vin et à la bonne chère ? *« Le bruit du bouchon lui coupa la parole*, écrit-il dans *Le Beaujolais nouveau est arrivé* (Denoël, 1975). *Les traits de Camadule s'illuminèrent quand il versa avec tendresse le vin dans les quatre verres. Il trempa les lèvres dans le sien, se fendit d'un sourire d'enfant fourré jusqu'au cou dans ses souliers de Noël :* "Messieurs, le bonheur existe, je viens de le rencontrer." »

On ne lit plus guère Fallet aujourd'hui, et c'est bien dommage. Cet *« anarchiste tendance essuie-glace, de gauche à droite »*, comme il se définissait, a en effet laissé une petite œuvre aussi gouleyante qu'un bon beaujolais. À lire sans modération. ●

"C'est vrai, j'avoue, je suis réactionnaire et je revendique le droit, pour le moins démocratique de gueuler à tue-tête."

René Fallet

"IL N'Y AVAIT PLUS DE LAVOIR, PLUS DE CURÉ…"

Extrait de* La Soupe aux choux *(Denoël, 1980) où René Fallet débute par la description nostalgique d'un petit village de Bourgogne frappé par le progrès.

Au village, sans prétention, il n'y avait plus rien […]. Il n'y avait plus de lavoir […]. Les battoirs s'étaient tus. En ville, les brocanteurs les exposaient dans leurs vitrines. Les laveuses s'étaient tues de même, assises au coin de leur machine à laver […]. Il n'y avait plus, non plus, de curé. Le vieux n'avait pas été remplacé par un neuf. […] En somme il n'y avait plus de bon Dieu. Ou guère. Ou si peu.

LES TRUBLIONS

Léautaud, le reclus misanthrope

Disparu il y a près de soixante-dix ans, Paul Léautaud (1872-1956) a laissé le souvenir d'un imprécateur misanthrope à la silhouette de clochard. D'abord critique dramatique et mémorialiste hors pair, il était d'une liberté défiant tous les conformismes. Portrait.

Par Valentin Lemoine

Considéré par certains, dont Georges Brassens *(lire page 72)*, qui portait toujours sur lui l'une de ses photos, comme l'un des plus grands écrivains du XXe siècle, Paul Léautaud n'en demeure pas moins résumé, pour la plupart, à une silhouette popularisée par de nombreuses et impitoyables photographies. Celles d'un vieillard aux allures de clochard, avec son vieux feutre cabossé et ses pauvres défroques superposées, impuissantes à cacher taches et trous. Un foulard crasseux noué à la hâte autour de son cou maigre et des godasses éculées complètent cette allure misérable. À laquelle s'ajoute l'inévitable cabas de toile cirée bourré de débris innommables destinés à nourrir sa ménagerie domestique, dont sa villa de Fontenay-aux-Roses (aujourd'hui Hauts-de-Seine) fut le paradis terrestre.

À l'en croire, trois cents chats et cent cinquante chiens perdus ont vécu chez lui et furent enterrés dans son jardin d'herbes folles. Il posséda aussi une chèvre, une oie et même une guenon. Tous les jours, il regagnait sa banlieue depuis son bureau du *Mercure de France* afin de les nourrir, puis reprenait le train pour Paris où il devait assister à quelque représentation théâtrale. La raison de cet incroyable dévouement? *« Je plains les animaux que les hommes font souffrir. Voilà. La souffrance des hommes ne m'intéresse pas. Je ne fais pas partie de la Société protectrice des hommes! »*

Difficile de situer ce solitaire dont la liberté de pensée quasi pathologique défiait tous les conformismes. Certains, à en juger par sa mine ravagée, pensaient peut-être qu'il s'agissait d'un très vieux comédien évitant l'asile de Pont-aux-Dames pour continuer à recueillir des animaux errants. *« On disait pourtant qu'il était écrivain, tout en oubliant de le considérer vraiment comme tel »*, remarque son biographe Philippe Delerm dans *Maintenant, foutez-moi la paix* (Mercure de France, 2006).

"Je ne fais pas partie de la Société protectrice des hommes"

C'est peut-être qu'il n'avait parcouru aucune de ces allées qui vous mènent au pont des Arts et sous la Coupole. Il n'était ni poète, ni romancier, ni historien, ni journaliste portant si bien l'habit vert. Pourtant, la seule étiquette qui lui eût convenu était celle d'académicien. L'institution semblait en effet avoir été créée pour lui par Richelieu, tant il pratiquait la langue française de la plus exigeante manière.

Mais à quoi lui servait-elle? À rédiger ses critiques théâtrales et surtout à tenir son *Journal littéraire*, dont les 19 volumes (8000 pages au total!) constituent l'essentiel d'une œuvre disparate et assez oubliée, dont les premières manifestations appartiennent à la fin du XIXe siècle, en un temps où la IIIe République espérait se confondre avec la Belle Époque.

Retour aux origines. Tout commence, pour le futur mémo-

> **"La méfiance est toujours pour moi une des formes de l'intelligence. La confiance, une des formes de la bêtise."**
>
> *Paul Léautaud*

rialiste, de fort curieuse et même scandaleuse manière : la jeune Jeanne Forestier, âgée d'à peine 18 ans, rend un soir visite à sa sœur aînée Fanny, compagne du comédien raté et séducteur insatiable Firmin Léautaud. Comme il se fait tard, la jeune fille est invitée à partager le lit du couple, où il se passe ce que chacun imagine. Du Zola plus que du Feydeau. Au matin, Fanny s'en va mais Jeanne reste. Et le 18 janvier 1872 suivant naît Paul Léautaud, de ce père originaire des environs de Barcelonnette (Alpes de Haute-Provence) et de cette mère parisienne. Laquelle l'abandonnera trois jours après sa naissance.

Le bébé est mis en nourrice. Deux ans plus tard, son père le récupère et l'installe à son domicile, rue des Martyrs, dans le quartier Pigalle, où il vit entre treize chiens et d'innombrables maîtresses. Coté travail, l'insuccès du père à percer sur les planches l'a projeté de la scène au trou du souffleur, où son fils vient le rejoindre de temps à autre. Ainsi naît sa passion de toute une vie pour le théâtre.

À 15 ans, il entre comme garçon de bureau au journal *La République française*, de tendance anti-boulangiste. Ce ne sont pas les idées du jeune commis, qui se vantera d'ailleurs toujours de n'en avoir aucune : quelques années plus tard, au moment de l'affaire Dreyfus, il partagera l'opi- ➤

AKG-IMAGES/FOTOTECA GILARDI/DARIUSH

Paul Léautaud,
devant l'Institut de France en 1953.

AKG-IMAGES

nion de son ami, le Normand Rémy de Gourmont: *« Les deux côtés sont aussi méprisables l'un que l'autre. »*

"Les enfants, cette vermine !"

Lorsque la guerre éclate, en 1914, il est affecté à l'état-major en raison de sa mauvaise vue. Le conflit achevé, Paul va errer de petits boulots en flânerie, publiant comme par inadvertance son premier poème, *Retraite*, dans une petite revue. Auparavant, l'homme se sera aussi essayé à l'écriture d'un roman, *Le Petit Ami* (Mercure de France, 1903). Promenade dans le passé et ses belles filles, qui tourne vite à l'autobiographie avec l'évocation de sa mère, tendrement retrouvée. *« Je n'aime que les choses vraies et je suis bien forcé de n'écrire que sur celles-ci*, dit-il, *je suis un réaliste et je suis dénué de toute faculté d'invention. »* L'édition originale d'un millier d'exemplaires restera invendue aux deux tiers.

> **"Je n'ai jamais rien vu de grand dans ma vie que la cruauté et la bêtise."**
>
> *Paul Léautaud*

Et pour cause: Léautaud n'est pas un romancier ni même un nouvelliste, comme pourraient le faire croire *Amours*, *Bestiaire* ou *In Memoriam*. C'est un mémorialiste, un épistolier, un diariste, le meilleur de son siècle. Qu'il fût par ailleurs, à l'en croire, un amant très performant est une autre histoire où éclate sa misogynie contre les femmes, incapables par nature, si ce n'est par bêtise, d'apprécier certains jeux dont l'interruption à un âge avancé sera peut-être le seul regret de sa longue existence.

C'est en 1906 que Léautaud entre au *Mercure de France* pour y occuper la chronique dramatique. Il s'y révélera le meilleur des critiques, ayant pour principe, non pas de juger, mais d'écrire tout simplement ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît pas. D'où son extraordinaire ton de liberté absolue. Il ne tardera pas à prendre, l'année suivante, le poste de secrétaire de rédaction de la revue. Le voici dans un emploi sédentaire, avec ce qu'il comporte comme horaires et émoluments de petit-bourgeois banlieusard.

Il faudra attendre 1926, puis 1943, pour que les meilleures de ces chroniques soient rassemblées chez Gallimard dans deux volumes sous le titre *Le Théâtre de Maurice Boissard* (Boissard étant le nom de sa marraine, une actrice de la Comédie-Française). Ces chroniques en ont fait, quoi qu'il en dise, un personnage incontournable du Tout-Paris. Il se vante de ne pas considérer la littérature comme un métier et préfère s'en aller que de se voir couper une seule ligne, toujours écrite avec une plume d'oie, car il ignorera toujours l'emploi du stylo. Quant à la machine à écrire!

"La solitude est plus belle que la société"

Son père mort en 1903 et sa mère en 1916, Léautaud est bien résolu à rester célibataire et à ne pas avoir d'enfant. D'ailleurs, il a toujours prétendu détester ces derniers (*« Cette vermine. Plus d'une fois, j'ai souhaité une bonne épidémie de croup* [sorte de diphtérie, NDLR]*! »*).

Quand arrive la Seconde Guerre mondiale, puis l'Occupation, il ne songe certes pas à quitter sa maison à la grille rouillée, aux murs lézardés et aux volets à demi arrachés de Fontenay-aux-Roses. Il ne se dit pas collaborationniste et sera même renvoyé pour cela par le nouveau directeur du *Mercure*. Mais il n'est pas non plus résistant et revanchard, même s'il refuse de trop s'engager avec Drieu à la *NRF*. Il l'a déclaré une fois pour toutes : la marche du monde ne l'intéressait pas, et le sort de la nation moins encore. Ce refus ne l'empêche pas d'avoir des opinions, que l'on ne connaîtra que plus tard : *« La défaite m'est tout à fait indifférente. Elle est le prix de trop de bêtises, d'incapacités, d'imprévoyance, de montage de coups. Cela ne compte plus pour moi. Cela se paie… »*

Tout engagement le hérisse, mais il écrit dans son *Journal* : *« Si les Anglais l'emportent, je resterai pro-allemand, malgré mes préférences spirituelles pour l'Angleterre. »* Quant aux Américains, ce sont pour lui des barbares. Ce non-engagement ne l'empêche pas d'être indigné par l'étoile jaune que doivent porter les juifs et bouleversé par les bombardements alliés sur l'Allemagne, de Hambourg à Dresde. Ce silencieux sera tout aussi bouleversé par l'épuration, et surtout par l'exécution de Brasillach et le suicide de Drieu. Alors il relit Molière, Chamfort et Stendhal.

La guerre est finie. Il prétend ne pas avoir lu un seul livre paru depuis la Libération et n'a, jamais de sa vie, mis le pied hors de France. Il se dit anarchiste, ou bien aristocrate. Peu importe, désormais. Paul Valéry est mort ; André Gide est mort. Le voici octogénaire, alors que va bientôt paraître le premier tome de son *Journal littéraire*.

Qui intéresserait désormais ce vieux misanthrope, naguère perdu de curiosité et désormais submergé par le dégoût ? Ses chats et ses chiens ? Mais ils meurent aussi les uns après les autres. Et de l'écrire dans *Propos d'un jour* : *« La mort est plus belle que la naissance, la pauvreté est plus belle que la richesse, la solitude est plus belle que la société. Un écrivain de talent qui est inconnu, c'est plus beau qu'un écrivain que tout le monde connaît. »* ●

"UN ÉCRIVAIN QUI REÇOIT UN PRIX LITTÉRAIRE EST DÉSHONORÉ"

Antidémocrate, misogyne, méprisant les hommes (jusqu'à ses lecteurs !), Léautaud n'a cessé, dans ses écrits, de multiplier les saillies. Verbatim.

- **La moyenne en tout est haïssable** comme égale médiocrité.
- **Je ne suis ni de droite, ni de gauche.** Je sais fort bien ce que je suis : rien, neutre, indépendant, en marge.
- **Le plus grand nombre est bête,** il est vénal, il est haineux. C'est le plus grand nombre qui est tout. Voilà la démocratie.
- **La littérature n'a rien à voir avec la richesse du vocabulaire,** sinon le plus grand des chefs-d'œuvre serait le dictionnaire.
- **Un écrivain qui reçoit un prix littéraire** est déshonoré.
- **L'amour fait des fous,** le mariage des cocus, le patriotisme des imbéciles malfaisants.
- **Il nous vient quelquefois un dégoût d'écrire** en songeant à la quantité d'ânes par lesquels on risque d'être lu.
- **Pauvreté n'est pas vice.** Parbleu ! un vice est agréable.
- **Celui qui ne comprend pas qu'on puisse étrangler une femme** ne connaît pas les femmes.
- **La musique est l'art le plus primitif, le plus sauvage,** celui qui s'adresse le plus, pour ne pas dire uniquement, à notre sens, à notre instinct.
- **L'instruction apprise ne prouve rien,** ne rime à rien, est complètement inutile, voire malfaisante, et ne fera jamais d'un imbécile un homme intelligent.
- **Les moralistes sont toujours des bouffons,** et souvent comiques quand on regarde ce qu'ils sont eux-mêmes.

Pierre Desproges ou le goût de déplaire

Disparu il y a près de quarante ans (1939-1988), il fut l'un des humoristes les plus provocateurs de son temps. Retour sur le parcours hors norme d'un "individualiste hystérique" se vantant de n'avoir jamais voté et n'hésitant pas à s'en prendre aux "professionnels de l'antiracisme, du féminisme et du jeunisme"...

Par Arnaud Folch

FREDERIC REGLAIN/GAMMA

“J’adhérerai à SOS Racisme quand ils mettront un ‘s’ à racisme. Il y a des racistes noirs, arabes, juifs, chinois [...]. Mais à SOS machin, ils ne fustigent que le Berrichon de base ou le Parisien-baguette. C’est sectaire.”

Pierre Desproges,
Fonds de tiroir, *Seuil, 1990 (ouvrage posthume).*

Dix fois, cent fois, il a dû se justifier. Non, il n’est pas raciste. Non, il n’est pas antisémite. Non, il n’est pas misogyne. Vrai. Sauf, comme le dit son ami le journaliste Philippe Meyer, que *« la pensée d’un monde où l’on se promènerait en fonction de son étiquette lui mettait la rate au court-bouillon »*. Pas question pour lui, en clair, de composer avec *« la pensée par catégories »*, dissimulant derrière les *« amis autoproclamés du genre humain, des aigrefins ivres d’amour d’eux-mêmes, de goût de l’argent et du pouvoir »*, dont, en première ligne, *« les professionnels de l’antiracisme, du féminisme, du jeunisme* [...] *faisant carrière sur l’exhibition de leur belle âme »*. Sus aux bien-pensants, donc! D’où qu’ils viennent et quels qu’ils soient. Pas d’icônes, pas de tabous, si ce n’est pour les hacher menu...

“Je n’ai l’impression d’exister que si je dis le contraire des autres”

C’est ainsi, forçant le trait comme toujours, que Pierre Desproges, né en 1939, se dépeignait enfant à Pantin: *« Bien nourri pendant l’Occupation grâce à l’habileté de mes parents, je devins, dès la fin de l’amitié franco-allemande, en 1945, un élève nul en maths. Mais assez brillant en lettres, malgré un tempérament contestataire qui me poussait à écrire dans mes compositions françaises que Racine était chiant, Corneille surfait, et Molière démodé, voire juif. »* De quoi faire mentir la célèbre maxime d’un autre “incorrect”, Michel Audiard *(lire page 44)*: *« Les cons, ça ose tout, c’est même à ça qu’on les reconnaît! »* Pierre Desproges ou la preuve que l’on peut tout oser sans être con. Les cons, les vrais, en l’occurrence, étant ceux qui, sa courte vie durant (48 ans), lui ont reproché d’oser... *« Il faut rire de tout, c’est extrêmement important*, leur répondait-il. *C’est la seule humaine façon de friser la lucidité sans tomber dedans. »*

Quel ne fut pas, d’ailleurs, en ces années 1970-1980, son bonheur de déplaire! Un bonheur d’épicurien, savouré tel un grand bordeaux, dont il aimait abuser autant que des mots. *« Provocateur de nature »*, ainsi qu’il se qualifiait, sans doute l’était-il en partie pour éviter de se faire tout entier happer par son profond pessimisme, si présent chez les anars de droite: *« J’aime bien les histoires qui finissent mal*, déclarait-il. *Ce sont les plus belles car se sont celles qui ressemblent le plus à la vie. »* Mais nul besoin en revanche de “faire semblant”. Cet *« individualiste hystérique »*, tel qu’il se décrivait encore, jusqu’à détester le comptoir et les sports d’équipe, trouvera en effet dans ses inlassables provocations le moyen d’assumer haut et fort sa “différence” l’extrayant du groupe honni. *« Besoin quasi irrépressible de solitude »* et *« crainte presque hystérique de voir quelqu’un partager mes goûts et mes idées »*: *« Je n’ai l’impression d’exister que si je dis le contraire des autres »*, confiera-t-il. Jusqu’à cette “provoc” intime, scud contre lui-même: *« Même si l’on manifestait pour la survie de mes enfants, je n’irais pas. » « Introverti, asocial, misanthrope et casanier »*, tel qu’il se définissait, Desproges l’était d’autant plus que ce sont, partout ailleurs, des travers que l’on cache. Lui les revendique. Mais donneur de leçons, jamais! Trop facile, trop factice. *« Je ne suis pas un moraliste, car un moraliste défend des idées*, disait-il. *Moi, je n’ai pas l’intention de convaincre, je parle pour moi. J’essaie de ne pas vivre en contradiction avec les idées que je ne défends pas. »* Se revendiquant *« ni de droite ni de gauche »*, il assumait ainsi n’avoir *« jamais voté »*.

De ses premiers entrefilets au quotidien (de droite) *L’Aurore*, rubrique faits divers (1969-1976), au *Petit Rapporteur*, l’émission culte de Jacques Martin, sur TF1, qui lui apportera la célébrité (1975-1976), Desproges, contraint à la retenue, fut d’abord “seulement” impertinent. Reportages puis chroniques loufoques dans le premier, interviews pièges et gaudrioles dans le second. Clown triste dans les ➤

LAURENT MAOUS/GAMMA RAPHO

L'équipe du "Petit Rapporteur" autour de Jacques Martin, dont Desproges (à l'extrême-gauche)..

"J'ai la crainte presque hystérique de voir quelqu'un partager mes goûts et mes idées."

Pierre Desproges

deux. Il faudra attendre le *Tribunal des flagrants délires*, sur France Inter (1980-1983), et les dix minutes quotidiennes de réquisitoire en roue libre que lui offrait son rôle taillé sur mesure de procureur foutraque dézinguant l'invité (de Guy Bedos à Jean-Marie Le Pen), pour que l'homme assume enfin sa vraie nature, irrespectueuse de tout, qu'il déclinera encore dans sa *Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*, sur FR3 (1982-1983), toujours ponctuée d'un *« Étonnant, non ? »*, ses *one-man shows* et sa dizaine d'ouvrages, dont les titres le résument si bien : *Chroniques de la haine ordinaire*, *Vivons heureux en attendant la mort*, *Manuel de savoir-vivre à l'usage des rustres et des malpolis*...

"Je n'aime pas les racistes, et encore moins les Nègres"

Jusqu'à sa mort, terrassé par un cancer, le 18 avril 1988, il ne connut que huit années pleines de harangues et d'apostrophes, de sermons et d'admonestations. Suffisant, cependant, tant elles furent denses, pour marquer son époque et régler son compte, par anticipation, au monde qui s'annonçait. Chapeauté par ses enfants, le livre *Desproges par Desproges* (Éditions du Courroux, 2017) nous apprend ainsi qu'il ne consentira qu'une fois, une seule, à faire "amende honorable". Et encore, du bout des lèvres... *« Dans une émission de Polac où j'étais invité, il nous avait demandé quel était*

“PAPA, QU’EST-CE QUE C’EST QU’UN BLANC ?”

«Nous devons dénoncer le racisme dont nous sommes de plus en plus souvent les victimes! J’en parle en connaissance de cause. Pas plus tard qu’hier, mon fils, qui vient d’avoir 7ans, est rentré de l’école en larmes: **“Papa, m’a-t-il dit, qu’est-ce que c’est qu’un Blanc? [...] Pourquoi les autres ils se moquent?**
— Ben ils ont tort! Vois-tu, nous avons... nous avons nos coutumes, notre religion qui ne sont pas tout à fait les mêmes que les leurs. Nous portons des pantalons, nous mangeons avec des fourchettes, nous buvons du vin *[...]*. Cela peut surprendre... Mais tu ne dois en aucun cas, mon enfant, en avoir honte. Nous sommes blancs, descendants des Gaulois et des Francs, et alors!”» A. F.

Pierre Desproges, “Les Non-Handicapés”, sur France Inter, le 24 avril 1986.

le livre le moins bien de l’année, le bide, le moins bien écrit, a-t-il raconté sur France Inter en 1985. *J’ai répondu:* “L’annuaire du Vaucluse, c’est nul, c’est très mal écrit, il n’y a pas de verbes, c’est très emmerdant...” *Et puis j’ai ajouté, par goût imbécile de la provocation:* “Prenez notamment page 73. C’est nul et en plus, regardez, il n’y a rien que des Arabes.” » Sa repartie fait un tollé — plus encore que lorsqu’il déclara : *« Je n’aime pas les racistes, et encore moins les Nègres. »*

Il s’en expliquera, le dimanche suivant, à la radio. Non pour répondre aux associations antiracistes, menaçant de le poursuivre, mais aux Maghrébins, blessés, lui ayant écrit. *« Je ne ris que des choses graves, entre autres le racisme*, dit-il, *alors évidemment, pris au premier degré, ça peut faire de la peine. »* Mais de préciser : *« Je ne me suis pas excusé, je me suis expliqué. »* Nuance.

Ni excuses ni explications, pas même une larmichette, en revanche, malgré les innombrables pressions, sur ses centaines de textes, maximes et citations, défouraillant à tout-va, que pas un humoriste actuel, ou presque, ne se hasarderait à écrire, sous peine d’être cloué au pilori. À l’exception, peut-être, de Gaspard Proust, autre anar de droite *(lire page 100)*, qui oserait ainsi, pour dénoncer l’antisémitisme, s’adresser à son public comme Desproges le fit, en débutant son spectacle au théâtre Grévin en 1986 : *« On me dit que des juifs se sont glissés dans la salle? Vous pouvez rester. N’empêche que... On ne m’ôtera pas de l’idée que, pendant la dernière guerre mondiale, de nombreux juifs ont eu une attitude carrément hostile à l’égard du régime nazi. Il est vrai que les Allemands, de leur côté, cachaient mal une certaine antipathie à l’égard des juifs. Ce n’était pas une raison pour exacerber cette antipathie en arborant une étoile à sa veste pour bien montrer qu’on n’est pas n’importe qui, qu’on est le peuple élu, et pourquoi j’irais pointer au Vélodrome d’hiver?, et qu’est-ce que c’est que ce wagon sans banquettes? , et j’irai aux douches si je veux... Quelle suffisance! »* Un choc salvateur pour dénoncer l’innommable, plutôt que l’insupportable et dogmatique prêchi-prêcha antiraciste. La griffe Desproges. ●

“J’essaie de ne pas vivre en contradiction avec les idées que je ne défends pas.”

Pierre Desproges

***Desproges par Desproges**, dirigé par Perrine Desproges et Cécile Thomas, Éditions du Courroux, 340 pages, 39 €.*

Jean Carmet, anar et terroir

Enraciné dans sa terre d'Indre-et-Loire, ce fils de vigneron au physique de Français moyen (1920-1994) n'était pas destiné à briller au cinéma. Ça tombe bien : il n'en avait rien à f... !

Par Nicolas Gauthier

En bonne logique, Jean Carmet, né en 1920, n'aurait jamais dû être la vedette que l'on sait, fort de plusieurs centaines de films, tournés de 1941 à 1994, et presque autant de prestations au théâtre et à la télévision ; le tout lui ayant valu trois césars et un sept d'or. Seulement voilà, les injonctions paternelles lui affirmant que le métier d'acteur n'est pas le plus sérieux qui soit ne font que l'amener encore plus dans cette direction. Il rejoint tôt la troupe des Branquignols de Robert Dhéry, où il apprend le métier. Au physique, il ne ressemble à rien, si ce n'est au Français moyen. Il en fait sa marque de fabrique, clope, béret, baguette ; sans négliger ses aphorismes de comptoir qui auraient pu en remontrer à son ami de toujours, un certain Michel Audiard *(lire page 44)*.

PIERRE PERRIN/GAMMA-RAPHO

« J'aimais son langage. C'était un mélange d'archaïsme recherché et de verdeur contemporaine. Il disait "gazettes" pour journaux, "voiture de place" pour taxi, "réclame" pour publicité », écrit Jean-Claude Carrière en préface des Mémoires de Carmet au titre si évocateur, *Je suis le badaud de moi-même* (Plon, 1999). Mais l'acteur, ancré dans une autre époque, est aussi un farceur du genre provocateur.

"Le sens de la terre et du vin, une propension à la rêverie…"

À qui le questionne sur sa jeunesse, il répond un jour : *« Mon père voulait que j'aie un emploi stable afin d'assurer ma retraite, alors je me suis engagé aussitôt dans l'armée. Par chance, c'était une excellente période pour les militaires. La guerre d'Indochine, suivie par la guerre d'Algérie, permettait un avancement rapide. Cependant, je ne perdais pas de vue mes ambitions artistiques. À chaque occasion, je m'adonnais au théâtre. J'ai monté Anouilh dans les Aurès. Je me suis retrouvé à Diên Biên Phú. Comme nous avions là-bas beaucoup de loisirs, j'ai monté plusieurs pièces. J'avais un ami qui avait reçu une grenade dans le visage, ce qui l'a privé de ses yeux. Les moyens médicaux étant très médiocres, sa cécité a duré tout le temps du siège. Ce qui m'a permis de monter* Œdipe *avec, pour une fois, un sergent-chef aveugle dans le rôle. »*

En 1989, lors du tournage de *Bouvard et Pécuchet*, Jean Carmet apprend que le château dans lequel se tournait en partie ce téléfilm avait été réquisitionné par les Allemands durant l'Occupation. Ni une ni deux, sa verve et son esprit de provocation sont au rendez-vous. *« Dans notre demeure familiale de Sèvres, il m'est arrivé la même chose: nous avons été occupés par les Allemands*, dit-il, faussement éploré, à la châtelaine. *Seulement*, poursuit-il, *mes parents se sont attachés à eux. Si bien qu'à la fin de la guerre, deux de leurs officiers n'ont pas voulu partir. Et moi, maintenant, j'ai dans ma maison deux Allemands très vieux dans des chaises roulantes… »* Interloquée, la dame lui demande: *« Ça doit être très gênant ? »* Réponse, tout sourire, de Carmet, l'œil qui frise: *« Je pense bien, surtout quand je reçois des Juifs… »*

Sans surprise, cet homme prêt à tout pour un bon mot, même mauvais, n'a pu qu'avoir le coup de foudre pour un autre maître en la matière, Gérard Depardieu. Et réciproquement. Premier à avoir fait tourner les deux acteurs ensemble (*Les Gaspards*, en 1973), Pierre Tchernia l'a raconté : *« Gérard a trouvé en Jean un mentor, un grand frère, un père, un personnage qui l'émerveillait. »* Deux personnalités jumelles, mais deux physiques aux antipodes, soulignant encore le caractère tout en excès de leur amitié : *« Quand Gérard lui donne une tape sur l'épaule, il l'assomme à moitié »*, se souvient encore Tchernia, qui dépeint *« une rencontre comparable à celle de Gabin et de Belmondo dans* Un singe en hiver, *à cela près que Gabin et Belmondo ne se sont plus revus. Alors qu'eux en revanche ne se sont jamais quittés ».*

Ce qui les rassemble, hormis le goût du cinéma, art que les deux ne pratiqueront finalement qu'en dilettantes tout au long de leur carrière ? Celui des plaisirs simples, de l'assiette et surtout de la bouteille. Un amour du vin, et de ses excès, que les deux revendiquent. *« Entre nous, c'était fusionnel*, confirme Depardieu. *On était faits du même bois, on avait le même sens de la terre et du vin, la même propension à la rêverie et à la déambulation, le même regard sur les gens. »*

Invité au restaurant par le très snob metteur en scène anglais Peter Brook, qui lui propose un verre d'eau, Carmet répond : *« Merci, je me suis déjà lavé les mains… »* Mais les grands crus ne sont pas pour lui. Comme Depardieu, il préfère les vins de soif. Témoignage, à l'époque, de l'un ses proches, l'ex-critique gastronomique Jean-Pierre Coffe : *« La première fois que j'ai rencontré Jean, nous étions trois, lui, le vin et moi. Quand nous nous sommes quittés définitivement, nous étions quatre ; la mort nous avait rejoints. »*

"J'aimais son langage. Il disait 'gazettes' pour journaux, 'voiture de place' pour taxi, 'réclame' pour publicité."

Jean-Claude Carrière

Quand l'acteur venait rendre visite à Coffe, dans son restaurant parisien, il ne demandait pas le menu, préférant se tartiner des rillettes tout en demandant : *« Qu'est-ce qu'on boit là-dessus ? »* Et le restaurateur de répondre : *« château-margaux 1982 ? »*, avant d'être rabroué par Carmet : *« Tu n'aurais pas plutôt du vin ? »* En bon homme du petit peuple, ➤

FRANÇOIS DARRAS/GAMMA RAPHO

Jean Carmet et Pierre richard lors du tournage d'"Un chien dans un jeu de quilles" (1982).

il sera en effet toujours mal à l'aise avec les mœurs de la *« haute »*, comme il disait. *« Les premiers grands crus classés, les vins prestigieux, les grands millésimes l'intimidaient*, décryptait Coffe. *Les convenances impliquaient qu'on les boive avec modération et quelque respect. Or, la retenue face au verre n'était pas dans ses coutumes. »*

Prêt à tout pour un bon mot... même mauvais

Tel était Carmet, acteur admiré de tous mais sans jamais se prendre au sérieux. En 1974, deux ans après avoir crevé l'écran dans *Le Grand Blond avec une chaussure noire* (Yves Robert, 1972), où il incarne un cocu naïf, l'acteur ose le grand saut avec *Dupont Lajoie*, signé d'un autre inclassable du cinéma français, Yves Boisset. Le rôle-titre d'un cafetier beauf, raciste et violeur, qui fait accuser un immigré. Pour la première fois, la politique entre dans sa carrière: censé dénoncer la xénophobie latente de la France de Pompidou, le film est porté aux nues par la gauche. Mais Carmet, lui, refuse cette vision : plutôt qu'un brûlot militant, il y voit une plongée dans la lâcheté humaine et ses tréfonds, d'où qu'ils viennent. Y compris de soi-même. *« Passer six semaines à violer, ratonner, finit par perturber sérieusement*, dira-t-il, *et j'ai craqué, capitulant devant ce monstre ignoble.* [...] *Peut-être d'ailleurs ai-je fait ce métier pour me permettre d'évacuer les violences du péché originel. »*

> **"Peut-être ai-je fait ce métier pour me permettre d'évacuer les violences du péché originel."**
>
> *Jean Carmet*

Le 20 avril 1994, Carmet succombe à une crise cardiaque. Depardieu, le premier accouru chez lui, aura ces mots: *« Je suis vide... »* Lors de ses obsèques, son ami de toujours convoque les chœurs de l'Opéra de Paris pour un *Requiem* de Mozart, avant d'inaugurer une rue Jean-Carmet à Tigné, son petit village du Maine-et-Loire. Sans doute, à cette occasion, Depardieu se souvenait-il de ces mots qu'il avait eus, quelques mois plus tôt, lors de la remise d'un césar d'honneur au futur défunt, déjà très affaibli: *« J'appelle un homme titulaire de l'ordre national du Mérite agricole, président de la Confrérie des fromages de tête, fin buveur, joyeux drille et gai compagnon. »* Les seules Légions d'honneur qu'il ait pu accepter. ●

JEAN-PIERRE BONNOTTE/GAMMA RAPHO

Jean Yanne
en 1971.

“L’ivresse du travail ? Ça saoule vite…”

Chansonnier, acteur et réalisateur, Jean Yanne (1933-2003) est l’auteur d’innombrables maximes. Jamais bêtes sur le fond, toujours méchantes sur la forme. Sélection.

ACTEURS
Il y a beaucoup de gens qui sont devenus acteurs parce qu’ils considéraient qu’il valait mieux être mauvais en une chose que médiocre dans plusieurs.

ANIMATEURS
Ce qu’il y a de bien avec les animateurs télé, c’est que ce qui leur manque en intelligence, ils le compensent très largement en c…

ALCOOL
Pas d’alcool au volant, pas d’alcool au volant… D’accord, supprimons le volant!

AVENIR
L’avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt, c’est une c… Prenez les éboueurs…

BONNE CONSCIENCE
J’ai bonne conscience : je roule dans une voiture allemande mais mon tailleur est juif.

COUPLE
Dans la moitié des couples aujourd’hui, c’est l’homme qui s’occupe des enfants et l’autre homme qui va travailler.

ÉGAUX
Les hommes naissent libres et égaux en droit. Après, ils se démerdent.

ÉGLISE
De plus en plus de gens s’éloignent de l’Église pour se rapprocher de Dieu.

ÉTAT
S’il y avait un impôt sur la c…, l’État s’autofinancerait.

HOMME
Le propre de l’homme, c’est d’aimer ce qui est sale.

FEMMES
Je sais que pour une femme c’est difficile de rendre un homme heureux. Mais si ce travail vous paraît trop dur, mettez-vous à plusieurs!

IMPÔTS
L’idéal serait de pouvoir déduire ses impôts de ses impôts.

JOURNAL
Je ne mens jamais. Sauf quand je lis le journal tout haut, évidemment.

PENSIONS
C’est quand on commence à payer des pensions alimentaires qu’on se rend compte à quel point un mois ça passe vite!

PERCEPTEUR
Si Attila était vivant, il serait percepteur.

POUPÉES
On peut se demander si ça n’est pas mieux de passer ses soirées avec une poupée gonflable qu’avec une poupée gonflante.

RACISTE
Je ne suis pas raciste, c’est faux. Chaque année j’envoie un chèque à la SPA.

SOULAGEMENT
Lors d’une scène de ménage, 31 % des femmes brandissent la menace de retourner chez leur mère. Ce n’est pas du tout une menace, c’est un soulagement!

TRAVAIL
L’ivresse du travail? C’est vrai que ça saoule vite…

VIE À DEUX
La seule façon de réussir sa vie à deux, c’est de faire chambre à part, d’avoir des appartements séparés, de ne jamais manger ensemble et de ne surtout pas prendre ses vacances en même temps.

VOTE
Voter à droite, voter à gauche, cela revient exactement à choisir la 1re ou la 2e chaîne un soir où le programme est identique sur les deux. ●

“Vous connaissez des gens de gauche qui se sont enfuis à l’Est ?”

Humoriste actuel le plus caustique et le plus irrespectueux, Gaspard Proust, bien que classé à droite, n’a de cesse de brocarder (aussi) toutes les valeurs de son “camp” : la famille, la religion, la morale. Âmes sensibles s’abstenir.

AMOUR (1)

C’est donc ça l’amour : faire des créneaux dans une impasse.

AMOUR (2)

L’amour, vous savez, cette chose merveilleuse qui peut exister entre un homme et une femme, une femme et une femme, ou un homme et deux femmes.

BOUDDHISTES

Quant aux bouddhistes, vous savez, les skinheads en rideau de douche ? *« On va t’amener au nirvana. »* Mais qu’est-ce que le nirvana ? *« Un état psychologique, physiologique où l’être humain ne désire plus rien. »* On a déjà ça en Occident, ça s’appelle une dépression.

CATHOLIQUE

Moi je suis un bon catholique fervent. Quand je trompais ma femme, c’était toujours sans capote.

CÉLIBATAIRE

La femme célibataire, on la voit tout de suite : avec ses petits yeux de Roumaine qui a raté son adoption.

CHRISTIANISME

Le christianisme a été inventé car il est techniquement difficile de crucifier quelqu’un sur une étoile de David.

DÉBILE

Sandrine Rousseau, la Marie Curie de l’idée débile.

DÉMOCRATIE

Heureusement, il n’existe pas de saine démocratie sans un Edwy Plenel qui veille, notre Savonarole numérique, mix hoquetant entre un mouchard de salon de coiffure et un créatif farces et attrapes spécialité boules puantes.

ÉCRITURE INCLUSIVE

Au fond, qu’est-ce que l’écriture inclusive sinon un cri au secours : *« Lecteur, je suis un illettré, je ne sais plus accorder correctement les mots, alors, s’il te plaît, fais-le de manière juste à ma place. »*

GAUCHE

Vous connaissez des gens de gauche qui, à la chute du mur de Berlin, se sont enfuis à l’Est ?

GÉNÉREUX

Il n’est pas du tout généreux l’ouvrier. Quand on ferme une usine en France, qu’on délocalise, certes, lui, il perd son travail. Mais grâce à ça, à l’autre bout de la planète, des gens plus pauvres en obtiennent un.

HANDICAPÉ

Je me suis déjà mis à la place d’un handicapé, surtout son parking.

HYSTÉRIE

Quel génie, Sarko quand même… C’est quand même incroyable ce type qui arrive à convaincre les Français que l’hystérie est un truc rassurant.

LANGUE

Qui peut imaginer une langue française amputée des expressions *« la galère des départs en vacances »* ou *« les naufragés du rail »* ?

MONARCHIE

Le retour à la monarchie en France est évidemment

> **“Je me suis déjà mis à la place d’un handicapé, surtout son parking.”**
>
> *Gaspard Proust*

impossible! Je rappelle quand même que les tombeaux des rois de France se trouvent en Seine-Saint-Denis. Vous imaginez le bordel si on fait un convoi pour enterrer le roi là-bas? Il faut être réaliste: au bout de cinq minutes, le convoi se ferait braquer et trois jours plus tard, on trouverait le slip du roi en vente sur Le Bon Coin!

MORALE

Voici le rare "acquis intellectuel" des trente dernières années: faire croire aux gens qu'ils pensent, alors qu'ils se contentent de faire de la morale. Ce serait même une possible définition du wokisme: donner à des crétins l'illusion de philosopher.

NAZISME

Il faut avoir le courage de reconnaître que le nazisme a commis des erreurs. Envahir la Pologne au lieu de la Suisse, c'est comme habiter en face de la Banque centrale et braquer un kebab.

ORGASME

À votre avis, est-ce que c'est Dieu qui a inventé l'orgasme féminin? En tout cas, *a priori*, ce n'est pas l'homme. Ça se saurait.

SALARIÉ

Si un salarié était si sûr de la qualité de son travail et donc de l'impact de ce dernier sur le succès de son entreprise, il ne pourrait que vouloir en être actionnaire.

TENAILLES

Que faire quand on se retrouve pris en tenailles entre les racistes ne voyant dans l'Arabe qu'un voleur de scooters et les péremptoires droits-de-l'hommistes connaissant tous les droits, mais si peu les hommes?

TERRORISTES

Si les terroristes avaient balancé de la farine et du lait, ils auraient fait plus de morts parmi tous ces bobos allergiques au gluten et au lactose.

VÉGÉTARIEN

J'ai lu récemment qu'une bonne rigolade, ça vaut un bon gros steak, c'est pour ça que les végétariens font toujours la gueule d'ailleurs.

VOTE

Dans la mesure où le vote ouvrier se partage entre Mélenchon et Le Pen, est-ce qu'on ne peut pas se réjouir de la désindustrialisation du pays? ●

"Si les terroristes avaient balancé de la farine et du lait, ils auraient fait plus de morts parmi tous ces bobos allergiques au gluten et au lactose."

Gaspard Proust

DAMIEN GRENON/PHOTO12

Les romantiq

Aventuriers solitaires et rêveurs, mais pétris de valeurs...
Sylvain Tesson, l'homme des chemins noirs et des cimes blanches
pour échapper à la modernité, Raspail, le maître,
Henri de Monfreid, le pirate, mais aussi Léo Malet et... Lino Ventura.

PRISCILLA TELMON/OPALE.PHOTO

Sylvain Tesson au sud de l'ile de Mull (Écosse), sur le littoral de la baie de Carsaig.

ues

Marcel Aymé, le lunatique enraciné

Génial portraitiste des errements de son temps, l'auteur du "Passe-Muraille" et d'"Uranus" (1902-1967) n'a eu de cesse, à travers ses romans et ses engagements, d'irriter la bien-pensance. Portrait du La Rochefoucauld de la glèbe et du comptoir.

Par Bruno de Cessole

Dans les années 1950 on pouvait croiser au matin, dans les rues de Montmartre, un sosie de Buster Keaton — haute silhouette, longue tête chevaline, lourdes paupières tombantes abritées derrière des lunettes noires — vêtu avec désinvolture d'un vieux blouson de daim sur lequel tranchait une cravate jaune canari. Lorsqu'il apparaissait dans les estaminets de la Butte, *Au Clairon des Chasseurs*, *Chez Pomme* ou *Chez Georges*, l'homme émettait en guise de bonjour un sobre grognement, commandait un Vittel-cassis puis s'installait à une table de joueurs de belote ou de dés. Selon son humeur il s'adonnait aux subtilités du quatre-cent-vingt-et-un ou se contentait de regarder le jeu. Pas causant mais gentil. Plus tard dans la journée, les habitués du salon de Florence Gould ou les pique-assiette des cocktails de Gallimard croisaient le même individu, toujours habillé de ses lunettes noires et de son blouson et reconnaissable, par-dessus tout, à un mutisme obstiné.

À l'écart des groupes, impassible, ce drôle de corps se contentait d'observer. Avec la prestesse et la mobilité d'un œil de mouche. À cause du blouson (et malgré la cravate) certains le tenaient pour un anarchiste. À cause des lunettes noires et de la discrétion d'autres penchaient pour l'agent secret. À cause du mutisme et d'une certaine lippe désabusée les plus sagaces le prenaient pour un moraliste de l'espèce pessimiste. Une sorte de La Rochefoucauld de la glèbe et du comptoir.

Lui s'étonnait que l'on taxe de contradictions les mouvements naturels d'un esprit libre: *« J'ai le regret de n'avoir pas été toujours d'accord avec moi-même*, confessait-il. *C'est une chose qui arrive souvent quand on n'a pas d'idée préconçue* [...]. *Je plains qui s'ennuie à regarder le monde du haut d'un faux col et à vivre sur un système lui interdisant les joies de se tromper. Pour ma part, je ne me prive guère de penser noir après blanc et par aventure les deux à la fois. »*

Cette détestation des idées générales et des carcans, cette méfiance envers les vertus de la rhétorique, cette aversion pour le bavardage dénonçaient dans le sosie de Buster Keaton un vieux Romain (de la Rome de Caton, bien sûr, pas celle de la démocratie chrétienne) ou un Anglais pur malt. Au vrai, Marcel Aymé ne devait pas plus son stoïcisme à la Rome antique que son flegme à l'Angleterre.

D'après l'état-civil, ce taiseux qui n'en pensait pas moins était un Franc-Comtois de vieille souche paysanne. Né par hasard à Joigny, en Bourgogne, lorsque le XX^e^ siècle avait deux ans, il était le sixième enfant d'un robuste maréchal-ferrant au I^er^ régiment de dragons et d'une mère délicate, disparue très tôt, répondant au prénom flaubertien d'Emma. Tel un vivant chromo, la famille Aymé illustrait les vertus de la III^e^ République et de l'instruction laïque et obligatoire. Un chef de famille issu de la paysannerie, modeste serviteur de l'État qui éleva, seul, une tripotée d'enfants travailleurs et méritants, au brillant *cursus* scolaire. À l'exception de Marcel, le mouton noir du lot, déjà enclin à ces penchants répréhensibles à quoi se reconnaissent les élus de la littérature: la bohème, la paresse, le dilettantisme.

"Débonnaire devant les hommes, pur devant Dieu"

La France de cette fin de siècle se partageait en deux camps, hostiles mais complices: d'un côté les républicains, bouffeurs de curés; de l'autre, les calotins, insensibles aux charmes tétonniers de Marianne et au catéchisme progressiste.

Le jeune Marcel, dès son enfance, devait se nourrir de ces querelles, tiraillé entre le versant masculin de la famille (franc-maçon et radical-socialiste) et le versant féminin (pieux et traditionaliste) représenté par sa grand-mère et ses tantes, auprès desquelles il grandit en partie à Dôle, dans le Jura. Plus tard, il s'efforcera de rester en dehors des clans et des partis, se refusant à choisir entre les guelfes et les gibelins, les Maloret et les Haudouin.

L'enfance de Marcel Aymé ce sont *Les Bucoliques* de Virgile revues par les *Frères farouches* de Jules Renard. Parmi les verdoyants paysages du Jura, le gamin découvre la vie aux côtés des laboureurs, des piqueurs de bœufs et des charbonniers.

"Pour ma part, je ne me prive guère de penser noir après blanc et par aventure les deux à la fois."

Marcel Aymé

LUC FOURNOL/PHOTO12

Il n'ignore rien de l'âpreté mais aussi des joies de la terre, de l'avarice, de la mesquinerie, de la méchanceté, mais aussi de la solidarité, du bon sens et du respect humain des "culs-terreux".

Au collège, malgré sa facilité, il ne fait pas d'étincelles avant la classe de rhétorique. Une santé défaillante explique son côté lymphatique et neurasthénique. À la suite d'une encéphalite il est frappé de myasthénie, d'où les paupières en *« capote de fiacre »*, l'immobilité du faciès et les difficultés d'élocution qui seront sa carte de visite.

Privé des plaisirs champêtres, il trouve un dérivatif dans la lecture : les classiques, envers lesquels il paiera sa dette, sur le tard, sous forme de préfaces, mais aussi les auteurs étrangers. Après le bac et une année de "math spé", le nouvel étudiant tâte de la médecine à Paris, mais préfère sainement les parties de poker à la *Taverne de Paris* et le bal musette de la porte Saint-Martin.

Il paiera le courage de ses prises de position par la solitude et le boycottage de ses écrits.

De ses études vite interrompues, Aymé gardera une certaine timidité avec les intellectuels. Il ne se sentira jamais à l'aise avec les "longues figures" de la NRF qui, de leur côté, le traiteront avec condescendance. Les écrivains dont il fut proche — Simenon, Mac Orlan, Fombeure, Anouilh *(lire page 114)* — étaient de ceux qui ne se croyaient pas issus de la cuisse d'Aristote ou de la côte de Hegel.

À Paris, Aymé exerce divers métiers : journaliste dans une agence de presse, employé de banque, assureur. Sans conviction et sans succès. Malade, il se réfugie à Dôle et trompe son ennui en écrivant *Brûlebois*, roman de mœurs provinciales, légende d'un *« saint buveur » « débonnaire devant les hommes, pur devant Dieu »*. Repéré par Gaston Gallimard, son deuxième roman, *Aller-Retour*, paraît chez l'éditeur de Proust et de Gide. C'est le début d'une longue amitié avec le grand sourcier de la littérature française. En 1931, parait *La Table-aux-cre-*

Marcel Aymé et Pierre Mac Orlan en 1965.

“IL N’Y A PLUS DE VRAIS PARESSEUX…”

Pour Marcel Aymé, le clochard est le type social le plus proche de l’écrivain, ainsi qu’il le fait dire par un comparse de son héros Brûlebois dans le roman éponyme paru en 1926: *« Il n’y a plus de vrais paresseux,* regrette-t-il. *Les gens qui ne travaillent pas jouent au golf, dansent le paso-doble, cambriolent des bijouteries ou se battent les flancs pour savoir s’ils sont bergsoniens. J’ai du temps devant moi, je n’aurai aucun souci, je me regarderai vivre. Je me lèverai tard le matin* […], *de temps en temps, j’irai à la pêche, une fois par semaine au cinéma, et tous les soirs à l’apéritif au même café. »* Ce beau programme ne sera cependant jamais à son ordre du jour, excepté sur le tard de sa vie. B. de C.

vés, couronné par le Prix Renaudot. On vante la justesse de ton, la vérité d’observation, l’humour et la tendresse qui marquent de leur empreinte ce roman sans concessions pour le goût de l’époque.

À l’avenir, l’assure Gaston Gallimard, l’écrivain peut compter sur une clientèle fidèle et vivre de sa plume. D’autant que la presse lui ouvre ses portes. Pour *Gringoire*, *Les Nouvelles littéraires*, *Candide*, Aymé multiplie les articles d’actualité et les nouvelles où une autre facette de son talent, la fantaisie, le merveilleux, fait florès. Vrai forçat de la plume, il contraint sa nature, son goût du vagabondage et de la flânerie.

Après le demi-échec d’un nouveau roman, *Vaurien*, il connaît un triomphe avec *La Jument verte*, irrésistible tableau de la vie d’un village dans la France éternelle, d’une verdeur rabelaisienne qui lui vaut aussi d’être accusé d’outrage aux bonnes mœurs. Vertement, Aymé réplique en protestant de la bonne santé de ses personnages, lesquels *« ont le bas-ventre et l’âme en belle santé ».*

Accusé d’outrage aux bonnes mœurs

Avec du beurre dans ses épinards, le “paysan de Paris” s’installe dans ses meubles à Montmartre, derrière le *Lapin agile*. Il se lie d’amitié avec les peintres de la Butte, Gen Paul, Ralph Soupault, ainsi qu’avec Céline *(lire page 22)*. À en croire ses romans, l’actualité, la politique du jour intéressaient moins Marcel Aymé que l’évocation de la France de Fallières et de Grévy. Vers le milieu des années 1930, il rattrape son retard. La presse lui ouvre ses colonnes: après *Gringoire*, *Marianne*, par le truchement d’Emmanuel Berl, sollicite son talent et ses opinions. Passant d’un magazine de droite à un magazine de gauche, avec son indifférence lunaire, Aymé y aborde les sujets les plus divers, des faits de société à la politique étrangère.

En 1935, l’invasion de l’Éthiopie par les troupes italiennes fait de lui, à son corps défendant, un écrivain “engagé”. Par pacifisme, il signe, comme Henry de Monfreid *(lire page 122)*, la pétition des *« Intellectuels français pour la défense de l’Occident »*, qui ➤

“La politique n’est pas son fort. Indomptablement en dehors des partis, il se contente de passer à travers l’existence, muet et railleur, terriblement prêt à écouter, à voir, à raconter ce qu’il a vu et entendu.”

Robert Brasillach sur Marcel Aymé

s'oppose aux sanctions contre l'Italie pour éviter de jeter Mussolini dans les bras d'Hitler. Aussitôt, la gauche, qui le prenait pour l'un des siens, le cloue au pilori. Voici l'écrivain installé pour longtemps dans l'inconfort intellectuel de l'homme libre. Sa défiance naturelle envers la politique s'en accroît.

Meurtri par les attaques dont il a été l'objet, il se tourne vers l'univers de son enfance, avec ses vertus immuables : *Le Moulin de la Sourdine*, *Gustalin* renouent avec la veine réaliste et agreste de *La Table-aux-crevés* et de *La Jument verte*. Parallèlement, Marcel Aymé conquiert un public auquel il n'avait pas songé avec *Les Contes du Chat perché « écrits pour les enfants de quatre à soixante-quinze ans »*. Au grand dam des esprits rassis, l'auteur donne la parole à nos frères "inférieurs", les chiens, les chats, les vaches, les chevaux et les loups qui en remontrent aux humains par leur humanité.

Défenseur de Brasillach, Céline et Bastien-Thiry

Sous l'Occupation, il accepte, à la demande de Robert Brasillach, de donner des nouvelles à *Je suis partout*. Tout en s'insurgeant contre le port de l'étoile jaune et gardant son amitié à son complice de cinéma, le communiste Louis Daquin. Pertinent, Brasillach note que *« la politique n'est pas le fort de Marcel Aymé. Indomptablement en dehors des partis, il se contente de passer à travers l'existence, muet et railleur, terriblement prêt à écouter, à voir, à raconter ce qu'il a vu et entendu »*.

Le fruit de sa chasse, il le transpose dans *Travelingue*, portrait ironique de la bourgeoisie de l'époque du "Front popu" et dans *Le Passe-Muraille*, évocation des souffrances quotidiennes des petites gens sous l'Occupation, transcendées par l'évasion dans un autre univers et un autre temps. De la butte Montmartre aux vallées vosgiennes, ses personnages excellent à nous faire partager l'extraordinaire poésie de la vie quotidienne des humbles, la saveur du pays réel.

À la Libération, Marcel Aymé échappe par miracle aux listes noires des épurateurs. Au lieu de se tenir à carreau, il prend la défense de Brasillach pour le sauver du peloton d'exécution. Il récidivera en faveur de Céline. Comme il le fera, plus tard, pour le colonel Bastien-Thiry. Il paiera le courage de ses prises de position par la solitude et le boycottage de ses écrits. Son pessimisme devant la veulerie de ses contemporains croît et embellit. Il se délivre de ces humeurs moroses — et aggrave son cas — en écrivant *Uranus*, tableau au vitriol de l'épuration, puis *Le Confort intellectuel*, pamphlet contre le conformisme des avant-gardes.

Malgré les désillusions, il gardait le cœur jeune, généreux et fraternel des vagabonds de ses romans.

Ces années d'après-guerre sont aussi celles de la conversion au théâtre — il s'y sent plus libre que dans le roman et son art du dialogue s'y épanouit à loisir — et de l'installation à la campagne, près de Montfort-l'Amaury (Yvelines). Sa gloire est au firmament. Il est traduit à l'étranger, des critiques publient des essais sur son œuvre, ses textes sont portés à l'écran (*Le Passe-Muraille*, *La Table-aux-crevés*, *La Traversée de Paris*, *La Jument verte*, *Le Chemin des écoliers*).

Il écrit des scénarios, adapte des pièces d'Arthur Miller, de Tennessee Williams et de Friedrich Dürrenmatt, et donne chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre : *Vogue la galère*, *Lucienne et le boucher*, *Clérambard*, *Les Oiseaux de lune*, *Les Maxibules*, *La Tête des autres*. Sa force comique, sa violence satirique lui attirent les bravos du public mais le ressentiment des puissants. La magistrature monte sur ses grands chevaux et s'indigne des répliques vengeresses de *La Tête des autres*. Plus tard, les américanophiles

Il refuse l'Académie française : "Je ne comprends pas, dit-il, le plaisir que l'on peut avoir à être d'une société où l'on rencontre une quarantaine de personnes que l'on n'a point choisi de rencontrer…"

Statue du Passe-Muraille, signée Jean Marais, représentant l'écrivain, place Marcel-Aymé, à Montmartre.

l'étrilleront pour sa pièce *La Mouche bleue* et ses appréciations ironiques sur les États-Unis. Tandis que les gaullistes lui reprocheront son hostilité virulente envers leur grand homme.

La liberté d'expression trouve vite ses limites au pays des droits de l'homme. Aymé s'en console en compagnie d'une escouade de jeunes écrivains —Nimier, Blondin, Laurent, Déon *(lire page 48)*— qui reconnaissent en lui un classique de demain. De Blondin le funambule ailé, il écrivait cet éloge qui s'applique tout autant à lui-même: *« Il écrit le français comme si c'était sa langue maternelle* [...] *je veux dire qu'entre elle et lui, on ne sent nulle distance, nul obstacle, nul truchement étranger, qu'il n'en use pas par personne de cuistre interposée, et qu'à la différence de tant d'excellents écrits, les siens n'ont pas l'air de thèmes français fabriqués par le super bon élève d'un collège anglais ou brésilien. »*

Ces mauvaises fréquentations, brochant sur ses délits d'opinion, lui forgent une réputation d'"anarchiste de droite", même si, en dénonçant travers et hypocrisies avec une verve réjouissante, il a cherché avant tout à peindre dans leur vérité les hommes de son temps.

L'âge venant, il n'en refuse pas moins de devenir un vieillard insupportable, décoré et académicien. Avec fermeté, il décline ces deux hochets (la Légion d'honneur et un fauteuil sous la Coupole) qu'on lui propose: *« Je ne comprends pas*, rétorque-t-il, *le plaisir que l'on peut avoir à être d'une société où l'on rencontre une quarantaine de personnes que l'on n'a point choisi de rencontrer... »*

Mauvaises fréquentations et délits d'opinion

Le chantre des épopées agrestes et des drames villageois avait des élégances et des désintéressements qui faisaient de lui un "innocent" dostoïevskien parmi la faune littéraire parisienne. Malgré les désillusions, l'auteur de *La Vouivre* gardait le cœur jeune, généreux et fraternel des clochards et des vagabonds de ses romans.

Le 14 octobre 1967, le passe-muraille traversait définitivement le miroir des apparences pour un autre monde, où l'herbe serait plus verte. *« Il a retrouvé La Fontaine et les auteurs de fabliaux du Moyen Âge, il a retrouvé la vraie France — dont il a beaucoup moins parlé que les professionnels de la chose, mais qu'il était*, lui rendra hommage son ami Anouilh *(lire page 114). Il s'est simplement mis, avec son petit sourire modeste et un peu triste, à sa place, là où l'intelligentsia française — qu'il agaçait et qui l'agaçait— ne peut plus rien. »* ●

PHOTOS : RANDY DUCHAINE/ALAMY STOCK PHOTO ; BRIDGEMAN IMAGES

Jean Raspail, par Jacques Terpant.

Jean Raspail, au bout de ses rêves

Foncièrement de droite, l'auteur du "Camp des saints" (1925-2020), disparu à l'âge de 94 ans, l'était par son engagement catholique et monarchiste. Mais il était tout autant de tempérament anar : à contre-courant de son époque, aventurier sans illusions mais en quête d'idéal…

Par Olivier Maulin

Il y avait du Tintin chez Raspail. Le Tintin qui court, vole, navigue et fonce à moto. Un Tintin un peu plus drôle, certes, qui n'hésitait pas à emprunter de temps à autre la bouteille de Loch Lomond du capitaine Haddock pour trinquer à la Pata-gonie royale ! Car il trinquait, le père Raspail, toujours élégamment, et de préférence en mémoire de rois de pacotille qu'il prenait très au sérieux. Mais aussi de Louis XVI, dont il ne fera jamais le deuil.

L'homme et l'écrivain étaient marqués par un style fait d'élégance, de manières et de rites, ni l'un ni l'autre n'ayant jamais oublié que *« l'action, c'est avant tout la forme »*. Comme Jacques Perret *(lire page 125)* qu'il admirait, l'explorateur passa la plus grande partie de sa vie à se promener de continent en continent et de siècle en siècle. Batifolant avec des créatures swiftiennes dans une rivière de l'île de la Dominique, assistant à une messe des catacombes avec les derniers chrétiens du Japon, observant avec effroi les caravelles de Magellan s'engouffrer dans le détroit qui portera bientôt son nom ou recherchant les traces des derniers Wisigoths de l'Hérault, des derniers Huns de l'Aube, il était partout chez lui, et sans aucune affectation ; sans ironie et sans démagogie, ces deux plaies des temps démocratiques.

On reconnaît un écrivain à la fidélité qu'il porte à son obsession. La quête de ceux qu'il appelait *« les peuples perdus »* était celle de Raspail. La plupart avaient bel et bien disparu à jamais, mais Raspail était un rêveur. En retrouver la trace constituait l'unique but de ses voyages et ceux-ci prenaient à mesure que les années passaient un caractère d'urgence tragique. Quand il publia ses premiers voyages aux Antilles, il prenait encore le temps de flâner, de décrire les lézards, de disserter sur le punch et les méfaits du créole, avant de se lancer à l'assaut des montagnes et de ses chimères.

Né trop tard dans un monde trop vieux

Mais la fébrilité le gagna bientôt quand il réalisa que le toboggan de l'histoire était sans pitié et qu'il projetait les derniers peuples non alignés dans le néant. Certes, Raspail est venu trop tard dans un monde trop vieux, mais il fut quand même de son époque, ce XX^e^ siècle qui a vu disparaître les dernières tribus en silence, celui qui a signé la fin de ceux qui se réclamaient d'un autre droit, d'une autre légitimité, d'une antériorité. Le projet moderne est bicéphale : l'avènement du progrès et le grand métissage côté pile ; la fin mécanique des peuples qui les refusent et l'uniformité côté face, celle qui hantait Raspail. *« S'il reste un survivant, je veux le voir et lui parler, lui saisir la main, savoir à quoi cela ressemble un homme vieux de milliers d'années et qui le sait »*, écrivait-il dans *La Hache des steppes*, magnifique livre dans lequel il cherchait ce ➤

"Il existe chez certains êtres doués d'une nature rêveuse, des fidélités de rechange qui finissent par prendre le pas sur le reste."

Jean Raspail
Bleu caraïbe et citrons verts

ÉDITIONS DELCOURT, 2009 - JACQUES TERPANT, 2009

survivant partout dans le monde, avec désespoir et gaîté.

Ses voyages étaient autant d'enquêtes de terrain, préparées par des séjours en bibliothèque. Tout témoignage était bon à prendre, celui d'un routard aperçu au bord de la route comme celui des archives. Du croisement des deux naissait l'aventure.

Consul général de Patagonie

Toute une vie à voyager dresse une géographie. Celle de Raspail était des confins, collection méthodique de bouts du monde hostiles, de steppes balayées par le vent, de rives gelées, d'îles sous la pluie et de sommets inaccessibles. Là se terraient les peuples refoulés par les siècles, gibier littéraire de notre romantique. Parmi eux, les Alakalufs qui l'ont tant fasciné. Ce *« petit peuple désolé, arriéré, faible et laid »* nomadisait depuis des millénaires dans les canaux autour du détroit de Magellan. Ils vivaient nus, à peine enduits de graisse de phoque, se nourrissant de baleines échouées, ne possédant aucun mot de vocabulaire pour exprimer le bonheur et la joie. Leur débilité, véritable pied de nez à Darwin, était leur plus grande force: si l'on se met à penser sous ces latitudes, on se couche pour mourir.

L'aventurier a raconté mille fois la rencontre fugace, à 20 ans, du haut d'un cargo engagé dans le détroit, d'un canot avec six de ces survivants à bord, et la conscience que 10000 ans séparaient leurs deux mondes. Quelques décennies plus tard, la race s'éteindra à jamais mais cette rencontre de quelques secondes détermina sa vie. De *Terre de feu-Alaska*, son premier livre (1952), à *Adiós Tierra del Fuego* quarante-neuf ans plus tard, il y reviendra tout au long de son œuvre. En 1986, il leur consacra ce qui fut peut-être son chef-d'œuvre (plus encore que son si visionnaire *Camp des saints*): *Qui se souvient des hommes...* Peu de livres offrent des descriptions de paysages aussi saisissantes. La pourriture des forêts magellaniques noyées de pluie, les sommets glacés de la cordillère plongeant dans la mer; le froid, la neige, les archipels effrayants, la nuit des canaux infinis et la solitude de ces Indiens nus dans des barques de fortune agitées par les flots confèrent à ce livre une tristesse et une beauté uniques. Le jour où apparaissent les Espagnols dans ces confins du monde, les Indiens Alakalufs sont condamnés. L'agonie durera cinq siècles. De quoi méditer sur l'impératif universel de *« l'ouverture à l'autre »*.

« Il existe chez certains êtres doués d'une nature particulièrement rêveuse des fidélités de rechange qui finissent par prendre le pas sur tout le reste », écrivait notre voyageur dans *Bleu caraïbe et citrons verts*. Raspail ne reconnaissait plus la France dont le peuple s'était transformé en masse informe. Produire? Consommer? Se rendre utile? Toucher ses allocations? Manifester dans les rues? *Adiós Tierra de Francia*! Raspail prit la tangente. Il se fit naturaliser dans un pays qui n'existait pas, la Patagonie, devint sujet d'un roi de chimère, offrit sa fidélité de rechange à ses rêves.

Ce roi, c'est Antoine de Tounens bien sûr, un rêveur lui aussi. Le plus grand des rêveurs! Un avoué de Périgueux qui décida un jour de devenir roi du territoire sauvage de l'Araucanie, qui par décret annexa la Patagonie voisine et son million de kilomètres, qui tâta de la prison au Chili avant de s'en faire chasser et qui finit, contre un bock de bière, par distribuer aux poètes enivrés du *Chat Noir* les titres de terres qu'il ne possédait pas...

ROMAIN ROUGIER

Son royaume littéraire accueillait tous les rebelles, les bras-cassés de la modernité, les ratés du progrès, les morts pour la croissance.

Le drapeau à bandes horizontales bleu blanc vert flottait sur la maison de celui qui s'était institué consul général de Patagonie. Raspail fit sécession. L'auteur du *Jeu du roi* ne cessait de jouer mais il jouait très sérieusement. Son royaume littéraire accueillait tous les rebelles, les bras-cassés de la modernité, les ratés du progrès, les morts pour la croissance, tous ces peuples millénaires dont l'histoire a cru bon de se passer. Certains disent qu'en ce royaume, en fermant les yeux, on peut encore entendre le bruit des rames de ces Indiens nus fouettés par la pluie glacée qui rament péniblement dans les flots déchaînés. C'est ce rêve dans la brume que nous laisse Raspail, cette fidélité de rechange, cette œuvre qui nous rappelle qu'il y eut des hommes. ●

SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2024/BRIDGEMAN IMAGES

Geneviève Dormann en 1974.

Geneviève Dormann, l'insolente

Disparue il y a près de dix ans, l'écrivaine (1933-2015) est partie chouanner dans les bocages de l'au-delà où elle a rejoint sa bande de copains, Nimier, Blondin, Pascal Jardin et autres irréductibles. Portrait d'une rebelle.

Elle aurait pu, elle aurait dû, être la fille naturelle de Léon Daudet *(lire page 78)* et de Colette. Du gros Léon, Geneviève Dormann tenait la générosité, le goût du combat et la verve rabelaisienne, tandis qu'elle avait hérité de Colette l'indifférence au qu'en-dira-t-on, la sensualité sans complexe et la gourmandise débridée. Dans l'ordre des plaisirs, sa hiérarchie personnelle plaçait en tête: faire l'amour et bien manger, puis pêcher les maquereaux à la traîne, voir grandir et partir les enfants, enfin, faire pousser des fleurs.

Crinière blonde de cavale indomptable, yeux bleus pétillants d'espièglerie, belle comme le péché, insolente comme un page, provocante comme les héroïnes de la Fronde, cette hussarde d'honneur à la voix rauque et gouailleuse de fumeuse de Gitanes s'est toujours située à contre-courant du troupeau bêlant des belles âmes citoyennes et des féministes aigries. *« Les féministes*, disait-elle, *sont tellement insupportables qu'elles sont arrivées à rendre misogynes jusqu'aux femmes elles-mêmes. »*

Et la littérature dans tout ça? Elle y entra par effraction après avoir fourbi ses armes dans le journalisme et l'édition. À la parution de son roman *La Fanfaronne* (Le Seuil, 1959) elle reçut de Montherlant, Hélène Lazareff et Gaston Gallimard des lettres si flatteuses et prometteuses qu'elle plaqua *illico* son emploi pour un eldorado annoncé. Las, la naïve n'avait pas deviné le canular monté, pour la prévenir du péché d'orgueil, par Roger Nimier *(lire page 48)*, qui avait des faiblesses pour cette luronne *« blonde, sauvage et insaisissable »*.

Notre époque trop molle n'était plus à son goût

Par bonheur, cela ne la découragea pas d'écrire une quinzaine de romans et d'essais vifs, gouleyants et charnus, parmi lesquels *La Passion selon saint Jules*, *Je t'apporterai des orages*, *Mickey l'ange*, *Fleur de péché*, *Adieu, phénomène*, *Amoureuse Colette*, *La Gourmandise de Guillaume Apollinaire*...

À l'instar de Clemenceau, elle estimait que la poitrine des femmes n'est pas faite pour les honneurs et refusa d'être épinglée par les Arts et Lettres. Mais elle accepta le prix des Deux-Magots pour *Le Bateau du courrier*, le prix Kléber-Haedens pour *Le Roman de Sophie Trébuchet* et le Grand Prix du roman de l'Académie française pour *Le Bal du dodo*. Cette tigresse vulnérable aimait les fauves, qu'elle a célébrés dans *Paris est une ville pleine de lions*. Mais notre époque molle et veule n'était plus à son goût. Elle s'y ennuyait. *« Je suis comme un océan transformé en lac et qui aurait la nostalgie de ses marées, de ses vagues, de ses tempêtes »*, regrettait-elle à la fin de sa vie. Il était temps pour elle, en hussarde d'honneur, non de partir, mais de se faire la belle. **B. de C.**

Jean Anouilh en 1963.

KÁROLY FORGÁCS/AKG-IMAGES

Anouilh, un classique au purgatoire

Sous son masque de "vieux boulevardier", Jean Anouilh (1910-1987), l'un des auteurs majeurs du XXe siècle, ne cessa en réalité d'être un jeune insoumis, en insurrection contre les idéologies modernes.

Par Michaël Rabier

Le théâtre d'Anouilh, s'il traverse aujourd'hui un certain purgatoire, tant sur scène que dans la critique, s'impose néanmoins comme l'un de plus représentatifs du XX^e siècle. Ainsi s'exprimait, en 2007, Bernard Beugnot dans son introduction aux *Œuvres complètes* d'Anouilh, publiées dans la collection de La Pléiade à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort.

Pourtant, n'était son *Antigone*, succès de librairie grâce aux professeurs de français, qui s'attarderait encore aujourd'hui à faire découvrir le trop sulfureux et trop classique Anouilh à nos jeunes étudiants ? Ce maître du théâtre attend toujours au "purgatoire" des scènes françaises. Pourtant, de son vivant, Anouilh a été interprété par les plus grands acteurs français et étrangers : Jean-Louis Barrault, Bernard Blier, Michel Bouquet, Pierre Brasseur, Suzanne Flon, Paul Meurisse, Madeleine Renaud, Jean Vilar, Michel Simon, Jean-Pierre Marielle, Michel Galabru, Richard Burton ou Laurence Olivier.

"La phrase française complète, avec le mot, l'adjectif et le verbe"

Le "tort" de ce fils d'un tailleur et d'une pianiste d'orchestre aura peut-être été d'arriver trop tard, ou trop tôt. Né à Bordeaux quatre ans avant la Première Guerre mondiale, parvenu au faîte de sa carrière dès l'âge de 30 ans, il appartient à une génération occultée par l'avant-garde qui s'emparera des scènes de l'après-guerre.

Homme de tradition plutôt que de rupture, Anouilh est entré au théâtre dans l'ombre des maîtres d'avant-guerre. Dès ses débuts, le jeune dramaturge se situera donc dans la tradition théâtrale française, ce théâtre du texte dit "littéraire". À l'instar de Molière, Marivaux ou, plus tard, Musset puis, bien sûr, Giraudoux, Anouilh affectionne *« la phrase courte, serrée, musclée* [...], *la phrase construite, la phrase française complète, avec le mot, l'adjectif et le verbe »*. Ce n'est pas pour rien que, selon ses dires, il aurait aimé vivre au XVIII^e siècle, le grand siècle de la conversation. Pour autant, il n'ignore pas les auteurs modernes, tels Pirandello ou, plus récents encore, Ionesco, Beckett, ou encore Adamov, partageant avec eux certaines préoccupations métaphysiques.

De fait, ses premières œuvres paraissent marquées par l'existentialisme et une vision très pessimiste de la nature humaine. Ainsi en va-t-il, notamment, de *L'Hermine*, sa première œuvre sérieuse qui inaugure le cycle de ses *Pièces noires*. Conquis par le romantisme encore juvénile qui se dégage de l'œuvre, Robert Brasillach parlera à son sujet de *« mythe du baptême »*. Déjà, en effet, cette pièce qui met en scène la soif de pureté absolue habitant les deux personnages — Frantz, un jeune homme pauvre tombé amoureux de Monime, une belle aristocrate —, donne le ton d'une œuvre qui sera marquée par une quête quasi mystique et impossible de l'absolu.

Mais le vrai premier succès de Jean Anouilh viendra quelques années plus tard, en 1937, avec *Le Voyageur sans bagage*, pièce mise en scène par Georges Pitoëff, qui le confirme comme un auteur dramatique à part entière. Inspirée du *Siegfried*, de Giraudoux, cette œuvre constitue un tournant dans la carrière d'Anouilh, qui prend alors conscience *« d'avoir franchi une frontière, celle du réalisme »*. Dans cette histoire d'un homme devenu amnésique qui refuse le poids de son passé et de sa famille, il réaffirme une thématique qui deviendra récurrente dans son théâtre.

Sous l'Occupation lui vient le projet d'écrire une adaptation moderne de l'*Antigone* de Sophocle, dont l'ambiguïté du texte, qui laisse toute liberté d'interprétation, suscite des réactions contradictoires : Créon incarne-t-il Vichy et Antigone la Résistance ? Peut-être. André Breton ira jusqu'à écrire qu'elle était l'œuvre... d'un SS ! Longtemps — jusqu'à aujourd'hui —, certains feront peser sur Anouilh le soupçon de *« collaboration »* pour avoir fait représenter cette pièce à cette époque, mais aussi pour avoir livré des textes (uniquement littéraires) à *Je suis partout* et pour avoir signé, à la Libération, la pétition en faveur de la grâce de Brasillach. Les mêmes oublieront, évidemment, que, aux pires moments des persécutions antisémites, Anouilh cacha chez lui la femme d'André Barsacq, juive d'origine russe, et qu'il donna des nouvelles à la revue antinazie *Marianne*. Et les mêmes, en revanche, ne s'offusqueront pas que, ayant fait représenter *Les Mouches*, en 1943, puis *Huis clos*, en 1944, qu'ayant donné plusieurs articles à la revue *Comoedia*, contrôlée par la *Propaganda-Staffel*, Jean-Paul Sartre, lui, se fût métamorphosé en "héros" de la Résistance, allant jusqu'à siéger au Comité d'épuration des écrivains...

"Je suis d'un coup devenu vieux en 1944, voyant la France ignoble."

Jean Anouilh

Ces procès d'intention, l'exécution de Brasillach et, plus lar- ➤

SP/BERNARD RICHEBÉ

“Pauvre Bitos ou le dîner de têtes” au théâtre Hébertot (programmé à partir d’octobre 2024).

gement, les horreurs de l’épuration venant après celles de l’Occupation, laisseront en Anouilh des traces indélébiles et une amertume qui allait rehausser d’ironie une écriture déjà très noire. *« J’ouvre les yeux, je vois partout la lâcheté, la délation, les règlements de comptes. Je suis d’un coup devenu vieux en 1944, voyant la France ignoble »*, confessera-t-il trente ans plus tard. De ce temps-là, les allusions sarcastiques aux représailles de 1944-1945 deviendront fréquentes, depuis *Ornifle* (1955) jusqu’à *Tu étais si gentil quand tu étais petit* (1972).

“Une insurrection des âmes contre la médiocrité”

Avec *Ardèle ou la Marguerite* (1948), Anouilh inaugure la série des pièces dites *« grinçantes »*, celles où éclateront avec le plus de brio ses reparties incorrectes, et qui culmineront avec *Pauvre Bitos ou le dîner de têtes*. Lors de sa création, en 1956, cette satire des tribunaux révolutionnaires de 1793 visant, en réalité, les cours de justice de l’épuration, scandalise la critique, mais triomphe auprès du public : la pièce sera représentée un an et demi à guichets fermés. La comparaison qu’il dresse entre la Libération et la Terreur allant contribuer à asseoir la (mauvaise) réputation d’Anouilh, et faire de lui un véritable empêcheur de penser en rond sur scène.

Deux ans plus tard, en 1959, il inaugure la série des *Nouvelles Pièces grinçantes* avec *L’Hurluberlu ou le Réactionnaire amoureux*, dont le titre constitue en soi une forme de provocation. Cycle qui devait se clore en 1970, avec *Les Poissons rouges ou Mon père ce héros*, réquisitoire sévère et d’apparence cocasse contre une certaine forme de société, faisant allusion à mai 1968, mais aussi à la grande rupture de 1940-1945.

Sous le masque du *« vieux boulevardier indécrottable »*, tel qu’il se définissait, non sans provocation, Anouilh, jusqu’à sa mort, en 1987, n’a cessé de révéler également une figure de jeune insoumis. Sensibilité inquiète et libertaire, révolté de l’intérieur à l’image de ses personnages féminins, Anouilh prône une insurrection des âmes contre la médiocrité, la banalité et la duplicité. Une insurrection tout aristocratique qui prend pour cibles les lieux communs du progressisme sous toutes ses formes (égalitarisme, démocratisme, relativisme, etc.) et le range définitivement du côté des réactionnaires invétérés.

« Que c’est délicieux et inattendu, s’exclamait Jean Dutourd, *un auteur qui défend la noblesse de caractère, l’insouciance, la légèreté, l’esprit contre la bassesse d’âme et la cuistrerie! »* ●

“Un auteur qui défend la noblesse de caractère, l’insouciance, la légèreté, l’esprit contre la bassesse d’âme et la cuistrerie.”

Jean Dutourd

***Théâtre de Jean Anouilh**, édition établie par Bernard Beugnot, Gallimard, coll. “La Pléiade” (2007), 2 volumes : 1504 et 1584 pages, 75 € chacun.*

AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Lino Ventura en 1963.

“Je suis une tête de cochon”

Taiseux de nature, Lino Ventura (1919-1987), lorsqu’il se livrait, affichait dans la “vraie vie” son profond mépris pour les hiérarchies, les médailles, les politiciens ou l’invasion du porno. Célébrant, à l’inverse, le non-engagement et se définissant comme un “homme à principes”. Verbatim.

AMI

Un homme qui n’a plus un ami pour lui dire la vérité est un homme perdu.

À PLAT VENTRE

On vit dans un monde où les gens ont peur. Peur de dire ce qu’ils pensent, peur de ne pas être des intellectuels, peur de ne pas être dans le coup, peur de perdre leur place, peur de tout. C’est affreux, j’ai l’impression qu’on vit à plat ventre.

DÉCORATIONS

J’ai toujours refusé toutes les décorations. C’est sans doute de l’orgueil. Baudelaire disait : *« Mais qui es-tu toi pour me décorer moi? »* Je suis issu d’une vieille famille de libertaires et je ne peux pas me soumettre à la médaille, ça ne me va pas.

HOMMES

Je ne suis pas du tout intimidé par la position hiérarchique des hommes. Président, pas président, peu importe… Les grands titres ne m’impressionnent pas. En revanche, j’ai une profonde admiration pour Mermoz, Saint-Exupéry, Kessel, car c’étaient des hommes, des vrais.

“MONSIEUR”

Je suis comme Brassens, je ne pourrai jamais appeler un serveur *« garçon »*, j’ai toujours appelé un serveur *« Monsieur »*. En revanche je n’ai jamais appelé un ministre *« Monsieur le Ministre »*, je l’ai toujours appelé *« Monsieur »*. Pour moi il n’y a aucune différence.

PAS ENGAGÉ

Je ne suis engagé nulle part, ça ne m’intéresse pas. Tout comme je ne fais pas de film engagé non plus, je les fuis même, parce que je les trouve lourds, démonstratifs et généralement partiaux.

POLITICIENS

Les politiciens ne m’intéressent pas. Je les trouve sinistres, déplorables. Je ne les aime pas. Il leur manque, entre autres, la sincérité.

PRINCIPES

Je suis malheureusement, pour moi et pour les autres, un homme à principes. Ça a l’air aujourd’hui une chose désuète et risible, mais c’est comme ça, on ne se refait pas.

“PSYCHO-SEXUALO”

Je suis saturé du genre de problèmes *« psycho-sexualo-je ne sais trop quoi’ »* ! Entre écrire et filmer un monsieur et une dame sous les draps en train de procéder à ce que vous imaginez et le fait d’écrire et de filmer *L’Homme tranquille* de Monsieur John Ford, il y a une sacrée différence.

TÊTE DE COCHON

À partir du moment où je ne crois pas en quelque chose, je suis très mauvais donc il vaut mieux que je ne le fasse pas. Je suis un *« testard »*, un têtu, un obtus, une tête de cochon.

VIE PRIVÉE

Ma vie privée est une chose à laquelle je ne permets absolument pas qu’on touche ! Parce que d’abord je n’ai jamais bien compris en quoi et qui ça pouvait intéresser de savoir si je me lavais avec une savonnette ou du savon de Marseille. Moi, je ne suis pas Marilyn Monroe, je ne veux pas vous faire une photo tout nu dans un bain de mousse. ●

Lino Ventura, une leçon de vie, *de Clelia Ventura, Éditions du Marque-Page, 2004.*

“Mon ami Léo Malet, cet anar viré réac…”

Ami proche et auteur d’une biographie de Léo Malet (1909-1996), le père de Nestor Burma, Michel Marmin, ancien journaliste à “Valeurs actuelles”, fut aussi l’exécuteur testamentaire de son “Journal secret” et le dernier à l’avoir rencontré vivant. Il raconte.

Par Michel Marmin

Anarchiste de droite, Léo Malet? Bien que n’ayant jamais contesté cette qualification, il lui préférait celle d’*« anarchiste conservateur »*, dont il accompagnait la signature de certaines des lettres qu’il m’adressait dans les années 1970. Il est vrai que c’était une manière d’afficher sa solidarité avec ceux qui, autour d’Alain de Benoist, tentaient d’acclimater et de propager, dans les colonnes de *Valeurs actuelles*, du *Spectacle du monde* et de la toute jeune revue *Éléments*, les idées de la révolution conservatrice allemande. J’étais personnellement de cette aventure intellectuelle et je n’eus aucune peine à y intéresser Léo Malet. La sympathie qu’il m’avait manifestée s’était très rapidement transformée en amitié et en complicité, ce dont témoigne notre correspondance, que je publierai quelque jour. En 1975, j’avais notamment contribué à l’édition, chez Alfred Eibel, de ses *Poèmes surréalistes* qui sont à mes yeux le noyau incandescent de son œuvre. Et de ce recueil, je rendrais compte cette même année dans une livraison de *Valeurs actuelles* datée du 14 juillet, ce qui ne manque pas de sel pour un poète célébré, à la même époque, à l’extrême gauche de l’échiquier journalistique!

Mais, comme il me l’écrivait le 12 octobre 1977, *« les deux canards qui m’aiment bien sont* Minute *et* Libération. *Vous voyez, pas de tiédeur pour Nestor. Toujours les extrêmes »*. Nestor étant bien entendu Nestor Burma, le détective privé créé par Malet en 1943 dans *120, rue de la Gare*. Et qui, on l’aura compris, était le double donquichottesque de Malet lui-même, jusque dans son langage, sa façon de parler: de sorte que pour quelqu’un qui, comme moi, l’a intimement fréquenté, a été le témoin des souffrances morales qui ont assombri les dernières années de sa vie, relire la série des *Nouveaux Mystères de Paris* constitue une expérience bouleversante. On croit même y entendre la pointe d’accent méridional qui n’a jamais abandonné le natif d’un faubourg de Montpellier (en 1909)!

Un anarchiste revenu des utopies de sa jeunesse, qui se remontait le moral à la lecture de Bloy, Léon Daudet et Céline.

“Les deux canards qui m’aiment bien: ‘Minute’ et ‘Libération’”

S’il n’est évidemment pas faux d’associer les débuts de Léo Malet à une culture libertaire acquise à Montpellier, ces débuts seront cristallisés par sa rencontre avec André Breton en 1930: il a alors 21 ans et, s’il n’est pas encore un anarchiste de droite, il sera de moins en moins un anarchiste de gauche, d’autant qu’aux idéaux révolutionnaires se substituent, dans sa poésie, la force et la beauté du mythe, les techniques du surréalisme — collages, écriture automatique —, lui permettant d’en retirer des images absolument romantiques.

À mon épouse Michèle Delagneau, qui était l’une de ses fréquentations féminines préférées et qui l’interrogeait en 1983 pour le premier numéro de *Magazine Hebdo*, il expliqua: *« Le surréalisme a été un prodigieux mouvement de libération, même pour des poètes qui n’étaient pas surréalistes eux-mêmes.*

ULF ANDERSEN/AURIMAGES/AFP

Léo Malet en 1988..

Après avoir adapté Céline en BD, Jacques Tardi (auquel succéderont Barral, Moynot et Ravard) a donné un visage au héros de Léo Malet.

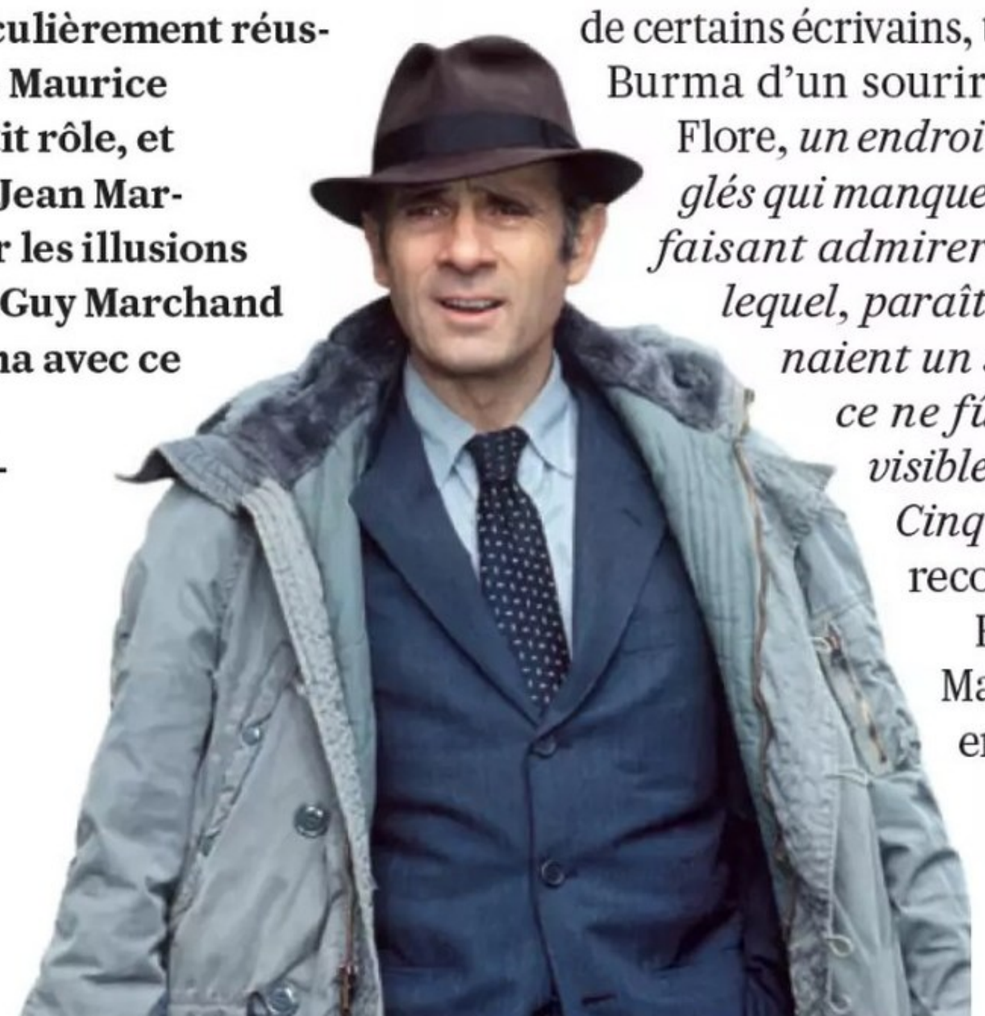
Moi, je considère ça comme la plus grande révolution intellectuelle du siècle. J'ai trouvé chez les surréalistes des gens sérieux qui ne se prenaient pas au sérieux. C'était exaltant, enrichissant. J'ai tout appris avec eux, même à me conduire dans la vie… Car Breton était un monsieur très courtois et à son contact, je me suis un peu policé. » Est-ce à dire que le surréalisme aura été pour Léo Malet la voie de passage de l'anarchisme de gauche à l'anarchisme de droite ? Je le pense, et la relecture des *Nestor Burma* ne laisse aucun doute à ce sujet : son dandysme profond, aussi bien vestimentaire que poétique, n'était guère compatible avec l'égalitarisme, et s'il est un écrivain dont il pourrait être rapproché, c'est bien plus Roger Nimier *(lire page 48)* qu'un quelconque auteur promu par *L'Humanité*. J'en ai eu la confirmation officielle lorsque, lors de la soutenance de la thèse de Cédric Pérolini *Léo Malet, le poète et le gratte-papier*, en 2009, soutenance à laquelle j'assistai à l'invitation de l'auteur, j'ai entendu le président du jury, Marc Dambre, auteur d'ouvrages de premier plan sur les Hussards (et Nimier en particulier), ranger sans hésitation Malet dans la catégorie des anarchistes de droite. Ce qui, soit dit en passant, n'était pas le cas de Pérolini, jeune universitaire de gauche avec qui j'aurais néanmoins de sympathiques entretiens dans le cadre de la préparation de l'édition de sa thèse sous le titre de *Léo Malet mauvais sujet* (2010).

L'adieu de Malet à la Révolution fut accéléré par un événement personnel bien connu et documenté, à savoir l'assassinat en 1938 à Paris, par les agents de Staline, de Rudolf Klement, membre de l'entourage immédiat de Trotski. Klement sortait de chez Malet, lui laissant la machine à écrire Underwood avec laquelle son hôte écrira tous ses romans policiers. Le poète surréaliste avait-il encore quelques illusions politiques ? Pour en avoir beaucoup parlé avec lui, je ne le crois pas. La guerre d'Espagne, avec le jeu pour le moins équivoque des communistes, l'avait découragé et, sous l'Occupation, il considérera avec une ironie féroce les postures patriotiques de certains écrivains, tel celui qui gratifia Nestor Burma d'un sourire complice *« au* Café de Flore, *un endroit où ce ne sont pas les cinglés qui manquent, un mec chevelu, en me faisant admirer un poème maison dans lequel, paraît-il, les Allemands en prenaient un sérieux coup, encore que ce ne fût pas particulièrement visible à la première lecture » (Le Cinquième Procédé).* Le diable reconnaîtra les siens !

Reste que l'affection que Malet gardera jusqu'à sa mort envers Trotski qu'il tutoyait

NESTOR BURMA, "ALIAS" GUY MARCHAND

Malgré la médiocrité de la plupart des scénarios, qu'ils soient plus ou moins fidèlement adaptés des romans de Malet ou originaux, les 39 épisodes de la série télévisée *Nestor Burma* (1991-2003) se revoient tous avec plaisir. Surtout, bien entendu, quand ils bénéficient d'une vraie compréhension de l'univers de Léo Malet. Je citerai deux titres particulièrement réussis : *Du rébecca rue des Rosiers* (1994), de Maurice Frydland, où Malet joue lui-même un petit rôle, et *Brouillard au pont de Tolbiac* (1995), de Jean Marbœuf, qui est un retour mélancolique sur les illusions perdues. Toutefois, l'atout de la série est Guy Marchand *(ci-contre)*, qui incarne idéalement Burma avec ce subtil alliage, très *« anar de droite »*, de décontraction et de détermination, d'humour et d'intrépidité, qui caractérise le héros de Malet. M. M.



et à qui il donnait du *« camarade »* à Paris aura été grandement alimentée par la haine inexpiable que lui inspira son assassinat en 1940 au Mexique. À Michèle Delagneau encore, il affirmera qu'*« il y aura toujours les sept centimètres d'acier enfoncés dans le crâne de Trotski qui feront que je ne pourrai jamais frayer avec un communiste »*. Auteur du *Tombeau de Léo Davidovitch*, un beau poème à la mémoire de Lev Davidovitch Bronstein, *alias* Léon Trotski, Malet ne se faisait toutefois aucune illusion sur l'impitoyable massacreur des marins de Kronstadt, coupables de s'être opposés à Lénine. Mais c'était son honneur d'être fidèle à l'homme qu'il avait admiré et aimé, probablement le seul dans l'histoire du XX^e^ siècle. Un honneur d'homme de droite, un honneur de droite. Cela, je l'avais senti, et je crois qu'il m'en était reconnaissant.

Notre dernière rencontre, deux jours avant sa mort

De déception en désenchantement, ses engagements politiques feront bientôt place à un désengagement dont les trois romans réunis dans la *Trilogie noire* fournissent l'illustration tragique : ils sont un adieu définitif à la révolution et aux lendemains qui ne chantent pas. Après quoi, dans la série des *Nestor Burma*, il pourra donner libre cours à son scepticisme, à son dégoût. Dans *Du rébecca rue des Rosiers* (1958), l'un des meilleurs opus des *Nouveaux Mystères de Paris*, Burma se trouve plongé dans un règlement de comptes lié à la naissance de l'État juif, d'où

"Pourquoi faut-il que les humains soient assoiffés de sang? Ils ne peuvent pas se contenter d'un coup de rouge?"

Léo Malet

le titre, lui aussi l'un des meilleurs de la série. Confronté à un agent secret israélien, ancien officier de la Haganah, Malet-Burma conclut : *« Il n'est pas antipathique, ce mec, mais pourquoi faut-il que même les moins antipathiques des humains soient assoiffés de sang, comme ça ? Ils ne peuvent pas se contenter d'un coup de rouge ? »* Parole d'un anarchiste revenu des utopies de sa jeunesse, qui se remontait le moral à la lecture de Léon Bloy *(lire page 12)*, de Léon Daudet *(lire page 78)* et de Céline *(lire page 22)*… qui n'étaient pas précisément de gauche.

Ces lectures ne l'empêchèrent malheureusement pas de sombrer dans un découragement absolu, dans une dépression dont témoignent à l'envi les pages de son *Journal secret* qu'il me confia deux jours avant sa mort, constatée le 3 mars 1996, à charge pour moi de le publier si je l'en jugeais digne. Tu parles ! Ce fut évidemment fait dès l'année suivante avec la collaboration active du cher et regretté Francis Lacassin.

Ses lettres corroborent la teneur noire de ces pages où son drame personnel fait l'effet d'une loupe grossissante posée sur le monde, et cela durant une quinzaine d'années. Ainsi m'écrivait-il le 23 juin 1982 : *« J'ai toujours les mêmes images présentes à l'esprit : je me vois un revolver à la main et m'introduisant le canon dans la bouche ; ensuite, je me représente devant ma machine à écrire, un trou dans la tempe. Il faudra bien que je m'y résolve. »* Et le 6 mars 1989 : *« Vous pouvez préparer la chronique nécro. »* Il lui restait quand même sept ans à vivre.

À l'exception de libertaires d'élite comme Phil Casoar ou Jean Marbœuf, la gauche "culturelle" finit par s'apercevoir que Malet n'était pas fréquentable, et elle ne l'envoya pas dire à la parution du *Journal secret* : selon *Le Canard enchaîné*, c'était l'œuvre d'un *« vieil égoïste aigri, hypocondriaque, geignard, grincheux »*, d'un *« anar viré réac »*, tandis que *Libération* reniait ses admirations passées en dénonçant un *« proustophobe à force de célinolâtrie »*. De la part de ces anarchistes en peau de lapin, c'était un tableau d'honneur. Car, qu'est-ce qu'un *« anar viré réac »* ? Un anarchiste de droite ! ●

Où Nestor Burma rencontre l'Aristo, *de Michel Marmin, Auda Isarn, 2019.*

CASTERMAN ; BARIL PASCAL/ABACA

Henry de Monfreid, pirate à tribord

Fils de famille, trafiquant de légende, ethnologue de circonstance, opiomane assidu, polygame patenté et écrivain de génie, Henry de Monfreid (1879-1974), l'auteur des "Secrets de la Mer rouge", n'a coché aucune case du conformisme, y compris politique. Le roman de sa vie.

Par Alexandre Nantas

Homme libre, toujours tu chériras la mer. Grâce à son père — peintre de profession, yachtman par passion — qui l'emmena sur la Grande Bleue dès son plus jeune âge, Henry de Monfreid (1879-1974) suivit très tôt ce commandement de Baudelaire. L'appel du large ne le quittera plus, mais il lui faut s'armer de patience avant de larguer les amarres.

C'est en 1911 qu'il débarque à Djibouti, à l'âge de 32 ans, puis à Dire Dawa (Éthiopie), où il devient acheteur vendeur itinérant pour le compte d'un négociant. Deux ans plus tard, de retour à Djibouti, Monfreid achète le boutre *Fath-el-Rahman*, avec lequel il retrouve la mer, qui irrésistiblement l'attire: *« La mer seule est capable de combler mes désirs* [...] *malgré moi la mer m'entraîne, et puisqu'il faut mourir, je préfère mourir par elle que d'étouffer mon désir. »* Il engage deux matelots, un mousse, et fait

Henry de Monfred dans le documentaire tiré de son livre "Les Secrets de la Mer rouge" en 1937.

STAFF/AFP

ses classes de petit trafiquant aux alentours de la côte des Somalis. Il trafique des perles, des armes, et s'adonne à l'espionnage au profit des Français — notamment à Cheikh Saïd (Yémen), en janvier 1914, où, réchappant à une tempête, il se fait opportunément musulman pour se rendre dans des pays interdits aux chrétiens et aux juifs, sous le nom d'Abd el-Haï, *« l'esclave du vivant »*.

Le 1er juin 1914, il écrit à sa femme: *« Cette existence d'imprévus est absolument indispensable à ma raison de vivre. »* L'imprévu lui fait passer Noël 1914 en cellule, à la prison de Djibouti, pour infraction au code des douanes et trafic d'armes. Libéré en mars 1915 grâce à son père, qui fait jouer ses relations politiques et franc-maçonnes, Henry est réformé militaire en avril et part en mai pour la Grèce, où il achète la matière première de son prochain trafic: le haschisch. Tandis que la guerre fait rage en Europe, il vend de l'herbe aux Égyptiens tout en espionnant les Turcs pour le compte de la France. Après guerre, il transportera dans les cales de ses bateaux de la cocaïne, et de la morphine venant d'Allemagne. Les scrupules sont remis à plus tard. Pour l'heure, Monfreid vit intensément et selon ses règles, car *« chacun a le droit de choisir son bonheur. Celui qu'on vous impose ne vaut rien. Ceux qui veulent vous rendre heureux à leur manière vous apprennent simplement que vous ne l'êtes pas, et ça fait des révolutions »*.

"Le bonheur qu'on vous impose ne vaut rien"

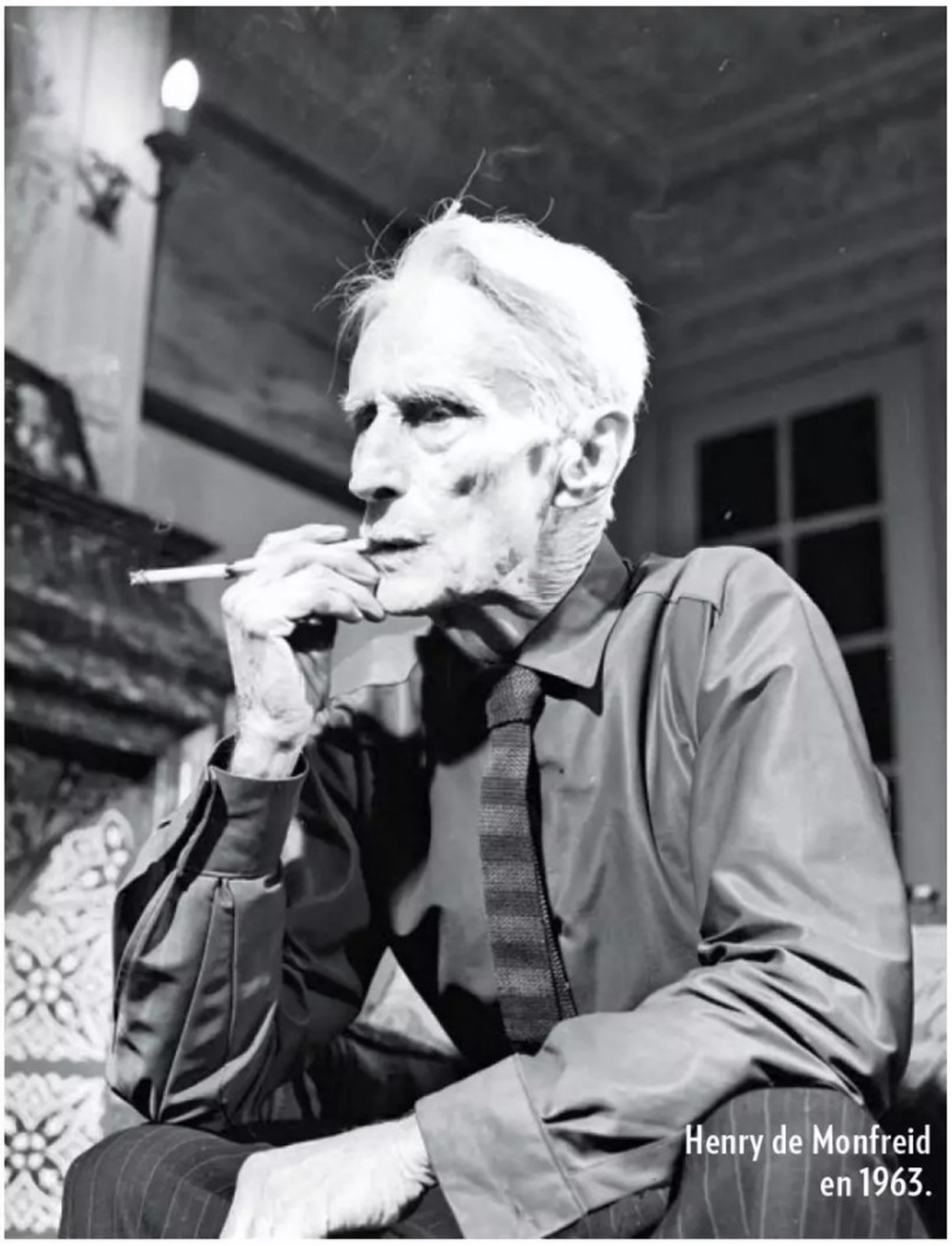
Ce loup de mer n'est pas un révolutionnaire dans l'âme; il n'est guère convaincu par *« les immortels principes de 93* [qui] *ont imposé le dogme de l'Égalité entre tous les humains*, [et depuis lesquels] *il est entendu que la voix et l'avis d'un vidangeur valent autant que ceux d'un membre de l'Institut »*. Anticonformiste, il méprise les colons européens et s'habille comme les autochtones, ne portant parfois qu'un simple pagne; ce qui ne l'empêchera pas, quatre décennies plus tard, de signer le *« Manifeste des intellectuels français »* pour l'Algérie française, en octobre 1960.

L'homme vit avec les locaux, parle leurs langues et défend leurs habitus cultuels et culturels, non sans sentiment de supériorité: *« Malgré ma curiosité, je ne pose aucune question, car la manie de questionner est considérée, par ces gens que nous appelons des sauvages, comme très ridicule, et seulement excusable chez les enfants, les femmes ou les fous. L'homme supérieur observe en silence et ne doit s'étonner de rien, car le phénomène ne vaut que par ce qu'il paraît être. La volonté de Dieu nivelle tout, en se substituant à ce que nous nommons les causes. »* À propos de la loi éthiopienne de l'époque, qui dispose (tout comme la charia) qu'un voleur doit avoir la main coupée, il ne s'indigne pas: *« Nos philanthropes protestent contre ces peines barbares, et veulent qu'elles soient remplacées par l'emprisonnement. Ils ne comprennent pas que ces prétendus barbares, sauvages et sous-évolués, ne peuvent concevoir, en leur logique, que loger et nourrir gratis un voleur puisse supprimer la cause néfaste du vol? »*

Convaincu de l'inégalité des races, tout en jurant n'avoir jamais versé dans la traite humaine (Hergé le représentera cependant ainsi dans l'album de Tintin *Coke en stock*), il ne fait pas mystère d'avoir eu ➤

"N'ayez jamais peur de la vie, de l'aventure. Faites confiance au hasard, à la chance, à la destinée."

Henry de Monfreid



BERNARD ALLEMANE/INA VIA AFP

Henry de Monfreid en 1963.

“Cette existence d’imprévus est absolument indispensable à ma raison de vivre.”

Henry de Monfreid

quelques esclaves: *« Je suis en pérégrination avec ma suite qui se compose: d’un Somali et d’un Abyssin qui font office de boys et de mon esclave noire.* […] *Je suis bien aise d’avoir fait cette acquisition, d’abord par raison de santé, parce que toute l’Abyssinie est syphilitique et certaines nécessités peuvent devenir un terrible danger. Ensuite je suis moins seul et si je viens à être malade de la fièvre, comme cela vient de m’arriver, je suis au moins soigné. »*

Outre ce suprémacisme et cet esclavagisme d’un autre temps, Monfreid, individualiste patenté, n’a que peu de considération pour ses semblables qui constituent le grand troupeau humain. *« Qui prétend vivre par lui-même et refuse la protection de la bergerie pour affronter seul la lutte de la vie, celui-là est suspect, et moins il demandera à la collectivité, plus celle-ci lui sera hostile, car elle exerce sa tyrannie dans la mesure où l’individu s’appuie sur elle… »*, écrit-il. De la devise de la République, il ne garde vraiment au cœur que la liberté. Pas égalitariste pour deux sous, il ne croit pas davantage à la fraternité: *« C’est seulement dans l’enfer d’un bagne, quand l’homme a laissé tout espoir d’exploiter, d’asservir ou d’opprimer les autres à son profit, c’est alors seulement qu’il pense à la fraternité: elle lui apparaît comme le remède à sa détresse, car en donnant peu il recevra beaucoup. »*

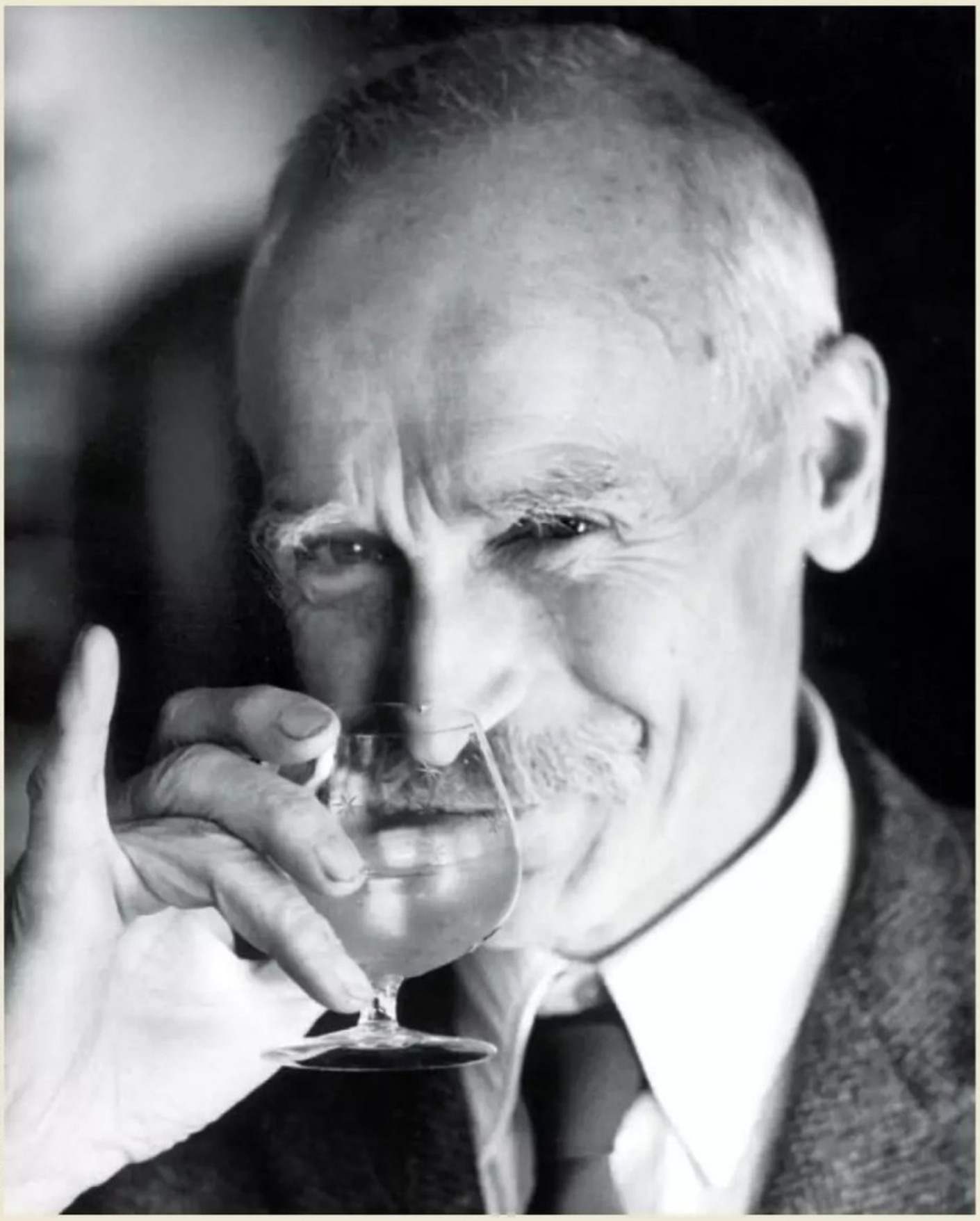
En 1929, il fait la rencontre de Joseph Kessel, venu faire un reportage sur l’esclavage dans cette région pour *Le Matin*. Ce dernier, après avoir lu ses notes et ses carnets de bord, le pousse à publier le récit de ses aventures. En 1931 sortent *Les Secrets de la mer Rouge*.

Un an plus tard, l’empereur Hailé Sélassié expulse Monfreid d’Éthiopie. Lui qui pourtant n’était pas dupe — *« Bien rares sont les hommes qui supportent le pouvoir absolu sans devenir des monstres »* —, se laisse fasciner par Mussolini, signe en 1935 le *« Manifeste des intellectuels français pour la défense de l’Occident et la paix en Europe »*, rédigé par Henri Massis en soutien au Duce dans la guerre d’Éthiopie. L’année suivante, la victoire des troupes italiennes sur celles du Négus lui permet de retourner en Éthiopie. Puis, lorsque l’Italie y perd pied, Monfreid est fait prisonnier par les Britanniques. Déporté au Kenya, il s’échappe mais tombe aux mains d’une tribu cannibale et ne doit la vie sauve qu’aux Anglais partis à sa recherche.

Il restera là-bas avec sa nouvelle compagne jusqu’en décembre 1947, date de son retour en France et de son installation à Ingrandes (Vienne), où il mourra en 1974, à l’âge de 95 ans, malgré sa consommation quotidienne d’opium (qu’il fait peser par le pharmacien !). En dépit de ses indéniables travers, son exhortation continue de résonner dans un monde globalisé et nivelé: *« N’ayez jamais peur de la vie, n’ayez jamais peur de l’aventure. Faites confiance au hasard, à la chance, à la destinée. Partez, allez conquérir d’autres espaces, d’autres espérances. Le reste vous sera donné de surcroît. »* ●

1931

C’est l’année de publication du premier livre d’Henry de Monfreid, “Les Secrets de la mer Rouge”. Suivront 67 autres ouvrages (récits, reportages, contes, romans, correspondances). Malgré les soutiens de ses amis Cocteau, Kessel et Pagnol, il échouera cependant, car jugé trop sulfureux, à se faire élire à l’Académie française en 1963 et 1966.



LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2024/BRIDGEMAN IMAGES

Jacques Perret en 1975.

Jacques Perret, le flibustier du roi

Se définissant lui-même comme "réfractaire bâté, réactionnaire aveugle et Mérovingien illuminé", l'écrivain (1901-1992), ex-maquisard et grand navigateur, est aujourd'hui en partie oublié. Raison de plus pour le redécouvrir.

Je me méfie de quelqu'un qui n'aime pas Jacques Perret, décrétait le Hussard Jacques Laurent *(lire page 48)*. L'écrivain, en effet, ne s'attendrissait qu'aux souvenirs de l'histoire de France, qui n'était pour lui qu'une histoire de famille. À ses yeux, tout se tenait et procédait d'un Adam gaulois originel, contemporain de Vercingétorix, baptisé sous Clovis, sacré à Reims, décapité en 1793, épuré en 1944. Il en parlait d'autant plus librement que lui-même avait été résistant, maquisard dans l'Ain, épopée tragicomique dont il retraça les épisodes dans *Bande à part*, prix Interallié en 1951.

Avant de connaître le succès à partir de son troisième et plus célèbre roman, *Le Caporal épinglé* (Gallimard, 1947), l'homme a exercé tous les métiers du monde, dont l'énumération donne à elle seule une idée de son style d'écrivain : reporter façon Rouletabille, ethnographe, explorateur en Guyane, porteur de bananes en Amérique centrale, et navigateur. *« J'ai toujours pensé que l'aventure voguait plus qu'elle ne marchait »*, disait-il. *Le Vent dans les voiles* (Gallimard, 1948), *Rôle de plaisance* (Gallimard, 1957), *Mutinerie à bord* (Amiot-Dumont, 1953) en témoignent.

"Un amour des mots tombés en désuétude"

Pour Perret, le voyage ne vaut que s'il est une aventure, même catastrophique. Sinon, cela s'appelle le tourisme, une *« manie moderne »* contre laquelle l'homme n'a pas de mots assez durs : *« Le voyage pour tous est une institution burlesque. Sur cent voyageurs, il y a quatre-vingt-dix sédentaires, et il n'est jamais bon que les sédentaires prennent la route. »* Et d'ironiser : *« Ce n'est pas que je méprise les sédentaires, beaucoup s'en faut, je les admire, je les chéris, je les conjure de rester fidèles à leurs missions, fidèles au poste, car ils sont la joie, l'alibi et la raison des voyageurs. »*

Plus de trente ans après sa mort, les livres de cet auteur à la *« prose si naturellement heureuse »* (Georges Lafly) continuent à nous remuer jusqu'au fond de l'âme. L'écrivain n'en a pas moins disparu, ou presque, des librairies. La conséquence, sans doute, de son amour des *« mots tombés en désuétude qu'il rétablissait dans leur lustre d'antan »*, comme l'écrivait Jérôme Leroy dans *Valeurs actuelles*, mais aussi, et surtout, de son engagement en faveur de l'Algérie française. Engagement qui lui vaudra quatre condamnations pour offense au chef de l'État et la confiscation de sa médaille militaire. Par là, disait-il, *« je fis humblement mon entrée dans l'aristocratie des ex »*. **G. L.**

Sylvain Tesson, dissident solitaire

Écrivain voyageur, Tesson aurait pu affirmer, comme Chateaubriand : “Malheureusement je ne suis pas une créature du présent.” À travers ses livres et ses prises de position l’écrivain n’a de cesse, en effet, de pourfendre les errements d’une société devenue folle. Avec distance et élégance.

Par Alfred Lévy

Léon Bloy, Charles Péguy, Julien Benda, Julien Gracq… Ils sont tous présents dans l’essai que consacra Antoine Compagnon aux *Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes* (Gallimard, 2005). Si l’on se réfère à la tentative de définition qu’esquisse l’académicien, Sylvain Tesson pourrait parfaitement intégrer cette bande, composée non pas de *« tous les champions du* statu quo, *les conservateurs et réactionnaires de tout poil, non pas de tous les atrabilaires et les déçus de leur temps, les immobilistes et les ultracistes, les scrogneugneux et les grognons; mais les modernes en délicatesse avec les Temps modernes, le modernisme ou la modernité, ou les modernes qui le furent à contrecœur, modernes déchirés ou encore modernes intempestifs. »*

THOMAS GOISQUE/FIGAROPHOTO

Sylvain Tesson au sommet du Krak des chevaliers, en arabe Qalat al-Hosn, qui signifie la forteresse imprenable.

Car notre homme vomit son époque avec une élégance extrême. Voix discordante au cœur du barnum littéraire, il y assure pourtant la promotion de ses ouvrages qui se vendent (très très) bien. Évoluant avec grâce parmi les avalanches de la superficialité médiatique, on le voit brocarder, sur les plateaux, la société du spectacle. Exemple pris au hasard, parmi cent autres possibles: « *Je n'aime pas tellement cette époque*, déclarait-il sur TF1 en mars 2014. *Je la trouve conduite par l'extase technique et soumise aux chiffres, à la statistique. J'ai l'impression que le chiffre a remplacé le verbe, que la comptabilité a remplacé l'inspiration, l'épargne a remplacé l'aventure.* »

Et de préciser: « *Je crois que la croyance au progrès est une farce. Comme si l'homme évoluait et l'humanité s'améliorait. Le progrès est peut-être le développement d'une erreur. Il y a peut-être un progrès de la violence, un progrès de la folie, un progrès de la bêtise. Est-ce que c'est ce que nous voulons?* » Et de rappeler qu'il n'a pas de téléphone portable, qu'il compare à un « *bracelet électronique* ».

"Je veux bien être un ringard, un rétif, une vieille locomotive plutôt qu'une Formule 1."

Sylvain Tesson

"Rêveur des chemins du vaste monde"

L'homme bat en brèche nombre de dogmes progressistes: « *La mise en communication permanente et très rapide de huit milliards d'êtres humains les uns avec les autres serait une bonne nouvelle? Moi, je ne le crois pas* », affirme-t-il. De *La Grande Librairie* aux JT de 20 heures, il développe la même vision du monde qui forme le substrat de ses livres, faisant penser à une sorte de Jiminy Cricket de la contemporanéité. Sur France 2, en 2024, il se résume: « *Je veux bien avouer que j'aime ce qui demeure plutôt que ce qui s'écroule, je préfère admirer que me révolter, je veux bien être un rétrograde, même un ringard, un rétif, une vieille locomotive plutôt qu'une Formule 1.* »

Lorsque Tesson arpente la planète, c'est pour en extraire la substantifique moelle poétique à destination de ses lecteurs, voyageurs immobiles. Déchirant le réel afin d'en rapporter des lambeaux de beauté, l'écrivain emporte son monde *Sur les chemins noirs* (Gallimard, 2016) d'une France oubliée, tout autant qu'au cœur de la Sainte Russie avec *Dans les forêts de Sibérie* (Gallimard, 2011), narrant six mois passés dans une isba perdue sur les bords du Baïkal, ou *Bérézina* (Paulsen, 2015), *road trip* en side-car dans le sillage de la Grande Armée. Quand il ne part pas en quête de *La Panthère des neiges* (Gallimard, 2019) sur les plateaux immaculés du Tibet en compagnie du photographe animalier Vincent Munier, il met ses pas dans ceux de ses illustres prédécesseurs, passant *Un été avec Homère* (Éditions des Équateurs, 2018) ou *Rimbaud* (Édi- ➤

GERARD LACZ/ALAMY STOCK PHOTO

tions des Équateurs, 2021), un poète qui refonda l'univers par le verbe, métamorphosant le langage, le tordant en tous sens pour transformer le monde, ce qui *« semble mission aberrante à nous autres, membres du cyber-bétail de 2021. Quand le personnel politique affirme* "gérer la start-up nation", *on peut considérer que la société est sortie du logos »*, y écrit-il.

Ailleurs, il fait une traversée des Alpes à ski (*Blanc*, Gallimard, 2022), de Menton à Trieste, célé-

DISCIPLE DE JEAN RASPAIL ET CIBLE DE LA GAUCHE

Sylvain Tesson ne pouvait qu'adhérer au royaume imaginaire de Patagonie dont Jean Raspail *(lire page 110)*, après l'écriture de *Moi Antoine de Tounens, roi de Patagonie*, s'était proclamé consul général en 1981: *« Le drapeau bleu, blanc, vert d'Antoine de Tounens flotte à mon balcon, je ne saurais plus m'en passer*, écrivait ce dernier. *Dans un temps dépourvu de symboles, je le considère, déployé au mistral, avec tendresse, avec ironie, avec fierté, avec mélancolie, et c'est être exactement patagon que de s'accommoder ensemble de ces quatre sentiments-là ».* Admirateur de Raspail, Tesson le fut jusqu'à préfacer l'anthologie des romans de l'auteur du *Camp des saints*, publiée en 2015 par Laffont dans la collection "Bouquins" (*Là-bas, au loin, si loin…*). Extraits: *« Lecteurs! Vous allez embarquer sur un navire étrange, un bâtiment littéraire. Il a largué les amarres il y a cinquante ans, à moins que ce ne fussent cinquante siècles (mais les faire-part de naissance importent-ils, en littérature?). C'est un vaisseau de légende. L'équipage? Des hommes inaptes à la vie moderne. Son port d'attache? La mélancolie ou la lucidité, ce qui revient au même. Sa destination? Tout horizon perdu. »* Voilà qui contribua à le placer par François Krug, auteur de *Réactions françaises* (Seuil, 2023), dans la case "extrême droite littéraire", aux côtés de Michel Houellebecq et Yann Moix. Déclenchant aussi, une vaine polémique: lorsque Tesson fut choisi comme parrain de la 25e édition du Printemps des poètes, en 2024, une tribune parue dans *Libération* fut le déclencheur d'une cabale ainsi moquée par Éric Naulleau: *« Une campagne qui transpire la haine du talent, de la grandeur, de la transcendance, le culte de la laideur, la passion de l'abaissement. »* La réponse de l'intéressé lui-même à ces pisse-froid jaloux? On la trouvait déjà dans *Le Point*, en 2016. Une pirouette élégante et absurde, à l'image de celles de Pierre Dac: *« Je suis tellement réactionnaire que je préfère le début de mes phrases à leur fin. »* A. L.

La panthère des neiges à laquelle Sylvain Tesson a consacré un livre en 2019.

“Quand le personnel politique affirme ‘gérer la start-up nation’, on peut considérer que la société est sortie du logos.”

Sylvain Tesson

brant *« les noces de la plume et du piolet »*. On pourrait multiplier *ad libitum* les exemples de livres, récits, articles — il tient chronique dans *Le Point* — et autres nouvelles… mais impossible de ne pas citer le récent *Avec les fées* (Éditions des Équateurs, 2024), circumnavigation en forme d’odyssée celtique, de la Galice au nord de l’Écosse, entre poésie, histoire, rêverie, philosophie et contemplation, comme souvent chez Sylvain Tesson. La fée du titre *« est une qualité du réel révélée par une disposition du regard. Il y a une façon d’attraper le monde et d’y déceler le miracle. Le reflet revenu du soleil sur la mer, le froissement du vent dans les feuilles d’un hêtre, le sang sur la neige et la rosée perlant sur une fourrure de bête: là sont les fées »*, résume-t-il. En quête du mystère du monde — qui, n’en déplaise aux unificateurs de tout poil, existe encore —, il aime se glisser dans les interstices du réel, voyageant à rebours du tourisme de masse, comme on pouvait le faire au XIXe siècle.

Dans ses pérégrinations, Sylvain Tesson grimpe, marche, pédale, skie, skippe, escalade (également les monuments, une passion de jeunesse…), incarnant un contemporain avatar du *Wanderer* de la mythologique germanique. Et de penser à *Knulp*, d’Hermann Hesse, apologie de la liberté où figure cette phrase sublime: *« La route s’enfonçait, toute droite, dans le bleu tendre du ciel, où le monde semblait prendre fin »* — ou *Scènes de la vie d’un propre à rien* de Joseph von Eichendorff, dans lequel est évoqué un *« rêveur des chemins du vaste monde »*. Une définition qui va comme un gant à notre aventurier à la gueule cassée. La faute à une mauvaise chute, un soir d’ivresse, qui le laissa presque mort en 2014, lui imposant la sobriété.

Mais c’est sans doute, en réalité, d’Ernst Jünger qu’il se rapproche le plus, partageant avec lui l’absolue nécessité du recours aux forêts, un espace conçu comme métaphorique plus que géographique, tel que l’écrivain allemand le définit dans son *Traité du rebelle*: *« La forêt est secrète. Le mot est l’un de ceux, dans notre langage, qui recèlent ses contradictions. Le secret, c’est l’intime, le foyer bien clos, la citadelle de sécurité. Mais c’est aussi le clandestin, et ce sens le rapproche de l’insolite, de l’équivoque. Quand nous rencontrons de telles racines, nous pouvons être sûrs qu’elles trahissent la grande antithèse et l’identité, plus grande encore, de la vie et de la mort, que les mystères s’attachent à déchiffrer. »*

Se libérer de l’ère de la technique et de la consommation de masse

Il s’agit de se libérer de l’ère de la technique et de la consommation de masse pour se retrouver, étant bien entendu que *« la grande surprise des forêts est la rencontre avec soi-même, le noyau inaltérable du moi, l’essence dont se nourrit le phénomène temporel et individuel »*. Sylvain Tesson est un dissident, un anarque qui rappelle les MacLeod’s Maidens, aiguilles de pierre plantées dans la mer de l’île de Skye, qu’il décrit dans *Avec les fées*: elles *« veillaient, séparées de la paroi à moins d’une centaine de mètres. Elles faisaient front. La houle les battait, le vent les sculptait. Elles s’écrouleraient les premières. Plantées dans le ressac, elles symbolisaient la position noble. À l’écart, droites et seules »*. ●

VALEURS ACTUELLES

Fondateur Raymond Bourgine
24, rue Georges-Bizet 75116 Paris
Pour obtenir votre correspondant, composer directement le 01.40.54 suivi des quatre chiffres entre parenthèses.
Abonnements : 01.40.94.22.05.
www.valeursactuelles.com

GROUPE VALMONDE
Président Jean-Louis Valentin

COMMISSION ÉDITORIALE
Président Charles Villeneuve
Jean-Claude Dassier, Tugdual Denis, Catherine Nay, François d'Orcival, Jean-Louis Valentin.

RÉDACTION
Directeur de la rédaction Tugdual Denis.
Directeur délégué de la rédaction Arnaud Folch (1151).
Rédacteurs en chef
Société: Mickaël Fonton (1157).
Monde: Mériadec Raffray (1180).
Économie-Finance: Frédéric Paya (1155).
Culture: Laurent Dandrieu (1136).
L'incorrect: Anne-Laure Debaecker (1165).
Hors-série: Yves Le Bescond (1168)
Web: Amaury Brelet (1198).
Chef de rubrique Enquête: Amaury Bucco (1163).
Chef de rubrique Art de vivre: Véronique André.
Secrétaire général de la rédaction Alexandre Meyer (1207).

Politique Chef de service: Sébastien Lignier (1163); Grand reporter: Édouard Roux (1139); Reporters: Victor Eyraud (1109), Marc Eynaud (1147).
France Reporters: Patricia de Sagazan (1182), Thomas Morel (1194), Édouard Lavollé (1165), Maxime Coupeau (1197).
Économie et Entreprises Rédacteur en chef adjoint: Marie de Greef-Madelin (1152).
Culture Reporter: Olivier Maulin (1206).
Histoire François d'Orcival (1169).
Web Chef d'édition: David Blanchard.
Responsable des réseaux sociaux Justine Lambert.
VA+ Chef de service: Antoine You (1138).
Adjointe: Anne-Lorraine Rousseau.
Iconographie Chef de service: Patrick Iafrate (1192).
Adjoints: Romain Rouger (1167), Barbara le Tourneur du Breuil (1211).
Documentation Chef de service et responsable de la diffusion numérique: Marie Vercelletto (1196).

CHRONIQUEURS
Catherine Nay, Pierre Lellouche, Philippe Barthelet.

RÉALISATION ET FABRICATION
Rédacteur en chef technique Nicolas Gigaud (1187).
Secrétaires de rédaction Diane Manière (1208), Patrick Mané (1188), Emmanuelle Barbou des Places (1199), Josiane Ruiz (1189), Isabelle Wlassikoff-Gross (1272).
Premier rédacteur-graphiste, conception graphique Yves Le Bescond (1168).
Rédacteurs-graphistes Fabrice Fournier (1183), Nicolas Lemay (1184), Christian Cibrélus-Érambert (1274).
Responsable de la photogravure, rédacteur infographe Olivier Aujean (1148).

ADMINISTRATION – GESTION – DÉVELOPPEMENT
24, rue Georges-Bizet 75116 Paris. Fax: 01.40.54.11.81.
Président du directoire, directeur des publications Jean-Louis Valentin.
Comptabilité Corinne Brice (1116), Chantal Kientzy (1118), Nathalie Locart (1119), Bérangère Blanchard (1108).
Services généraux Corinne Landry (1113).

PUBLICITÉ ET COMMUNICATION
Directeur commercial et responsable de la régie publicitaire Julien Medioni (06.10.25.20.08).
Directrice commerciale adjointe Marine Burrus (06.11.73.68.07).
Planning media.figaro 01.56.52.20.60.

DIFFUSION – ABONNEMENTS – LIBRAIRIE
Directeur des ventes et fabrication Gilles Marti.
Chargé du marketing digital Marcello Franzosi.
Service diffusion Valérie Dubuy, Sophie Roland.
Service abonnements : 01.40.94.22.05.
Ventes kiosques (01.40.54.12.19) — e-mail: gilles.marti@valmonde.fr

SERVICE ABONNEMENT
ZI EuroNord, 2 imp. de Valence, 31150 Bruguières.
Tél.: 01.40.94.22.05.
France: 1 an, 4 n°s, 29,90 € - 2 ans, 8 n°s, 55,90 €
Tarif étranger: nous consulter
Copyright 2023 - Valeurs actuelles. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Sauf dans les cas où elle est autorisée expressément par la loi et les conventions internationales, toute reproduction totale ou partielle du présent numéro est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.
Impression Roto France
N° de commission paritaire 0925 C 79794
N° ISSN 0049-5794
Valmonde et Cie,
SAS au capital de 1410497 €
Associé unique PIDEVMEDIAS FRANCE.
RCS Paris B 775 658 412 **Siret** 775 658 412 00 165

Origine du papier: Allemagne
Taux de fibres recyclées: 0 %
Certification: PEFC
"Eutrophisation" Ptot: 0,016 kg/tonne

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC 10-31-1282 pefc-france.org

LE TRI + FACILE BAC DE TRI

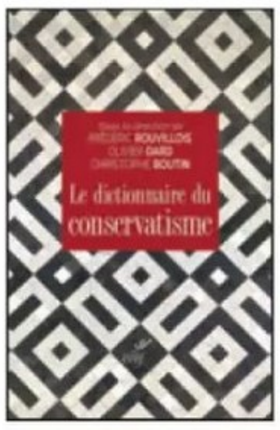
BIBLIOGRAPHIE

L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine
de François Richard
PUF, 1988

Audiard par Audiard
de Michel Audiard
Editions René Château, 2000

Desproges par Desproges
dirigé par Perrine Desproges et Cécile Thomas
Éditions du Courroux, 2017

Dictionnaire Céline
de Philippe Alméras
Plon, 2004



Dictionnaire du conservatisme ; Dictionnaire du populisme
d'Olivier Dard, Christophe Bouton et Frédéric Rouvillois
Éditions du Cerf, 2017 et 2019

Le XIXe siècle à travers les âges
de Philippe Muray
Denoël, 1984

Et moi, et moi, et moi
de Jacques Dutronc
Le Cherche-Midi, 2023

Essais et pamphlets
de Léon Bloy
Robert Laffont, coll. "Bouquins", 2017

La France de Jean Yanne
de Dominique de Roux
Calmann-Lévy, 1974

Génération Hussards. Nimier, Blondin, Laurent..., histoire d'une rébellion en littérature
de Marc Dambre
Perrin, 2002

Initiales BB : mémoires
de Brigitte Bardot
Grasset, 2020

Je suis le badaud de moi-même
de Jean Carmet
Plon, 1999

Lino Ventura, une leçon de vie
de Clelia Ventura
Éditions du Marque-page, 2004

Ma vie pleine de trous
d'Alphonse Boudard
Plon, 1988

Micberth, anarchiste de droite
de François Richard
Comedit, 1992

La Nuit des grands chiens malades
d'A.D.G.
Gallimard, Folio (1991)

La Mise à mort de Jean-Edern Hallier
de Dominique Lacout et Christian Lançon
Presses de la Renaissance, 2007

Œuvre critique
de Jules Barbey d'Aurévilly
Les Belles Lettres (8 tomes), 2005-2022

Où Nestor Burma rencontre l'Aristo
de Michel Marmin
Auda Isarn, 2019

Les Secrets de la Mer Rouge
d'Henry de Monfreid
Points, 2023

Poèmes et chansons
de Georges Brassens
Points, 2012

Michel Sardou, "je suis un homme libre"
de Bertrand Tessier
L'Archipel, 2023

Sabre au clair et pied au plancher
de Gérard de Villiers
Fayard, 2005

Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux
de Léon Daudet
Hachette-BnF

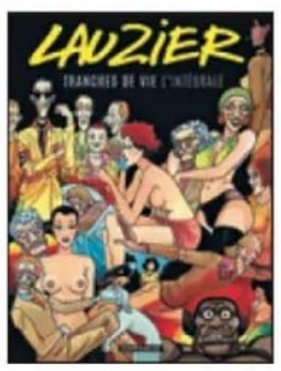
Là-bas, au loin, si loin
de Jean Raspail
(préfacé par Sylvain Tesson)
Robert Laffont, coll. "Bouquins", 2015

Sur les chemins noirs
de Sylvain Tesson
Gallimard, 2016

Le Temps des loups
d'Olivier Maulin
Le Rocher, 2023

Éloge du duel, l'honneur au-dessus de la vie
de Bernard Lugan
La Nouvelle Librairie, 2023

Théâtre de Jean Anouilh
dirigé par Bernard Breugnot
Gallimard, coll. La Pléiade, 2 tomes, 2007

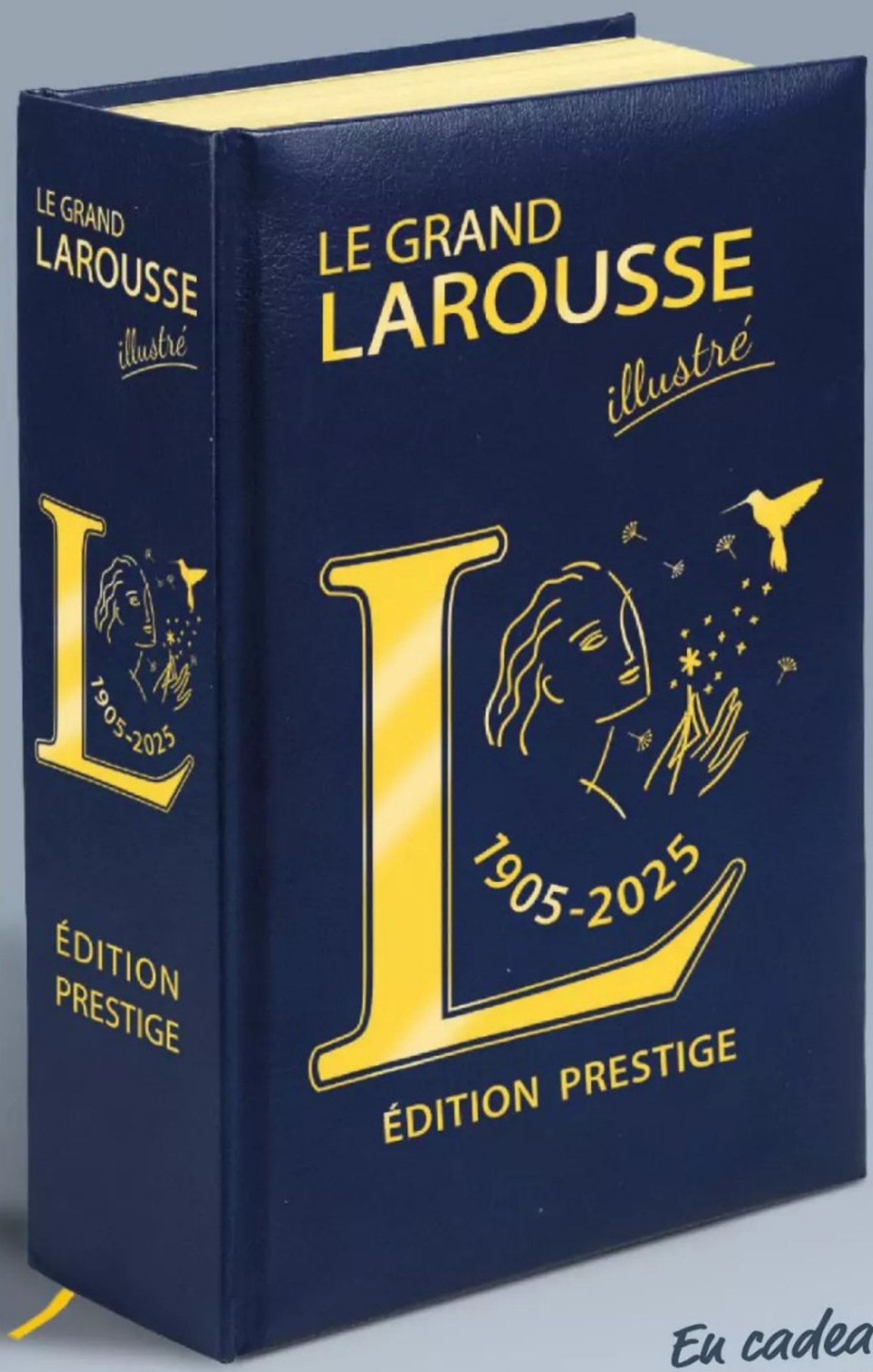


Touchez pas aux souvenirs
d'André Pousse
Robert Laffont, 1989

Tranches de vie
de Gérard Lauzier
Dargaud, 5 tomes, 1975-1986

NOTRE SÉLECTION VALEURS

LA RÉFÉRENCE DE LA LANGUE FRANÇAISE DEPUIS 120 ANS !



Une exclusivité LIRIADE, introuvable en librairie

Le plus complet : 64 300 mots, 125 000 sens, 20 000 locutions et 2 000 régionalismes et mots de la francophonie.

Le plus illustré : 5 500 cartes, dessins, photographies et schémas.

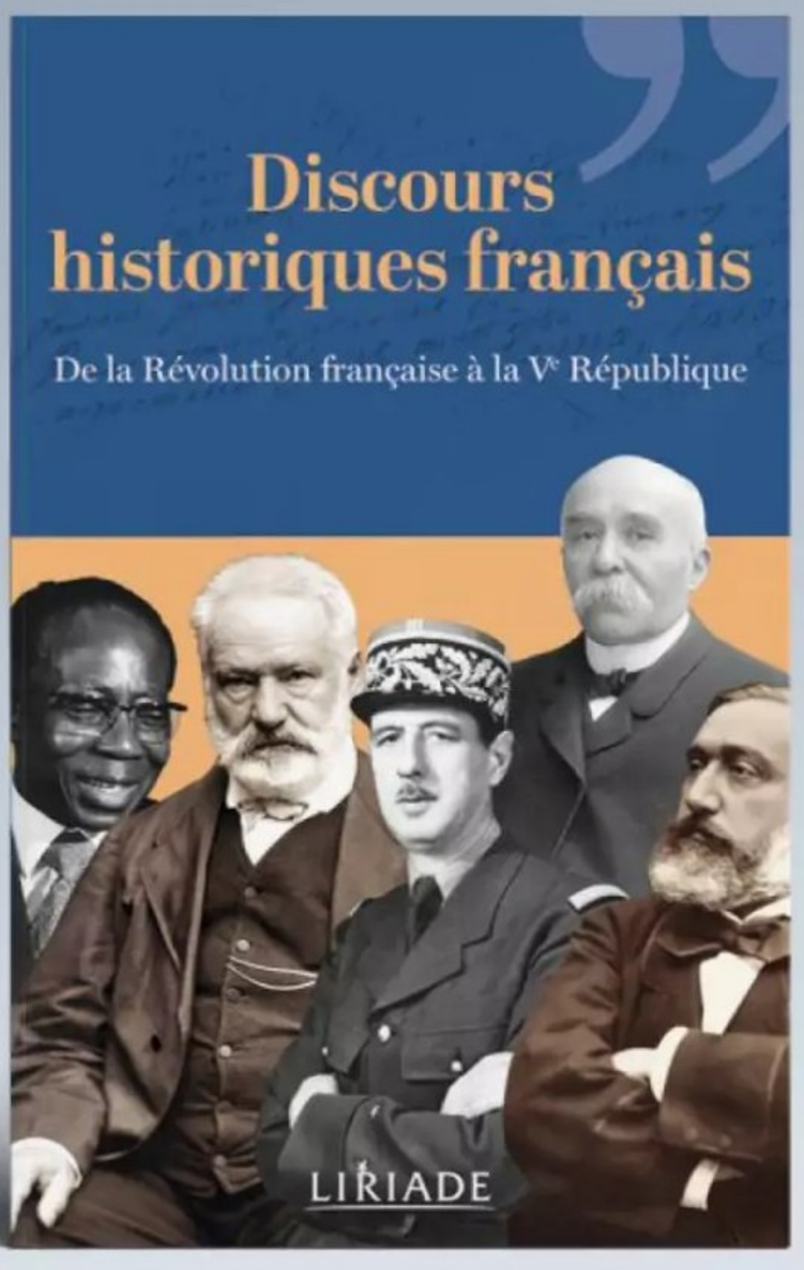
Le plus actuel : 28 000 noms propres, lieux, personnalité et événements.
Plus de 40 personnalités marquantes font leur entrée.

Édition numérotée, reliure façon cuir bleu royal, lettres et motifs frappés à chaud au fer à dorer, tranche supérieure dorée, tranchefile en tête et en pied, signet tressé doré.

105 € | Format 19 x 29 cm
2 072 pages

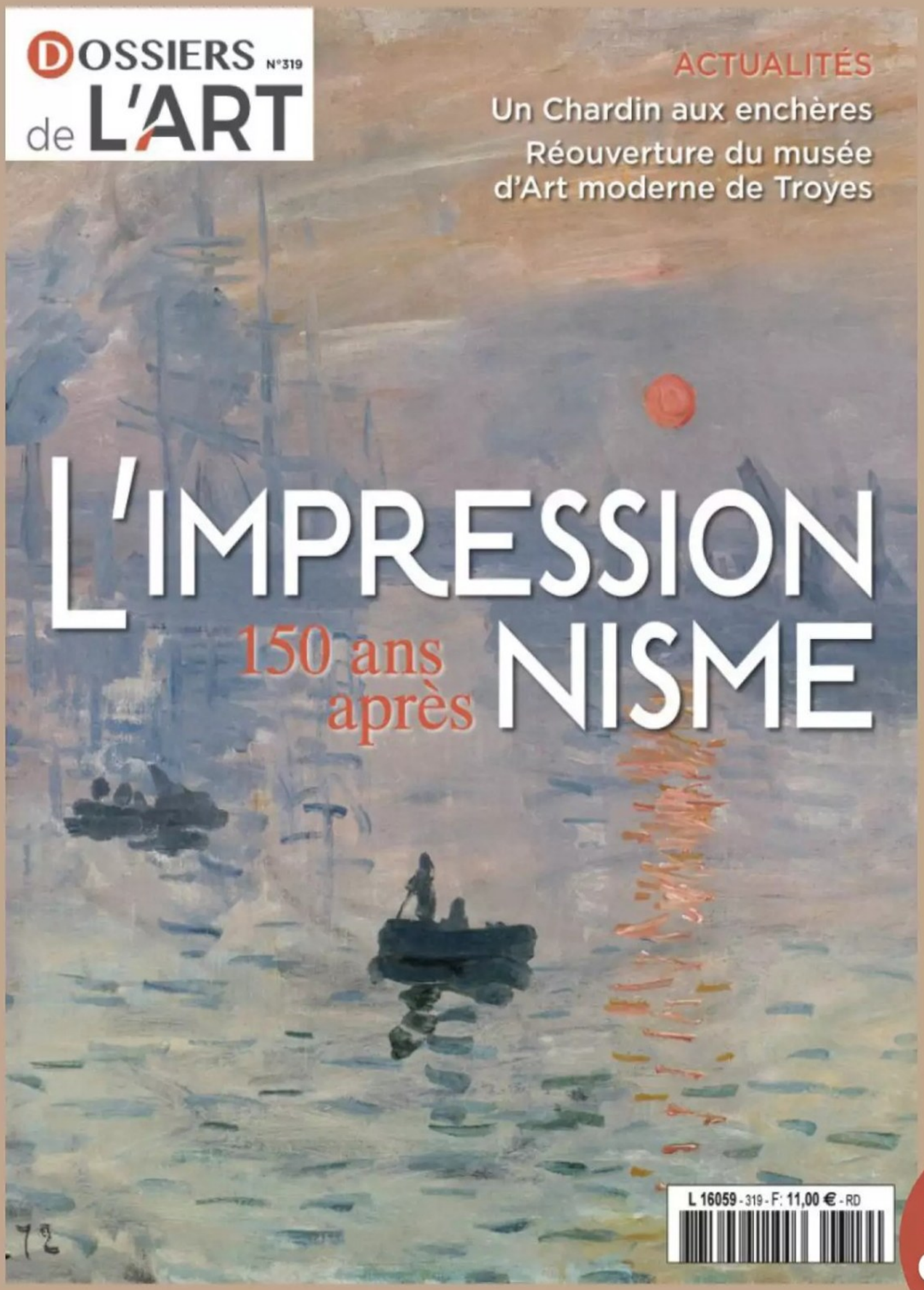
En cadeau ce recueil des Discours historiques français

Qu'ils parlent de liberté, d'éducation, d'égalité, de santé, de paix, tous ces textes ont marqué l'histoire de France depuis la Révolution.
Format : 18 x 28,5 cm - 48 pages d'une valeur de ~~18 €~~.



COMMANDEZ SUR **BOUTIQUE.VALEURSACTUELLES.COM**

Dossiers De l'Art, Monographie sur un sujet prestigieux d'histoire de l'art



SOIT 3 NUMÉROS OFFERTS

75€/AN POUR 10 NUMÉROS AU LIEU DE ~~104,00€~~

JE COMMANDE SUR **WWW.FATON.FR**

AVEC LE CODE DARTEXT24